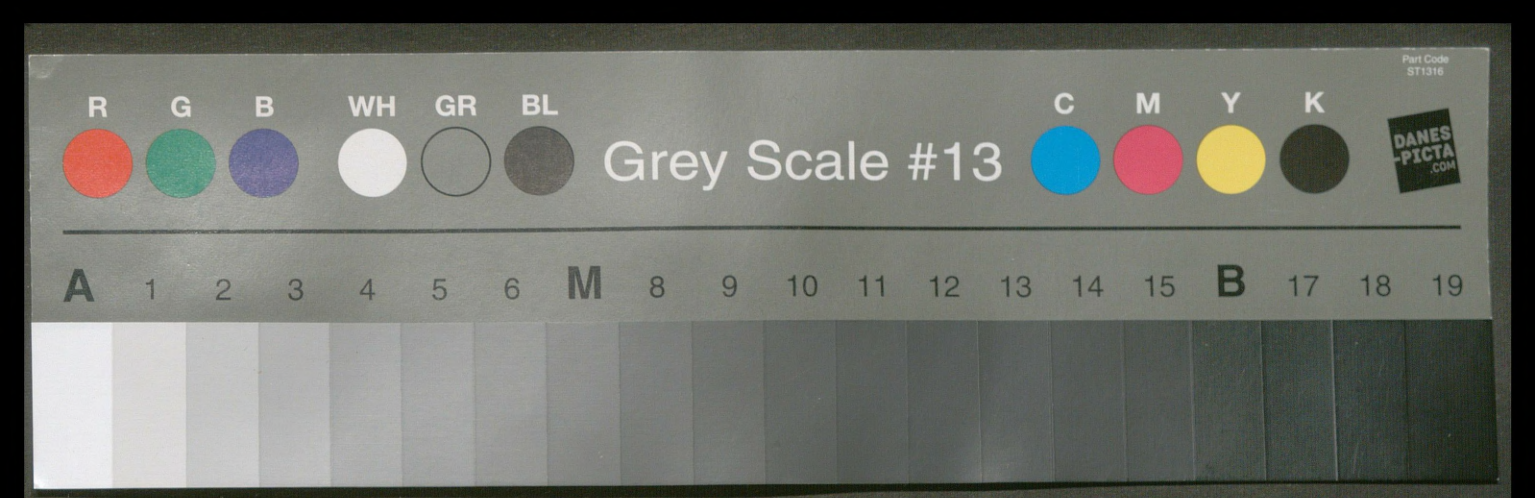


ARTHUR-LÉVY

NAPOLÉON INTIME

D'APRÈS

DES DOCUMENTS NOUVEAUX

L'HOMME DU DEVOIR

ET

L'AMOUREUX

HUITIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—

1927.

Prix : 9 francs.



ARTHUR-LÉVY

NAPOLÉON INTIME

D'APRÈS

DES DOCUMENTS NOUVEAUX

L'HOMME DU DEVOIR

ET

L'AMOUREUX

HUITIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—

1927.

Prix : 9 francs.

NAPOLÉON INTIME

—

L'HOMME DU DEVOIR
ET
L'AMOUREUX

DU MÊME AUTEUR

NAPOLÉON ET SON FILS ADOPTIF, EUGÈNE DE BEAUHARNAIS. (Calmann-Lévy, éditeurs). Un vol. in-16.

NAPOLÉON INTIME, 15e édition. (Plon). Un vol. in-8 (*épuisé.*).
(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Thérouanne).

NAPOLÉON ET LA PAIX, 4e édition. (Plon). Un vol. in-8.
(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Thérouanne).

1914 (Août-Septembre-Octobre à Paris), 4e édition. (Plon). Un vol. in-16.

LA CULPABILITÉ DE LOUIS XVI ET DE MARIE-ANTOINETTE. (Collection *Scripta Brevia*). Un vol.

LE SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE (1914-1918). (Berger-Levrault). Un vol. in-8e.

ARTHUR-LÉVY

NAPOLÉON INTIME

D'APRÈS

DES DOCUMENTS NOUVEAUX

L'HOMME DU DEVOIR

ET

L'AMOUREUX

VIII. 5. 7
VIII. 5. 4

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays.

Copyright 1927, by CALMANN-LÉVY.

17462
BIBLIOTEKA NAUKOWA ASG
Nr ewid.
im. gen. broni K. Świerczewskiego

PRÉFACE

Napoléon, durant sa vie, a été tour à tour l'objet du culte et du mépris de ses sujets. Aujourd'hui — quoique l'influence de son action individuelle sur les destinées de la France et de l'Europe ne puisse encore être exactement définie — sa mémoire nous partage toujours en deux camps, les admirateurs et les détracteurs, également zélés pour dénaturer, en bien comme en mal, la personnalité de l'Empereur.

Or, les louanges excessives et les attaques virulentes, qui se valent par leur exagération, s'annulent les unes les autres et laissent la raison aussi peu éclairée sur le caractère de Napoléon que si rien n'en avait été dit.

Toutefois, en étudiant la vie de l'Empereur avec droiture, on voit bientôt la réalité se

dégager de la légende dorée et de ce qu'il est permis d'appeler la légende noire napoléonienne. Cette réalité la voici : Napoléon ne fut ni un dieu ni un monstre, mais, simplement — selon la célèbre formule classique qu'on peut lui appliquer — il était homme, et rien d'humain ne lui était étranger. Le haut sentiment familial, en effet, la bonté, la gratitude, la cordialité, furent ses qualités essentielles.

Cette conclusion, qui, malgré son évidence, me mettait en désaccord complet avec d'éminents écrivains, n'a pas été sans me causer un peu d'hésitation.

Avant de l'adopter définitivement, je me suis prescrit le devoir de m'entourer de renseignements contradictoires, de vérifier les assertions des amis de l'Empereur par les dires de ses ennemis. Selon l'expression actuelle, j'ai *interviewé*, en quelque sorte, les contemporains dans leurs écrits, les pressant de questions, tout en ne retenant que les allégations corroborées, au moins dans leur esprit, par plusieurs auteurs. C'est ainsi que j'ai apporté quinze, vingt, parfois trente témoignages favorables, à l'encontre d'une appréciation malveillante. Puis, voulant davantage encore, j'ai contrôlé, au moyen de faits historiques, les attestations recueillies dans les souvenirs de l'époque.

On ne trouvera dans cet ouvrage aucune opinion se rapportant à Napoléon qui ne soit fondée

sur des renseignements émanant des sources les plus diverses, sur des textes officiels dont les originaux sont faciles à consulter, soit aux Archives nationales, soit dans les Mémoires et ouvrages que j'indique en tête de ce volume.

Enfin, par un dernier scrupule, j'ai tenu à ne point faire usage du *Mémorial de Sainte-Hélène*, qui aurait souvent confirmé ma thèse. J'ai estimé qu'il ne fallait pas prendre à un homme ses définitions de lui-même, surtout lorsque cet homme, irrémissiblement vaincu, rayé avant sa mort du nombre des humains, n'a pu avoir, sans doute possible, d'autre visée en dictant ses mémoires que de se donner, au regard des générations prochaines, la posture la plus avantageuse à sa renommée, la plus profitable aux intérêts de sa dynastie.

Bien qu'on ait dit à satiété que l'Empereur, au cours de son règne, a été l'instigateur de toutes les guerres européennes, la question, avant d'être tranchée, me paraît demander cependant un supplément d'enquête — quand on considère qu'après huit ans de luttes permanentes avec l'Europe, sous la Révolution et sous le Directoire, les quatre premières années du pouvoir personnel de Napoléon furent une ère de reconstitution pacifique; quand on est obligé de constater que, notamment depuis la fin du XVIII[e] siècle, des guerres, avec ou sans Napoléon, ont ensanglanté l'Europe, ici ou là, avec une régularité presque mathématique.

Pour écrire véridiquement l'histoire des guerres de l'Empire, il importe beaucoup plus de connaître à fond les archives des pays étrangers que celles de la France.

Pour déterminer si Napoléon a provoqué telle guerre de son plein gré, ou si, au contraire, il n'a fait que prévenir une agression imminente, la correspondance échangée entre les souverains, à la veille des coalitions, est autrement édifiante que celle de l'Empereur avec ses agents.

L'examen impartial de ces documents serait évidemment le complément de cette étude intime du caractère de Napoléon.

ARTHUR-LÉVY.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CITÉS DANS NAPOLÉON INTIME

ABRANTÈS (Duchesse D'). *Mémoires.* — 10 volumes.
Id. *Les salons de Paris.* — 4 volumes.
Almanach de 1812. — 1 volume.
AMBERT (Général). *Portraits militaires.* — 1 volume.
ANTOMMARCHI (Docteur F.). *Mémoires.* — 2 volumes.
Archives impériales russes. Société impériale d'histoire russe, tome LXXXIX.
ARNAULT. *Souvenirs d'un sexagénaire.* — 4 volumes.
AUDIERNE (L'abbé). *Anecdotes sur Napoléon I^er^.* — 1 volume.
AVRILLON (Mlle). *Mémoires.* — 2 volumes.
AZAÏS (H.). *Jugement impartial sur Napoléon* (Nancy, 1819). — 1 volume.
BAIL. *Correspondance de Bernadotte avec Napoléon* (Paris, 1819). — 1 volume.
BAILLEU (P.). *Publicationen aus den K. Preussischen Staatsarchiven. Preussen und Frankreich von 1795 bis 1807.* — 2 volumes.
BAILLEUL (J.-C.). *Études sur les causes de l'élévation de Napoléon.* — 4 volumes.
BARANTE (Baron DE). *Souvenirs.* — 2 volumes.
BASSANO (Duc DE). *Souvenirs.* — 2 volumes.
BAUSSET (DE). *Mémoires.* — 4 volumes.
BESNARD. *Souvenirs d'un nonagénaire.* — 2 volumes.
BEUGNOT (Comte). *Mémoires.* — 2 volumes.

Bignon. *Histoire de Napoléon.* — 14 volumes.
Biographie nouvelle des contemporains (Paris, 1825). — 20 volumes.
Blocqueville (Mme de). *Correspondance du maréchal Davout.* — 4 volumes.
Boucher de Perthes. *Sous dix rois.* — 4 volumes.
Bourrienne. *Mémoires.* — 10 volumes.
Briefwechsel der Königin Katharina sowie des Kaisers Napoléon I mit dem Konig Friedrich von Wurtemberg. — 2 volumes.
Bulletins de la Grande Armée.
Bulletin des lois.
Cadet de Gassicourt. *Voyage en Autriche.* — 1 volume.
Calendrier de la Cour pour l'an 1812. — 1 volume.
Carlyle (Th.). *Le Culte des héros.* — 1 volume.
Carnot. *Réponse à J.-C. Bailleul.* — 1 volume.
Champagny (Comte de). *Souvenirs.* — 1 volume.
Champollion-Figeac. *Mémoires.* — 1 volume.
Charavay. *Manuel de l'amateur d'autographes.* — 11 volumes.
Chateaubriand. *Mémoires d'outre-tombe.* — 6 volumes.
Chevrier (Edmond). *Correspondance du général Joubert* (Martin Bottier, à Bourg). — 1 volume.
Constant. *Mémoires.* — 5 volumes.
Correspondance de Marie-Louise (Vienne, 1887). — 1 volume.
Correspondance de Napoléon Ier. — 32 volumes.
Correspondant (le). Année 1891.
Coston (de). *Premières années de Napoléon.* — 2 volumes.
Desmarest. *Témoignages historiques.* — 1 volume.
Du Casse. *Les rois frères de Napoléon Ier.* — 1 volume.
Durand (La générale). *Mémoires.* — 1 volume.
Eugène (Le prince). *Mémoires.* — 7 volumes.
Fabre (Joseph). *Ephémérides de la vie de Jeanne d'Arc.* — 1 volume.
Fain (baron). *Manuscrit de l'an III.* — 1 volume.
Id. — *de 1812.* — 2 volumes.
Id. — *de 1813.* — 2 volumes.
Id. — *de 1814.* — 1 volume.
Fauche-Borel. *Mémoires.* — 4 volumes.
Fleury de Chaboulon. *Mémoires.* — 2 volumes.
Foissy. *La famille Bonaparte depuis 1264 jusqu'à nos jours.* — 1 volume.
Fouché. *Mémoires.* — 2 volumes.
Franceschetti (Le général). *Mémoires sur les événements qui ont précédé la mort de Joachim Ier.* — 1 volume.
E. Gachot. *Marie-Louise intime.* — 1 volume.
Gaudin (duc de Gaëte). *Mémoires.* — 3 volumes.

Gazette nationale (La).
GIRARDIN (Stanislas). *Journal et Souvenirs.* — 2 volumes.
GOHIER. *Mémoires.* — 2 volumes.
GOURGAUD (Le général). *Napoléon et la Grande Armée en Russie* — 1 volume.
HÉRISSON (D'). *Le cabinet noir.* — 1 volume.
Hommages poétiques sur la naissance du roi de Rome. — 2 volumes.
HORN (Georg). *Das Buch von der Königin Luise.*
HOUSSAYE. *Mes confessions.* — 4 volumes.
HUGO (Victor). *Odes et Ballades.* — 1 volume.
HULIN (Le comte). *Explications offertes aux gens impartiaux.* — 1 volume.
HYDE DE NEUVILLE. *Mémoires et Souvenirs.* — 2 volumes.
IMBERT DE SAINT-AMAND. *La citoyenne Bonaparte.* — 1 volume.
IUNG (Th.). *Bonaparte et son temps.* — 3 volumes.
Id. *Mémoires de Lucien Bonaparte.* — 2 volumes.
JÉROME (Le roi). *Mémoires.* — 5 volumes.
JOMINI. *Vie politique et militaire de Napoléon.* — 4 volumes.
JOSEPH (Le roi). *Mémoires.* — 10 volumes.
JOSÉPHINE (L'Impératrice). *Mémoires et correspondance.* — 1 volume.
Journal de l'Empire.
KOTZEBUE. *Souvenirs de Paris de 1804.* — 2 volumes.
LA PLACE. *Exposition du système du monde* (Préface). — 1 volume.
LA RÉVEILLÈRE-LÉPEAUX. *Mémoires.* — 2 volumes.
LAVALETTE (Le comte). *Mémoires.* — 2 volumes.
LE PLAY. *La réforme sociale en France.* — 4 volumes.
Le prince Louis Bonaparte et sa famille. — 1 volume.
Lettres de Napoléon à Joséphine. — 2 volumes.
LEWIS GOLDSMIT. *Histoire secrète de Napoléon Bonaparte.* — 2 volumes.
LIBRI. *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon.* — 1 volume.
LORÉDAN LARCHEY. *Les cahiers du capitaine Coignet.* — 1 volume.
MACDONALD (Le maréchal). *Souvenirs.* — 1 volume.
MAINDRON (E.). *L'Académie des sciences.* — 1 volume.
MAITLAND (Le capitaine), ex-commandant du *Bellérophon. Relation.* — 1 volume.
MALLET DU PAN. *Correspondance inédite avec la Cour de Vienne.* — 3 volumes.
MARBOT (Le général). *Mémoires.* — 3 volumes.
MARCO SAINT-HILAIRE (Émile). *Les habitations napoléoniennes.* — 1 volume.
MARMONT (Le maréchal). *Mémoires.* — 9 volumes.

Mathieu Dumas (le lieutenant général comte). *Souvenirs.* — 8 volumes.
Méneval (Baron de). *Souvenirs.* — 3 volumes.
Metternich (prince de). *Mémoires.* — 6 volumes.
Michaud. *Biographie des hommes vivants.*
Miot de Mélito. *Mémoires.* — 3 volumes.
Molé (Le comte). *Mémoires.* — 4 volumes.
Mollien. *Mémoires d'un ministre du trésor public.* — 4 volumes.
Moniteur de l'Empire français.
Nasica. *Mémoires sur l'enfance de Napoléon Ier.* — 1 volume.
Niel Campbell (Colonel Sir). *Journal publié par A. Pichot.* — 1 volume.
Ossian. *Poèmes.* — 1 volume.
Ouvrard (G.-J.). *Mémoires.* — 3 volumes.
Pallain (G). *Correspondance inédite de Talleyrand et du roi Louis XVIII.* — 1 volume.
Parquin (Le commandant). *Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire.* — 1 volume.
Pasquier (Le chancelier). *Mémoires.* — 5 volumes.
Pelet (de la Lozère). *Opinions de Napoléon au conseil d'État.* — 1 volume.
Pelet (Marcellin). *Napoléon à l'île d'Elbe.* — 1 volume.
Petiet (Le général). *Souvenirs militaires.* — 1 volume.
Perrot (A.-M.). *Itinéraire général de Napoléon.* — 1 volume.
Pichard. *Napoléon à Auxonne.* — 1 volume.
Peyrusse (Le baron). *Mémorial de 1807 à 1815.* — 1 volume.
Planat de la Faye. *Le prince Eugène en 1814.* — 1 volume.
Pontécoulant (Le comte de). *Souvenirs.* — 4 volumes.
Pradt (L'abbé de). *Souvenirs de l'ambassade de Varsovie.* — 1 volume.
Proth (Mario). *Bonaparte, comediante, tragediante,* — 1 volume.
Rapp (Le général). *Mémoires.* — 1 volume.
Récamier (Mme de). *Souvenirs et correspondance.* — 2 volumes.
Recueil des interrogatoires subis par le général Moreau. — 1 volume.
Recueil des discours prononcés par les différents défenseurs dans le procès Georges, Pichegru et autres. — 2 volumes.
Rémusat (Mme de). *Mémoires.* — 3 volumes.
Id. *Lettres.* — 2 volumes.
Relation générale des fêtes relatives au mariage (Imprimerie impériale). — 1 volume.
Rocquain (F.). *Napoléon Ier et le roi Louis.* — 1 volume.
Rœderer (Le comte). *Mémoires.* — 6 volumes.
Roustam. *Mémoires. Revue Rétrospective* (année 1888). — 1 volume.

Rovigo (Le duc de). *Mémoires.* — 7 volumes.
Sainte-Beuve. *Causeries du lundi*, tomes I et II.
Salgues (J.-B.). *Mémoires pour servir à l'Histoire de France.*
Ségur (Le comte Philippe de). *Mémoires.* — 9 volumes.
Séruzier (Le baron). *Mémoires militaires.* — 1 volume.
Sismondi. *Note, Revue historique*, tome IX. — 1 volume.
Sklowers (S.). *Entrevue de Napoléon Ier avec Gœthe.* — 1 volume
Sorel (Albert). *Madame de Staël.* — 1 volume.
Souvenirs intimes de Talleyrand, publiés par A. Pichot. — 1 volume.
Staël (Mme de). *Dix ans d'exil.* — 1 volume.
Stendhal. *Vie de Napoléon.* — 1 volume.
Taine (H.). *Origines de la France contemporaine. La Révolution.* — 1 volume.
Taine (H.). *Le Régime moderne.* — 1 volume.
Talleyrand (Le prince de). *Mémoires.* — 4 volumes.
Thibaudeau. *Le Consulat et l'Empire.* — 10 volumes.
Id. *Mémoires sur le Consulat.* — 1 volume.
Thoumas (Général). *La vie militaire.* Journal *Le Temps.*
Vicence (Le duc de). *Souvenirs 1re et 2e parties.* — 4 volumes.
Vieux (Honoré). *Napoléon à Lyon.* — 1 volume.
Villemain. *Souvenirs contemporains.* — 2 volumes.
Waldbourg-Truchess (Général comte). *Voyage de Fontainebleau à l'île d'Elbe.* — 1 volume.
Walter Scott. *Vie de Napoléon Bonaparte.* — 9 volumes.
Welschinger (H.). *Le duc d'Enghien.* — 1 volume.

L'HOMME DU DEVOIR
ET
L'AMOUREUX

LIVRE PREMIER

L'HOMME DU DEVOIR

I

Le 15 août 1769, vers onze heures du matin, naquit à Ajaccio Napoléon Bonaparte, fils de Charles Bonaparte et de Lætitia Ramolino.

La mère se trouvait à l'église quand elle fut prise des douleurs de l'enfantement; elle rentra chez elle et accoucha sur un tapis. Une allégorie existait-elle sur ce tapis? Était-ce un de ces tapis antiques à grandes figures? Il n'importe; abandonnons ce point de départ, vrai ou faux, aux amateurs de légendes. Voyons seulement dans quel milieu cette naissance vient de se produire.

Le père, Charles Bonaparte, est de race noble, originaire de Toscane. Des Bonapartes auraient, d'après des documents plus ou moins authentiques, régné à Trévise.

« La mère de Napoléon, Lætitia Ramolino, était la fille d'une Pietra Santa qui, veuve de Ramolino, épousa en secondes noces un Suisse nommé Fesch, dont la famille était honorablement établie à Bâle, où elle exerçait le commerce de la banque. »

Donc, la mère de Napoléon passa les années qui précédèrent son mariage dans un milieu de commerçants banquiers. Elle sut, à l'âge où les jeunes filles pensent à leur établissement, ce qu'étaient l'ordre, l'économie, la bonne direction des affaires. Et si, comme des philosophes l'ont pensé, le caractère d'un homme lui est donné par sa mère, on pourrait trouver ici la racine de ces instincts de probité, d'ordre excessif dans tous les comptes où l'argent joue un rôle, qui sont un des côtés les plus marqués du caractère de Napoléon.

II

Chaque historien, selon son programme d'apologiste ou de détracteur, a présenté Napoléon dans cette école de Brienne, soit comme un prodige, annonçant un génie universel, soit comme un enfant sournois et volontaire, présageant un despote sanguinaire.

Des deux côtés, c'est beaucoup chercher dans un enfant qui n'a pas encore dix ans. Nous inclinons à penser avec Chateaubriand « que c'était un

petit garçon ni plus ni moins distingué que ses émules ». Se méfiant de lui-même dans l'usage d'une langue apprise en trois mois à Autun, arrivant d'une contrée française depuis dix ans seulement, contrée qui a toujours eu (elle l'a encore) une renommée particulière pour ses mœurs, ce petit garçon a dû, naturellement, paraître étrange à ses camarades, et se montrer réservé à l'égard de ceux-ci qu'il savait lui être supérieurs comme fortune et comme rang. « A Brienne, dit un jour l'Empereur à Caulaincourt, en 1811, j'étais le plus pauvre de mes camarades... eux avaient de l'argent en poche; moi, je n'en eus jamais. J'étais fier, je mettais tous mes soins à ce que personne ne s'en aperçût... Je ne savais ni rire ni m'amuser comme les autres... L'élève Bonaparte était bien noté, et il n'était pas aimé. »

Napoléon ainsi dépaysé, forcément solitaire, eut à supporter les railleries des élèves. On l'appelait Corse, on lui donnait le sobriquet de *la Paille-au-nez*, variante de la prononciation corse de son prénom *Napolioné*. Que l'enfant se soit aigri, ce n'est pas douteux. Qu'il ait riposté par quelques horions, c'est infiniment probable. Mais l'écolier s'est montré pareil aux autres enfants dès qu'il a trouvé un camarade lui témoignant quelque sympathie. « Oh! toi, dit-il à Bourrienne, tu ne te moques jamais de moi, tu m'aimes. »

Dans quel sens a-t-il prononcé la phrase : « Je ferai à tes Français tout le mal que je pourrai? »

Cette phrase a été relevée récemment par un très éminent philosophe, M. Taine, qui en a fait presque la base d'un programme au moins bien prématuré. Bourrienne lui-même, qui, à l'époque où il écrit ses Mémoires, a des raisons personnelles pour ne pas vanter la douceur de Napoléon, se borne cependant à placer cette phrase au moment où le jeune Corse « est aigri par les moqueries des élèves ».

Voudrait-on y voir qu'il ne se considérait pas lui-même comme Français? Non, c'est une simple boutade d'enfant : on s'obstine à l'appeler Corse, il appelle les autres Français.

C'est une boutade, et rien de plus, car la haine n'est pas profonde chez Napoléon, qui, victime de toutes les mutineries et de toutes les brimades, « aime mieux aller en prison lui-même, que de dénoncer ses camarades qui ont commis des fautes », les jours où, à son tour de garde, il est chargé d'une surveillance quelconque.

Cette conduite envers ceux dont il est la risée journalière, s'il faut une comparaison, ou si elle doit inspirer un pronostic, ressemble plus à la chevalerie française qu'à la vengeance corse.

Au milieu des vexations qu'il endurait, il demeurait studieux, avait d'excellentes notes, surtout en mathématiques.

En dehors des études, ses préoccupations sont toutes pour ses parents, qu'il voudrait aider à établir la nombreuse famille qui est à Ajaccio.

En 1783, on hésitait entre Metz et Brienne, pour placer Joseph qui ne voulait plus de l'état ecclésiastique. Napoléon, qui a treize ans à peine, écrit à son père : « Joseph peut venir ici, parce que le père Patrault, mon maître de mathématiques que vous connaissez, ne partira point. En conséquence, monsieur le principal m'a chargé de vous assurer qu'il sera très bien reçu ici, et qu'en toute sûreté, il peut venir. Le père Patrault est un excellent professeur de mathématiques, il m'a assuré particulièrement qu'il s'en chargerait avec plaisir, et si mon frère veut travailler, nous pourrons aller ensemble à l'examen d'artillerie. Vous n'aurez aucune démarche à faire pour moi, puisque je suis élève simplement. Il faudrait en faire pour Joseph; mais puisque vous avez une lettre pour lui, tout est dit. Adieu, mon cher père; j'espère que vous préférerez le placer à Brienne plutôt qu'à Metz, pour plusieurs raisons :

» 1° Parce que ce sera une consolation pour Joseph, Lucien et moi.

» Comme mon frère ne sait rien en mathématiques, à Metz on le mettrait avec des enfants, ce qui le dégoûterait... Ainsi j'espère qu'avant la fin d'octobre j'embrasserai Joseph... »

Ce n'est pas là le style d'un enfant à l'âme noire et revêche. Ces soins empressés pour épargner des soucis à ses parents, ces démarches près du principal, près du professeur, cette estime qu'il a pour

ses maîtres, son amour pour l'école où il est, n'émanent-ils pas d'un *bon élève*, au-dessus des petites persécutions de la cour des récréations, et ne dénotent-ils pas aussi un dévouement filial et fraternel des plus louables chez un enfant de cet âge?

On paraît toujours oublier que Napoléon est resté cinq ans et demi à Brienne (avril 1779 à septembre 1784). Après les premiers froissements avec ses camarades, il a dû s'accoutumer et prendre part à l'existence commune. Le séjour de Brienne, si loin qu'on suive l'Empereur dans sa carrière, n'est pas un souvenir amer, ce n'est pas un lieu d'humiliations dont on n'aime pas à se rappeler. Au contraire. Un jour, se promenant avec Bourrienne dans les jardins de Malmaison, le premier Consul, entendant le son des cloches dont l'action sur lui était extraordinaire, s'arrête, écoute avec délices et dit d'une voix émue : « Cela me rappelle les premières années que j'ai passées à Brienne, j'étais heureux alors! ».

Toute sa vie, il rechercha les témoins de ses jeunes années : en première ligne il faut placer son ami Bourrienne, qui fut le secrétaire intime de l'Empereur. Nous aurons souvent à reparler de cet ami de la première heure. Puis vient Lauriston, son condisciple, devenu général et dernier ambassadeur de Napoléon à Saint-Pétersbourg. Les Frères Minimes de l'Ordre de Saint-Benoît furent les professeurs de Napoléon : le Père

Louis était le principal de l'école : son élève, devenu lieutenant d'artillerie, lui enverra en 1786, avec prière de donner un avis, son *Histoire de la Corse*. Le sous-principal, le Père Dupuis retiré à Laon était encore, en 1789, le conseil de Napoléon, et vous retrouverez Dupuis bibliothécaire à Malmaison. « Le premier Consul le visitait souvent, et il avait pour lui toutes les attentions et tous les égards imaginables. » A la nouvelle de la mort de son vieux maître, en 1807, l'Empereur écrit d'Osterode à l'Impératrice : « ... Parle-moi de la mort de ce pauvre Dupuis; fais dire à son frère que je veux lui faire du bien... »

Le Père Charles, l'aumônier, qui fit faire à l'enfant sa première communion, ne fut jamais oublié. En 1790, Napoléon, lieutenant d'artillerie à Auxonne, ne manque pas, chaque fois qu'il va à Dôle, de visiter le père Charles. Plus tard, traversant cette dernière ville, en allant prendre le commandement de l'armée d'Italie, le général Bonaparte croirait manquer à son devoir s'il ne faisait appeler au relais le digne prêtre pour lui serrer la main.

Le Père Berton a été nommé par le premier Consul recteur de l'École des arts à Compiègne. Napoléon retrouve-t-il en Italie un ancien condisciple du nom de Bouquet, il lui donne l'emploi de commissaire des guerres.

Ceux qui ont vu de ses lettres n'apprendront pas sans étonnement que Napoléon eut à Brienne

un professeur d'écriture; aussi, quand le vieux Dupré, c'était son nom, vint un jour à Saint-Cloud rappeler à l'Empereur « qu'il a eu le bonheur de lui donner pendant quinze mois des leçons d'écriture à Brienne », Napoléon ne peut s'empêcher de répondre en riant au pauvre interloqué : « Le beau f... élève que vous avez fait là! je vous en fais mon compliment. » Après quelques paroles bienveillantes, Dupré se retira et reçut quelques jours plus tard le brevet d'une pension de 1 200 francs.

Le Père Patrault, son professeur de mathématiques, vécut avec Napoléon en 1795, et devint un de ses secrétaires à l'armée d'Italie. Les concierges même de Brienne, Hauté et sa femme, sont plus tard concierges de Malmaison, où ils finissent leurs jours.

Ces témoins du séjour à Brienne, recherchés à toutes les époques de sa carrière par le lieutenant, par le général, par le premier Consul et par l'Empereur, toujours accueillis avec un sourire aimable, réfutent, mieux qu'on ne saurait le faire, les histoires sauvages de Brienne. Napoléon n'a cependant rien oublié de cette époque : il se rappelle même que madame de Montesson lui a posé sur le front la première couronne d'écolier; il la fit appeler aux Tuileries et lui fit restituer ses biens confisqués.

Cette esquisse des faits relatifs à Brienne a laissé intact le caractère de l'enfant, fidèle aux

conseils de sa mère, n'oubliant jamais les soucis de la nombreuse famille laissée à Ajaccio, appliqué à ses études, estimé de ses chefs, et chose plus rare, les estimant.

Après lui avoir fait passer ses examens, le 15 septembre 1783, M. le chevalier de Kéralio, maréchal de camp et sous-inspecteur des écoles royales militaires de France, crut pouvoir résumer les notes de Napoléon par ces mots : « Ce sera un excellent marin. Mérite de passer à l'école de Paris. »

Napoléon ne fut pas accepté pour la marine; les places y étaient peu nombreuses, et elles étaient très recherchées par des élèves puissamment recommandés. Il fut donc maintenu à l'école, mais le devoir familial lui commandait de sortir de Brienne pour céder la bourse dont il était titulaire à son frère Lucien (deux frères ne pouvaient être boursiers en même temps).

Alors, Napoléon, renonçant avec regret à la marine, écrivit à son père de demander pour lui l'artillerie ou le génie.

III

Le 1er septembre 1784, Napoléon fut nommé à une place d'élève du Roi à l'École militaire de Paris. Le 17 octobre, il part pour Paris, où il est rendu le 19.

Celui qui arrive à Paris ne se présente pas en conquérant du monde. « Il avait bien l'air d'un nouveau débarqué, il bayait aux corneilles, regardant de tous côtés, et bien de la tournure de ceux que les filous dévalisent sur la mine. » C'est ainsi que le dépeint Démétrius Comnène, son compatriote corse, qui l'a rencontré au sortir du coche.

Cette mine provinciale et piteuse n'a rien de bien étonnant chez un jeune homme de quinze ans qui a le sentiment de sa pauvreté, et qui vient, lui, boursier, se mêler à la vie bruyante et dispendieuse des riches élèves de l'École militaire.

S'il n'avait senti la misère qui opprimait les siens à Ajaccio, Napoléon aurait pu partager dans une certaine mesure le luxe et les plaisirs de ses condisciples, il aurait pu souscrire aussi aux banquets somptueux que les élèves offraient aux professeurs. Pour suivre le train aristocratique de l'École, il n'avait qu'à s'endetter comme le faisaient probablement la plupart de ses camarades. Mais une volonté inflexible le maintenait dans le devoir rigide, et quand M. Permon, le voyant triste, offrait de lui prêter de l'argent, Napoléon devenait rouge, et refusait en disant : « Ma mère n'a déjà que trop de charges, je ne dois pas les augmenter par des dépenses, surtout quand elles me sont imposées par la folie stupide de mes camarades. »

« Tous ces soucis ont gâté mes jeunes années,

disait-il lui-même en 1811 ; ils ont influé sur mon humeur, ils m'on rendu grave avant l'âge... »

Son séjour à l'École fut encore attristé par la mort de son père, décédé à Montpellier à l'âge de trente-neuf ans, le 24 février 1785. Instruit de cette nouvelle, Napoléon écrit à sa mère :

« Consolez-vous, ma chère mère, les circonstances l'exigent. Nous redoublerons nos soins et notre reconnaissance, et heureux si nous pouvons, par notre obéissance, vous dédommager un peu de l'inestimable perte d'un époux chéri. Je termine, ma chère mère, ma douleur me l'ordonne, en vous priant de calmer la vôtre... »

Son âme déborde de chagrin. Il écrit à son grand-oncle, l'archidiacre Lucien : « Il serait inutile de vous exprimer combien j'ai été sensible au malheur qui vient de nous arriver. Nous avons perdu en lui un père, et Dieu sait quel était ce père, sa tendresse, son attachement pour nous. Hélas ! tout nous désignait en lui le soutien de la jeunesse !... Mais l'Être suprême ne l'a pas ainsi permis. Sa volonté est immuable, lui seul peut nous consoler... »

A l'École militaire, rien de particulier au point de vue de ses études. Il travaille dans la bonne moyenne et passe ses examens de sortie, malgré l'hostilité de son professeur d'allemand, Bauer, qui le jugeait indigne de concourir, attendu, disait-il, que « l'élève Bonaparte n'était qu'une bête ».

Ce pronostic qui ne devait guère être ratifié plus tard ne le fut même pas à ce moment, car Napoléon sortit avec le n° 42 sur cinquante-huit élèves promus.

Ainsi que de Brienne, il a conservé de l'École militaire la plus grande estime pour ses professeurs; nous citerons, entre autres, Monge, dont la vie est connue; M. de l'Éguille, professeur d'histoire, que Napoléon se plaisait à recevoir à Malmaison; M. Domairon, professeur de belles-lettres, qui fut appelé aux Tuileries en 1802 pour être le précepteur de Jérôme, et le brigadier Valfort, directeur des études, qui dut à une heureuse rencontre de voir ses dernières années comblées des bienfaits reconnaissants du premier Consul, son ancien élève.

Le 1er septembre 1785, fut signé le décret qui nommait Bonaparte lieutenant en second à la compagnie de bombardiers du régiment de la Fère, en garnison à Valence.

En attendant l'ordre du départ, tout joyeux, comme peut l'être un sous-lieutenant de seize ans, il endosse son uniforme, dont l'élégance est exclue, car sa position de fortune lui impose la stricte ordonnance. « Il avait des bottes d'une dimension si singulièrement grande, que ses jambes, fort grêles, disparaissaient entièrement. » Fier de sa nouvelle tenue, il va chez ses amis Permon. En le voyant, les deux enfants, Cécile et Laure (cette dernière fut plus tard la duchesse

d'Abrantès), ne peuvent s'empêcher d'éclater de rire, et le surnomment en sa présence le *Chat botté!* Il ne se fâcha pas, paraît-il, car, selon l'une des petites espiègles, le lieutenant leur apporta, à quelques jours de là, une calèche avec un chat botté, et le conte de Perrault.

Ses loisirs, durant son séjour à l'École militaire, avaient été partagés entre les visites fréquentes qu'il faisait à sa sœur Élisa, pensionnaire à Saint-Cyr, et à la famille Permon, jadis amie des Bonaparte à Ajaccio. Napoléon habita souvent chez les Permon une chambre qui avait valu à la maison du quai Conti la plaque commémorative aujourd'hui disparue de la façade de cet immeuble.

Au commencement d'octobre 1785, Napoléon, ayant reçu son brevet de lieutenant en second, quitta Paris accompagné de son fidèle *binôme* de l'École militaire, Alexandre des Mazis, nommé, comme lui, lieutenant au régiment de la Fère en garnison à Valence.

A son passage à Lyon, Bonaparte vit un ami de sa famille, M. Barlet, qui avait été secrétaire du gouverneur de la Corse. M. Barlet remit à Napoléon une lettre de recommandation pour l'abbé de Saint-Ruff à Valence, et une petite somme d'argent que les deux jeunes gens s'empressèrent de dépenser, sans réfléchir qu'ils avaient encore un long trajet à faire; aussi furent-ils forcés de continuer leur voyage à pied.

IV

Arrivé à Valence le 5 novembre 1785, Napoléon reçut dans cette ville le meilleur accueil du frère de son compagnon de route, Gabriel des Mazis, qui était capitaine au régiment de la Fère. Si Napoléon eut à se louer, en ce jour, des frères des Mazis, ceux-ci s'aperçurent plus tard qu'ils n'avaient pas obligé un ingrat.

Les deux des Mazis émigrèrent sous la Révolution. Parvenu au pouvoir, Napoléon s'occupa d'eux, leur écrivit de revenir en France afin d'y reprendre du service. Ils refusèrent d'abord, sous le prétexte qu'ils ne voulaient pas combattre les partisans du Roi, et ne se décidèrent à rentrer qu'en 1806 pour occuper des emplois civils. Gabriel fut nommé administrateur de la loterie, et Alexandre eut la place d'administrateur du mobilier de l'Empire.

Bonaparte fut logé à Valence chez une vieille demoiselle, mademoiselle Bou, qui tenait un café avec un billard; la façade de la maison formait l'angle de la Grand'Rue et de celle du Croissant.

C'est ici que se présente pour la première fois un des côtés les plus visibles du caractère de Napoléon : l'attachement à ses habitudes. Logé, comme nous l'avons vu, par ordre, chez made-

moiselle Bou, il s'y fixe définitivement dans une chambre au premier sur le devant, à côté du billard, voisinage bruyant que Bonaparte n'aurait certainement pas choisi, s'il n'y avait été conduit par le hasard du billet de logement. Mais une fois là, il y reste, et il y restera tout le temps que durera son séjour à Valence. Bien mieux, repasse-t-il à Valence en 1786, se rendant en Corse, c'est chez mademoiselle Bou qu'il descend directement. Revient-il à Valence, tenir garnison, en mai 1791, c'est encore chez mademoiselle Bou qu'il reprend sa chambre et s'installe avec son frère Louis, qu'il amenait d'Auxonne. Enfin, en 1792, traversant Valence avec sa sœur Élisa, il a écrit d'avance à la même mademoiselle Bou.

C'est en vain que nous avons cherché la justification du fait énoncé par M. Iung en ces termes : « Bonaparte n'a jamais cherché à se lier avec les officiers de l'armée. » Cette recherche n'était-elle pas superflue, du reste, puisque le même auteur dit lui-même plus loin qu'à Valence, Napoléon était en rapports suivis avec les deux des Mazis et Damoiseau, ses anciens condisciples de l'École militaire? Nous avons vu sa conduite envers les deux premiers; le troisième fut plus tard astronome au Bureau des longitudes. Ses autres amis, dit toujours M. Iung, étaient les lieutenants Lariboisière et Sorbier, devenus tous deux inspecteurs généraux d'artillerie sous l'Empire; Mallet, le frère de l'auteur de la conspira-

tion célèbre, et Mabille, plus tard déserteur, mais qui, grâce au souvenir bienveillant de Napoléon, put rentrer en France, et obtenir même un emploi dans l'administration des Postes.

Si nous observons que Napoléon prenait ses repas à la pension des lieutenants, chez Géry, hôtel des Trois-Pigeons, rue Pérollerie, qu'il prit part à la fête et au bal donnés par les officiers à l'occasion de la Sainte-Barbe; si nous disons aussi qu'il a toujours conservé les meilleures relations avec M. Masson d'Autumne, son premier capitaine, dont il fut l'hôte en 1790, au château près d'Auxonne que ce capitaine, après s'être retiré du service, habita jusqu'au jour où le premier Consul le nomma conservateur de la bibliothèque de l'École d'application récemment établie à Metz; que Napoléon a eu les mêmes relations cordiales avec son lieutenant en premier, M. de Courcy, qu'il ne manqua jamais d'aller voir à chacun de ses passages à Valence; si nous ajoutons qu'en 1814, retrouvant M. de Bussy, son ancien collègue du régiment de la Fère, comme maire du petit village de Corbeny, il lui fait l'accueil le plus cordial, le nomme d'emblée colonel et le met au nombre de ses aides de camp, nous aurons prouvé, pensons-nous, que le lieutenant Bonaparte avait avec ses collègues les rapports qu'ont d'habitude les officiers entre eux, et nous aurons vu la sollicitude du premier Consul et de

l'Empereur s'affirmer à l'égard des officiers de Valence comme envers ses connaissances de Brienne.

Pendant que M. Iung reproche à Napoléon de trop fréquenter l'élément civil, d'autre part, M. Taine lui reproche de se montrer, envers ces mêmes civils, « dépaysé, hostile ». Ces assertions qui ne peuvent être exactes toutes deux, ne le sont, dans l'espèce, ni l'une ni l'autre; la vérité, toujours simple, est que le lieutenant Bonaparte eut, avec le civil comme avec le militaire, les mêmes relations que ses camarades, ni plus ni moins.

Napoléon fut, à Valence, ce qu'ont été, dans toutes les garnisons, les lieutenants de dix-sept ans, frais émoulus de l'école, apportant le désir de paraître l'homme que l'on est en réalité par le grade, sans l'être encore par l'âge. Nous le voyons aimable, enjoué, recherché de tout le monde dans le salon de madame du Colombier; on dit même qu'il faisait un doigt de cour à mademoiselle Caroline du Colombier.

Pour mieux assurer ses succès, il suit les cours de danse du professeur Dautel. Ce Dautel devint percepteur sous la Révolution. Tombé dans la misère à la fin de 1808, il écrit à l'Empereur : « Sire, celui qui vous a fait faire le premier pas dans le monde se recommande à votre générosité. — *Signé :* Dautel, ancien maître de danse à Valence. » Le 15 décembre, il reçut

l'avis de sa nomination à une place de contrôleur dans l'administration des droits réunis.

Napoléon se montra aussi très aimable envers une jolie jeune fille, mademoiselle Mion-Desplaces, originaire de Corse, où elle avait encore des parents; on le voyait souvent danser avec elle. Il fréquentait également chez l'abbé de Saint-Ruff, chez mesdemoiselles de Saint-Germain et Laurencin, chez l'abbé Marboz, chez Roux de Montaignière, chez des Aynards, chez de Bressieux, chez Béranger, chez les frères Blachette et chez mademoiselle Dupont, à Étoile, toutes personnes dont il conserva un bon souvenir et qu'il se plut à protéger lors de son arrivée aux grandes affaires.

En particulier, il faut citer l'aîné des Blachette, qui devint payeur général à l'armée; Marboz, conseiller de préfecture; Mésangère, qui fit sa carrière en Hollande avec le roi Louis, dont il devint chambellan et grand trésorier; mademoiselle de Saint-Germain, qui fut la femme de Montalivet, le ministre de l'Empire.

Nous pouvons dire qu'ici, comme à Brienne, jamais aucun de ceux qui l'ont connu ne fit en vain appel à sa mémoire. Les amitiés contractées en ces jours de jeunesse ont laissé dans son esprit un charmant souvenir dont il aime à parler quand l'occasion s'en présente, comme, par exemple, quand il écrit, en 1804, à mademoiselle du Colombier, devenue madame Bressieux :

« Je saisirai la première circonstance pour être utile à votre frère. Je vois, par votre lettre, que vous demeurez près de Lyon; j'ai donc des reproches à vous faire de ne pas y être venue pendant que j'y étais, car j'aurai toujours un grand plaisir à vous voir. Soyez persuadée du désir que j'ai de vous être agréable. »

Plus tard, madame Bressieux était nommée dame d'honneur de Madame Mère, et son mari recevait une place d'administrateur général des forêts.

Cependant, à Valence, Napoléon ne se laissa pas tout entier absorber par les plaisirs mondains, il s'occupa d'une *Histoire de la Corse*, dont il envoya les deux premiers chapitres à l'abbé Raynal, sous la recommandation de l'abbé de Saint-Ruff et de madame du Colombier. Après avoir lu son travail, Raynal engagea vivement le jeune auteur à poursuivre son œuvre.

V

Napoléon passa un mois à Lyon, où la force armée avait été appelée en prévision de troubles graves. Il se rendit avec son régiment à Douai, d'où il partit en congé pour Ajaccio le 1er février 1787.

Passant à Valence, il débarque chez mademoiselle Bou, et revoit toutes ses connaissances.

Puis il s'arrête à Marseille, où il s'entretient avec l'abbé Raynal de son *Histoire de la Corse*.

Pendant un très court séjour à Paris, où il logea à l'hôtel de Cherbourg, rue du Four-Saint-Honoré, il s'occupa uniquement d'une prolongation de son congé ; l'ayant reçue, il retourna à Ajaccio, qu'il dut enfin quitter à la fin de janvier 1788 pour rejoindre son régiment en garnison à Auxonne. Napoléon y arrive le 1er mai 1788.

Dans cette nouvelle garnison, il ne se montrera plus l'officier mondain de Valence, recherchant les réceptions et les plaisirs. Le séjour d'Ajaccio a gravé dans son cœur une empreinte de tristesse profonde : n'a-t-il pas laissé sa mère et tous les siens dans une gêne proche de la misère ?

Logé rue Vauban, chez M. Lombard, professeur de mathématiques, dont il suivait les leçons, il ne quittait le travail que pour aller prendre un repas frugal dans la famille Aumont, qui demeurait dans la maison en face. Encore fallait-il que ces bonnes gens l'appelassent à l'heure du dîner qu'il oubliait régulièrement.

Aussitôt après, il regagnait sa chambre et reprenait son travail. On se le rappelle vivant chétivement, aux dépens de sa santé, ne se nourrissant guère que de lait, mais sans dettes, sans reproches, soutenant sa pauvreté avec gaieté, avec noblesse, et se distinguant par l'amour du travail. Hors des cours, il en expliquait les leçons à ceux qui ne les avaient pas comprises.

Sa conduite et son application lui valurent, à un haut degré, l'estime de ses chefs; nous en trouvons la preuve dans la lettre suivante écrite par Napoléon à son oncle Fesch, le 22 août 1788 :

« Vous saurez, mon cher oncle, que le général d'ici m'a pris en grande considération, au point de me charger de construire un polygone, plusieurs ouvrages qui exigeaient de grands calculs, et pendant dix jours, matin et soir, à la tête de deux cents hommes, j'ai été occupé. Cette marque *inouïe* de faveur a un peu irrité contre moi les capitaines, qui prétendent que c'est leur faire tort que de charger un jeune homme d'une besogne aussi essentielle, et que lorsqu'il y a plus de trente travailleurs, il doit y avoir un d'eux. Mes camarades aussi montrent un peu de jalousie, mais tout cela se dissipe. Ce qui m'inquiète le plus, c'est ma santé, qui ne me paraît pas trop bonne. »

La vie de Napoléon est résumée dans ce fragment de lettre qu'il écrit à sa mère : « Je n'ai d'autres ressources ici que de travailler. Je ne m'habille que tous les huit jours; je ne dors que très peu depuis ma maladie; cela est incroyable. Je me couche à dix heures, et je me lève à quatre heures du matin. Je ne fais qu'un repas par jour, à trois heures. » Et craignant d'affliger la pauvre mère déjà si éprouvée, il se hâte d'ajouter : « Cela fait très bien à la santé. »

Ses inquiétudes constantes pour les siens, ses

excès de travail et de privations le rendirent anémique et fiévreux au point que le chirurgien du régiment, M. Bienvalot, était loin d'être rassuré sur son état.

La maladie et le désir de revoir les siens le poussèrent bientôt à demander un congé de semestre, qu'il obtint le 1er septembre 1789.

VI

Après une convalescence assez longue, Napoléon fut de retour à Auxonne en janvier 1791. Il n'y revenait pas seul. Il amenait avec lui son frère Louis, âgé de treize ans. Dans le but d'alléger le terrible fardeau de sa mère, restée veuve, sans fortune, avec huit enfants, Napoléon avait insisté pour qu'on lui donnât Louis.

Il s'agissait maintenant de vivre à deux sur la très maigre solde de lieutenant en second : neuf cent vingt livres par an, soit, par mois, quatre-vingt-treize livres et quatre deniers, ce qui représente en notre monnaie actuelle quatre-vingt-douze francs quinze centimes.

C'était donc avec trois francs cinq centimes par jour que les deux frères devaient se loger, s'habiller, se nourrir, et que, de plus, il fallait pourvoir à l'éducation de Louis, dont Napoléon se trouvait être le précepteur.

Ce budget restreint força Napoléon à vivre non

BIBLIOTECA NAZIONALE Nr ewid.

dans l'économie, ce ne serait pas assez dire, mais dans la pauvreté.

A la caserne, pavillon sud, escalier 1, au n° 16, deux pièces contiguës, l'une ayant pour tous meubles un mauvais lit sans rideaux, une table placée dans l'embrasure d'une fenêtre, des livres, des paperasses, une malle, une vieille caisse en bois et deux chaises : c'était la chambre du futur empereur. A côté, c'était la chambre, plus dénudée encore, si c'est possible, où celui qui devait être roi de Hollande couchait sur un mauvais matelas. Voilà pour le logement.

On était obligé à la même parcimonie pour la nourriture. « Bonaparte, dit M. de Coston, mettait lui-même le pot-au-feu dont son frère et lui se contentaient philosophiquement. » « Il préparait de ses mains leur frugal repas », dit de son côté M. de Ségur, qui ajoute : « Il brossait lui-même ses habits. »

Le souvenir de ces moments de disette ne sortit jamais de la mémoire de Napoléon, qui, vingt ans plus tard, ayant eu à se plaindre de Louis, dit à Caulaincourt : « Ce Louis que j'ai fait élever sur ma solde de lieutenant, Dieu sait au prix de quelles privations ! Savez-vous comment j'y parvenais ? C'était en ne mettant jamais les pieds ni dans un café ni dans le monde ; c'était en mangeant du pain sec, en brossant mes habits moi-même, afin qu'ils durassent plus longtemps propres. »

C'est en se reportant à ces jours où la dignité le disputait à la misère, que l'Empereur put dire à un fonctionnaire qui arguait de ses charges de famille pour se plaindre de l'insuffisance d'une solde de mille francs par mois : « Je connais tout cela, moi, monsieur... Quand j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant, je déjeunais avec du pain sec, mais je verrouillais ma porte sur ma pauvreté... En public, je ne faisais pas tache sur mes camarades. »

A Auxonne, on voit Napoléon s'occuper minutieusement des plus infimes détails de son petit ménage. On a trouvé, écrits de sa propre main, sur le livre d'un sieur Biotte, tailleur, les comptes suivants :

Doit M. Bonaparte :

Fait culotte drap.	2	livres.	
« 2 caleçons	1	»	4 sous
« 1 anglaise bleue . .	4	»	
« bordure.	1	»	

Sur un autre feuillet :

Fait culotte	4	livres.
« 2 caleçons.	1	»

Un rabais de quatre sous avait été obtenu sur la façon des deux derniers caleçons !

Le temps qui n'était pas pris par le service était employé à donner des leçons à Louis et à

lui faire répéter son catéchisme en vue de sa première communion, qu'il fit devant l'abbé Morellet.

Le reste des heures de loisir était consacré aux travaux littéraires que Napoléon poursuivait par goût, et probablement aussi avec l'arrière-pensée d'y trouver un bénéfice pécuniaire. Il ne parvint pas à faire imprimer son *Histoire de la Corse*, mais il fut plus heureux avec sa lettre au député M. de Buttafuoco. Cet opuscule véhément, dont M. Joly, imprimeur à Dôle, se fit l'éditeur, avait pour objet de dénoncer la trahison du député de la Corse envers ce pays. « Napoléon allait lui-même corriger les épreuves de sa lettre avec son frère Louis. Ils partaient d'Auxonne à pied, dès quatre heures du matin. »

C'est avec une grande résignation, même avec un certain enjouement que Napoléon supportait cet état de dénuement. Un jour, il dit à M. Joly, qui était venu le voir : « Vous n'avez sans doute pas encore entendu la messe ce matin? Eh bien, si vous voulez, je puis vous la dire. » Et de la caisse où ils sont en dépôt dans sa chambre, il sort, en riant, les ornements sacerdotaux de l'aumônier du régiment.

Nous croyons sans peine, avec M. de Ségur, que la considération dont jouissait Bonaparte s'accrut encore des soins qu'il avait pour son frère. On le recevait avec empressement quand, à de très rares occasions, par devoir et par convenance, il allait chez M. de Gassendi, alors capi-

taine du régiment; chez Naudin, commissaire des guerres; chez M. Chabert, dont la belle-fille, mademoiselle Pillet, déplorait la rareté des visites du jeune lieutenant. On prétend que madame Naudin le voyait, avec infiniment de plaisir aussi, venir chez son mari.

Il ne dut pas s'arrêter longtemps à ces frivolités, car c'est parmi des notes écrites à Auxonne que se trouve, dans un *Dialogue sur l'amour*, la boutade suivante : « Je crois l'amour nuisible à la société, au bonheur individuel des hommes. Enfin, je crois que l'amour fait plus de mal que de bien. »

Il ne croyait pas dire si juste pour ce qui le concernait. Par des lettres très passionnées, écrites plus tard, on verra que nul peut-être, n'a ressenti plus douloureusement que Napoléon les souffrances d'un amour incompris.

Parmi les personnes connues à Auxonne qui reçurent les faveurs de l'Empereur, il convient de citer son premier protecteur, le général du Teil, que nous retrouverons à Valence, à Toulon, et dont les héritiers figurent pour cent mille francs dans le testament de Sainte-Hélène; M. Marescot, alors lieutenant, qui devint général, et M. de Gassendi, général de division, sénateur, conseiller d'État, chef de la division de l'artillerie et du génie au ministère de la guerre; M. Naudin fut nommé inspecteur aux revues, et devint ensuite intendant général de l'hôtel des Invalides.

VII

En mai 1791, Napoléon, promu lieutenant en premier au 4e régiment d'artillerie, revient à Valence, accompagné de Louis.

Comme il tient à reprendre ses anciennes habitudes, et que sa chambre d'autrefois, chez mademoiselle Bou, n'est pas vacante, il s'installe tant bien que mal dans la maison, en attendant qu'on lui redonne son logement favori.

A Valence, c'est la même gêne, la même pénurie d'argent qu'à Auxonne. Bonaparte va revoir ses anciennes connaissances, mais il se tient à l'écart des réceptions et des fêtes. Les soins qu'il consacre à l'instruction de son frère Louis lui laissent peu de loisirs, et il convient d'ajouter qu'étant deux à vivre sur la solde, il ne restait pas grand'chose pour faire figure dans les salons. Les quelques sous disponibles sont employés à un abonnement de lecture chez Aurel, libraire ; et les rares moments de distraction sont affectés à écrire le mémoire destiné au concours de l'académie de Lyon, dont le sujet était : *Déterminer les vérités et les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur.*

Le passage suivant, extrait des trente pages de son discours, va nous montrer combien était

grande son admiration pour le génie organisateur de Paoli, qui avait rempli une tâche conforme en plus d'un point à celle qui attendait Bonaparte après le 18 brumaire : « M. Paoli parut en Corse pour fixer les regards de l'Europe. Les affaires étaient dans un tel désordre, qu'un magistrat revêtu d'une grande autorité et d'un génie transcendant pouvait seul sauver la patrie. Arrivé au timon des affaires, appelé par ses compatriotes à leur donner des lois, M. Paoli établit une constitution. Il trouva dans son activité sans pareille, dans son éloquence persuasive et chaleureuse, dans son génie pénétrant et facile, de quoi garantir sa constitution naissante des efforts des méchants et des ennemis, car on était alors en guerre avec Gênes. »

L'ardeur de Napoléon était grande pour la Révolution ; aussi était-il secrétaire du club de la Société des Amis de la Constitution, dont les membres ont longtemps conservé le souvenir de ses allocutions chaudes et vibrantes.

Ses opinions avancées le faisaient mal voir de certains de ses chefs restés fidèles à l'ancien état de choses. Il était cependant estimé de quelques autres de ses supérieurs, car nous le voyons dans ce même temps appelé chez M. le baron du Teil, maréchal de camp et inspecteur général des corps en garnison à Valence.

Grâce au général du Teil, et malgré l'hostilité de son colonel, Bonaparte obtint un congé

de trois mois, pour se rendre en Corse, où il allait reconduire Louis dans la famille.

Les deux frères arrivent à Ajaccio dans les premiers jours d'octobre 1791. Le séjour de Napoléon en Corse s'est prolongé jusqu'en septembre de l'année suivante.

Suivant le droit que lui en laissaient les décrets de l'Assemblée, il se fit nommer lieutenant-colonel des volontaires nationaux de Corse. Cette résolution ne fut sans doute pas étrangère au désir de soutenir, avec une solde plus élevée, sa mère restée veuve avec huit enfants.

Déterminé à demeurer fidèle aux lois de l'Assemblée, il alla jusqu'à refuser d'exécuter un ordre suspect de Maillart, son colonel. Celui-ci le destitua immédiatement. Mandé à Paris sur la dénonciation de Maillart, il expose sa conduite au ministre, qui non seulement l'absout, mais le réintègre dans les cadres de l'armée active et l'autorise à retourner en Corse, voire à y reprendre son commandement des gardes nationales.

Cela suffit à tous les points de vue, pensons-nous, pour infirmer les appréciations hostiles qui font de Bonaparte, à cette époque, un déserteur de ses devoirs militaires.

VIII

Appelé à Paris pour se justifier, il y était arrivé le 20 mai 1792, et s'était logé rue du Mail, à l'hôtel de Metz, tenu par Maugeard, où il avait pris la chambre n° 14, au troisième.

Le temps qu'il passa à attendre les audiences du ministre fut pénible ; la maison des Permon lui était toujours ouverte, mais il ne voulait pas en abuser.

On lui connut à cette époque une dette de quinze francs chez un marchand de vin. Il mit aussi sa montre en gage chez Fauvelet, qui joignait à un magasin de meubles une sorte d'entreprise d'encan national à l'hôtel Longueville. Ce Fauvelet était le frère aîné de Bourrienne. Celui-ci, qui était entré dans la diplomatie, revint à Paris, y retrouva Bonaparte, et les deux anciens camarades de Brienne se revirent avec une joie extrême. « Notre amitié d'enfance et de collège, dit Bourrienne, se retrouva tout entière. Je n'étais pas très heureux, l'adversité pesait sur lui, les ressources lui manquaient souvent. Nous passions notre temps comme deux jeunes gens de vingt-trois ans qui n'ont rien à faire et qui ont peu d'argent; il en avait encore moins que moi. Nous enfantions chaque jour de nouveaux projets, nous cherchions à faire quelque utile spéculation.

Il voulait une fois louer avec moi plusieurs maisons, en construction dans la rue Montholon, pour les sous-louer ensuite. »

Comme ils n'avaient d'argent ni l'un ni l'autre, ils rencontrèrent, on le devine, bien des difficultés, notamment près des propriétaires, qui, ajoute naïvement Bourrienne, « avaient des prétentions trop exagérées ».

Les deux jeunes gens se livraient à ces combinaisons illusoires quand ils dînaient ensemble chez un petit traiteur, *Aux Trois Bornes*, dont l'établissement était situé rue de Valois. Bien souvent, c'était Bourrienne, le plus riche des deux, qui payait la note. Quand Napoléon était seul, il mangeait dans un restaurant plus modeste encore, chez Justat, rue des Petits-Pères, où la portion coûtait six sous.

Durant ce séjour à Paris, Napoléon assista aux grandes journées qui marquèrent l'année 1792. Se promenant avec Bourrienne, il aperçut la bande des faubourgs qui se dirigeait vers les Tuileries, le 20 juin. « Suivons cette canaille », dit Napoléon. C'est en voyant cette foule de cinq à six mille hommes déguenillés, burlesquement armés, hurlant les plus grossières provocations contre la royauté, que Bonaparte sentit dans tout son être le dégoût de la démagogie; et quand, à l'une des fenêtres du palais, le Roi entouré d'émeutiers, coiffé d'un bonnet rouge, se montra à cette tourbe de vagabonds, Napoléon ne put

s'empêcher de s'écrier : « *Che coglione*, comment a-t-on pu laisser entrer cette canaille ? Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, et le reste courrait encore. »

Les désordres qui l'environnent ne le troublent pas. Il juge très nettement la valeur des hommes et des choses ; il écrit à son frère Joseph, le 3 juillet 1792 : « Ceux qui sont à la tête sont de pauvres hommes, il faut l'avouer, lorsque l'on voit tout cela de près, que les peuples valent peu la peine que l'on se donne tant de soins pour mériter leur faveur. Tu connais l'histoire d'Ajaccio ; celle de Paris est exactement la même, peut-être les hommes y sont-ils plus petits, plus méchants, plus calomniateurs, plus censeurs. Il faut voir les choses de près pour sentir que l'enthousiasme est de l'enthousiasme, et que le peuple français est un peuple vieux, sans préjugés, sans liens. Chacun cherche son intérêt et veut parvenir à force d'horreur et de calomnie ; l'on intrigue aujourd'hui plus bassement que jamais. Tout cela détruit l'ambition. L'on plaint ceux qui ont le malheur de jouer un rôle, surtout lorsqu'ils peuvent s'en passer. Vivre tranquille, jouir des affections de la famille et de soi-même, voilà, mon cher, lorsqu'on jouit de quatre à cinq mille francs de rente, le parti que l'on doit prendre, et que l'on a vingt-cinq ou quarante ans, c'est-à-dire lorsque l'imagination calmée ne vous tourmente plus.

» Je vous embrasse et vous recommande de vous modérer en tout; en tout, entendez-vous? si vous voulez vivre heureux. »

Dans l'atmosphère surchauffée où il vit, son esprit reste calme et positif. A Lucien qui a adressé une proclamation aux Corses, il écrit : « J'ai lu ta proclamation, elle ne vaut rien. Il y a trop de mots et pas assez d'idées. Tu cours après le pathos; ce n'est pas ainsi qu'on parle aux peuples. »

Il assiste à la journée du 10 août. Il voit les Tuileries envahies, le massacre des derniers défenseurs du malheureux roi qui est entraîné à l'Assemblée. Aussitôt, ayant le pressentiment des épouvantables événements qui vont suivre, Bonaparte, inquiet pour la sûreté de sa mère et de sa famille, désire alors quitter la France pour la Corse, où les mêmes scènes se passaient sur un moindre théâtre.

Napoléon presse ses affaires, mais n'aboutit pas aussi vite qu'il le voudrait. Malgré le rapport favorable de Vauchelle, la décision des ministres n'était pas encore rendue. Il lui fallut demeurer à Paris, malgré toutes ses angoisses pour les siens.

Le 13 août, paraît un décret de l'Assemblée nationale ordonnant l'évacuation de toutes les maisons royales d'éducation. Immédiatement, Bonaparte fait les démarches nécessaires pour retirer Élisa de Saint-Cyr. En même temps, il sollicite de nouveau le ministre Servan qui enfin,

le 30 août, contresigne la lettre de service qui réintègre Napoléon dans l'armée avec le grade de capitaine d'artillerie, tout en l'autorisant à retourner en Corse à son bataillon de volontaires nationaux. Le 1er septembre, il obtient des administrateurs du district de Versailles le droit de prendre Élisa à Saint-Cyr et de toucher l'indemnité de route à laquelle elle a droit. Le frère et la sœur habitèrent ensemble quelques jours, puis se rendirent à Lyon d'où ils s'embarquèrent sur le Rhône. Les amis de Valence, mademoiselle Bou et madame Mésangère, leur apportèrent, au passage, sur le bateau, un panier de raisins.

Le 17 septembre 1792, Napoléon et Élisa arrivèrent à Ajaccio. Pour la première fois depuis treize ans, toute la famille se trouve réunie. La joie aurait été complète si les circonstances n'avaient pas été aussi tristes, si la gêne n'avait pas été aussi grande. La seule ressource sur laquelle on pût compter paraît avoir été la solde de Bonaparte, qui reprit la direction de son bataillon de volontaires nationaux.

Le soir, alors que les plus jeunes enfants sont couchés, Lætitia se lamente sur l'avenir déplorable réservé à ses filles. Napoléon cherche à la rassurer en lui disant qu'il ira aux Indes : « J'en reviendrai, ajoute-t-il, dans quelques années, un riche nabab, et vous apporterai de bonnes dots pour mes trois sœurs. »

Napoléon prit part à l'expédition contre la Sar-

daigne; il commandait l'artillerie du détachement destiné à faire une diversion sur les îles de la Madeleine, pendant que l'amiral Truguet essayait de s'emparer de Cagliari. Ces deux attaques, celle de Cagliari comme celle de la Madeleine, eurent le même insuccès. Cet échec des troupes françaises était bien fait pour enhardir les projets séparatistes de Paoli. Il s'en ouvrit précisément à Bonaparte qui, dans une apostrophe brutale, lui répondit avec indignation « que la Corse était française, qu'elle le serait éternellement. »

Paoli, en quittant son fougueux interlocuteur, se rendit à une sorte de consulte insurrectionnelle, où il fit décréter l'arrestation et l'expulsion de toute la famille Bonaparte. Pendant ce temps, pour échapper à la vengeance prévue, Napoléon avait pris la route de Corte par des sentiers détournés. C'est en chemin qu'il apprit les mesures décidées contre sa famille et le danger couru par les siens. Alors, n'écoutant que son devoir filial, bravant toutes les passions haineuses déchaînées contre lui, il retourna à Ajaccio. Aux portes de la ville, on lui dit que ses parents sont en sécurité relative, et se sont dirigés sur Calvi. Immédiatement, il retourne sur ses pas et va rejoindre sa mère, ses frères et ses sœurs à Calvi, où ils s'embarquent tous pour Marseille, pendant que les paolistes pillent, brûlent la maison d'Ajaccio et saccagent les propriétés des Bonaparte.

IX

On était en juin 1793. Lucien, dans ses Mémoires, a dit quelle était la situation de Lætitia et de ses enfants à Marseille : « Napoléon, officier d'artillerie, consacra la plus forte part de ses appointements au soulagement de la famille. A titre de réfugiés patriotes, nous obtînmes des rations de pain de munition et des secours modiques, mais suffisants pour vivre, à l'aide surtout de l'économie de notre bonne mère. » Ici se trouve encore la confirmation de ce fait, que la situation militaire de Bonaparte en Corse a toujours été parfaitement régulière, puisque, à peine de retour en France, il reprenait ses fonctions de capitaine d'artillerie et en touchait la solde.

Madame Bonaparte fut aidée à cette époque par M. Clary, riche fabricant de savon, qui fut pris de pitié devant la détresse de la pauvre femme et de ses enfants. M. Clary avait deux filles, Julie et Désirée. La première devint la femme de Joseph deux ans plus tard. On parla très sérieusement de marier la seconde à Napoléon, mais ce fut Bernadotte qui l'épousa dans la suite.

Napoléon rejoignit à Nice le 4e régiment d'artillerie faisant partie de l'armée de Carteaux qui, de ville en ville, réprimait les insurrections

du Midi révolté contre la Constitution. Bonaparte reçut l'ordre d'aller chercher à Lyon des convois de poudre nécessaires à l'approvisionnement de l'armée. Ayant rencontré Carteaux, il fut chargé par celui-ci de diverses missions à Valence, Montélimar, Orange, Avignon, Beaucaire. Dans cette dernière ville, il écrivit le fameux *Souper de Beaucaire*, dont le but était de rallier, par la persuasion, les nombreux partisans des doctrines anarchiques.

Dans ces pages, imprimées à cette époque par M. Marc Aurel fils, libraire à Avignon, on remarque déjà la façon d'écrire que Napoléon conserva toute sa vie; ce sont les mêmes images saillantes et pittoresques, telles que : « Le peuple de Marseille est faible et malade; il a besoin de miel pour avaler la pilule. » On y voit également, en germes, les principes militaires que Napoléon a appliqués toute sa vie : « Il n'appartient qu'à des vieilles troupes de résister aux incertitudes d'un siège; celui qui reste derrière ses retranchements est battu : l'expérience et la théorie sont d'accord sur ce point. C'est dans les pays coupés que, par la vivacité des mouvements, l'exactitude des services, et la justesse de l'évaluation des distances, le bon artilleur a la supériorité. » Et quand il parle de « ce brave bataillon de la Côte-d'Or qui a vu cent fois la victoire le précéder dans les combats », ou qu'il s'écrie : « Mais quel esprit de vertige s'est tout d'un coup

emparé de votre peuple? quel aveuglement le conduit à sa perte? » ne vous semble-t-il pas entendre les proclamations entraînantes de l'Empereur?

Dans la nuit du 27 au 28 août, une grande trahison s'accomplit, Toulon est livré aux Anglais. L'armée de Carteaux se met aussitôt en marche pour reprendre cette ville. On décide d'abord de mettre la main sur la position d'Ollioules. L'attaque a lieu le 7 septembre; le chef d'artillerie Dommartin étant blessé, Napoléon est nommé commandant à sa place par les représentants Salicetti et Gasparin.

Ce serait une erreur de croire que Bonaparte commandait toute l'artillerie au siège de Toulon. Il avait au-dessus de lui, comme chef effectif, le général du Teil, son protecteur d'Auxonne et de Valence. Par crainte des responsabilités terribles pesant à cette époque sur le commandement, le général s'effaça complètement et laissa agir le jeune chef de bataillon qu'il avait connu lieutenant et dont il avait apprécié la valeur. Ce serait donc une erreur aussi de dire que Napoléon ne dut son avancement qu'à la seule protection de Salicetti, son compatriote.

Si la prise de Toulon a été le point de départ de la carrière inouïe de Napoléon, la part qu'il prit à ce fait d'armes ne fut pas regardée à ce moment comme un événement extraordinaire. Lorsque Carteaux, ce peintre fait général par

la Convention, « cet imbécile de Carteaux », comme dit Marmont, eut été remplacé par Dugommier, les opérations sérieuses du siège commencèrent, et la seule fois que l'on trouve le nom de Bonaparte dans les rapports du général en chef, ce n'est pas avec une mention spéciale, c'est collectivement avec d'autres qui ont rendu des services et qui sont parfaitement inconnus aujourd'hui. « Parmi ceux qui se sont le plus distingués, dit Dugommier dans son bulletin du 1er décembre, ce sont les citoyens Buonaparte, commandant l'artillerie, Joseph Arena et Cervoni, adjudants généraux. »

La prise de Toulon eut lieu le 17 décembre. Dans son rapport à la Convention, Dugommier ne donne même pas le nom de Bonaparte. Cette victoire de la Convention facilita l'avancement de tous ceux qui s'étaient fait remarquer, et c'est ainsi que Napoléon fut nommé général de brigade, le 22 décembre, en même temps qu'Arena et Cervoni.

L'éclat du nom de Bonaparte fut si peu retentissant alors, qu'il ne figure même pas une seule fois dans la correspondance très suivie que Marmont, également officier d'artillerie, entretenait avec sa famille; et quand, en 1794, Junot informe ses parents qu'il va quitter son régiment pour être aide de camp de Bonaparte, son père lui écrit : « Pourquoi as-tu quitté le commandant Laborde? Pourquoi avoir quitté ton corps?

Qu'est-ce que ce général Bonaparte? Où a-t-il servi? Personne ne connaît ça. »

Pendant les quatre mois du siège, la vie de Napoléon fut celle de tous les autres officiers. Il fit, à Toulon, la connaissance de Muiron, plus tard son aide de camp; de Marmont, depuis duc de Raguse, et c'est avec Suchet, le futur duc d'Albuféra, alors chef de bataillon, qu'il allait souvent dîner chez l'ordonnateur des guerres Chauvet, dont les deux jolies filles n'étaient pas sans attraits pour les deux jeunes officiers.

C'est aussi de Toulon que datent ses premières relations avec Junot (le duc d'Abrantès) alors sergent, qui devait à sa belle écriture d'être le secrétaire de Bonaparte.

Junot et Marmont étaient tous deux de Châtillon-sur-Seine. C'est de là qu'ils recevaient de leurs parents l'argent destiné à adoucir les ennuis du siège. Il est probable que souvent on parlait, devant Napoléon, du courrier de Châtillon attendu avec grande impatience par les jeunes officiers. N'est-il pas étrange de trouver au début de la carrière de Napoléon le nom de la ville minuscule qui en marqua aussi le dernier échelon? Car c'est bien à Châtillon-sur-Seine qu'en 1814 la déchéance de l'Empereur fut définitivement résolue par les souverains alliés.

X

Nommé général de brigade et inspecteur des côtes, en résidence à Nice, Napoléon ne se laissa pas éblouir par l'éclat d'une aussi belle position pour un jeune homme de vingt-cinq ans. Ses premiers soins furent encore pour sa mère et les siens. « Notre famille, dit Lucien, devait à la promotion de Napoléon une situation plus prospère. Pour se rapprocher de lui, elle s'était établie au château Sallé, près d'Antibes, à peu de milles du quartier général... Nous étions tous réunis, et le général nous donnait tous les instants dont il pouvait disposer. » Il usa de son influence naissante pour alléger les charges de sa mère. Il réussit à faire nommer aide de camp, avec la solde de lieutenant, Louis, qui n'avait pas encore seize ans, et qu'il garda près de lui. D'autre part, il fit employer Joseph en qualité de commissaire adjoint à l'ordonnateur Chauvet.

C'est à ce moment que Robespierre le jeune, déjà inquiet de l'attitude de la Convention vis-à-vis de son frère, et se disposant à partir pour Paris, offrit au jeune général le commandement de la garnison de Paris.

La proposition était séduisante. On en parlait en famille. La conclusion de Napoléon, rapporte Lucien, fut celle-ci : « Robespierre jeune est hon-

nête : mais son frère ne badine pas. Il faudrait le servir. Moi, soutenir cet homme! Non, jamais! Je sais combien je lui serais utile en remplaçant son imbécile commandant de Paris, mais c'est ce que je ne veux pas être. Il n'est pas temps. Aujourd'hui, il n'y a de place honorable pour moi qu'à l'armée; prenez patience, je commanderai Paris plus tard... Qu'irais-je faire dans cette galère? »

Comment dire après cela qu'il était dominé par une ambition sans frein! Aucune considération, ni l'établissement des siens qui lui tient tant au cœur, ni la perspective d'une position superbe ne peuvent l'emporter sur le sentiment qu'il a de son devoir.

De Nice, il est chargé, le 25 messidor an II, d'une mission politique et militaire à Gênes; les instructions secrètes du commissaire Ricord lui prescrivaient, en plus des renseignements militaires à prendre sur Gênes et Savone, « d'approfondir la conduite civique et politique du ministre de la République française, Tilly, et de ses autres agents... »

De cette mission qui était confidentielle, Napoléon s'acquitta avec toute la circonspection nécessaire à sa réussite. Son excès de zèle lui fut fatal, car c'était un temps où il ne fallait avoir de secrets pour personne. On le lui fit bien voir.

En effet, le 9 thermidor s'étant accompli, Ricord fut remplacé par Albitte et Salicetti. De bons

révolutionnaires se doivent naturellement à eux-mêmes de faire arrêter leurs prédécesseurs. Un mandat d'amener est lancé contre Ricord qui, connaissant son monde, s'est dépêché de passer en Suisse. Du même coup, les nouveaux commissaires ordonnent l'arrestation de Napoléon comme suspect. Ils avaient bien raison, car rien n'était plus suspect que le voyage secret à Gênes, dont ces citoyens ne connaissaient pas le motif. Et, sous bonne escorte, le 10 août, Bonaparte est amené de Nice au fort Carré, près d'Antibes, où il est incarcéré.

Ce genre d'intermède dans la vie des généraux n'était pas rare à cette époque : cinq mois auparavant, jour pour jour, Hoche s'était vu arrêté et emprisonné sur l'ordre de Carnot et de Collot d'Herbois.

Certes, avant d'être mis en prison, Napoléon était en droit de se croire pour toujours à l'abri des noirs soucis de sa jeunesse, et voilà qu'en un instant sa gloire, l'aisance des siens, tout ce qui avait été conquis sur la fortune adverse, semblait à jamais anéanti. La prison n'était-elle pas, en ces jours, l'antichambre de la guillotine?

Dès ce premier choc avec la fatalité, Bonaparte se montra l'homme qu'il est resté toute sa vie : calme et stoïque dans les revers. Sans se décourager, il écrit aux deux auteurs de son arrestation, Albitte et Salicetti, une requête empreinte de la plus grande dignité :

« J'ai servi sous Toulon avec quelque distinction, et j'ai mérité à l'armée d'Italie la part de lauriers qu'elle a acquise à la prise de Saorgio, d'Oneille et de Tanaro. Pourquoi me déclare-t-on suspect sans m'entendre? L'on me déclare suspect et l'on met les scellés sur mes papiers. L'on devait faire l'inverse; l'on devait mettre les scellés sur mes papiers, m'entendre, me demander des éclaircissements, et ensuite me déclarer suspect, s'il y avait lieu... Une heure après, si les méchants veulent ma vie, je la leur donnerai volontiers, je l'estime si peu, je l'ai si souvent méprisée! Oui, la seule idée qu'elle peut être encore utile à la patrie me fait en soutenir le fardeau avec courage. »

Ses jeunes aides de camp, Junot, Sébastiani et Marmont, avaient formé un complot d'évasion qu'ils parvinrent à communiquer à Bonaparte; celui-ci, fort de son innocence, leur répondit de s'abstenir afin de ne pas le compromettre.

Les papiers saisis, examinés par l'ordonnateur Denniée, ne contenant absolument rien d'imputable à Napoléon, force fut bien de le mettre en liberté.

Ceux qui l'assistèrent durant ces jours d'angoisses ne furent jamais oubliés. On connaît la fortune de Junot et de Marmont; Sébastiani fut général de division et plusieurs fois ambassadeur, avec des dotations considérables. Denniée

jouit largement de la faveur impériale : il fut créé baron et inspecteur général aux revues.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que l'auteur principal de cette iniquité, Salicetti, fut à diverses reprises employé par le gouvernement de l'Empereur, et que, finalement, il fut ministre de la police sous le règne du roi Joseph, en Sicile.

Disons aussi, pour l'instruction de ceux qui ont nié à Bonaparte tout sentiment humain, qu'en juin 1795, moins d'un an après que Salicetti l'avait fait arrêter, ce dernier, mis hors la loi, décrété d'accusation par la Convention, s'était réfugié chez madame Permon, dont le jeune général était un des commensaux journaliers. Napoléon feignit d'ignorer la présence de son persécuteur et se contenta, pour toute vengeance, lorsque Salicetti fut parti pour Bordeaux, bien déguisé et bien en sûreté, de lui écrire une lettre dont il faut citer les lignes suivantes : « Salicetti, tu le vois, j'aurais pu te rendre le mal que tu m'as fait, et en agissant ainsi, je me serais vengé, tandis que toi, tu m'as fait du mal sans que je t'eusse offensé. Va, cherche en paix un asile où tu puisses revenir à de meilleurs sentiments pour ta patrie... »

XI

Après treize jours d'emprisonnement, Napoléon rentrait le 24 août à Nice. Il prit part à une démonstration heureuse faite par l'armée sur le col de Tende, et fut nommé commandant de l'artillerie du corps expéditionnaire maritime destiné à agir sur Civita-Vecchia. Ce mouvement ne fut pas exécuté, notre flotte n'ayant pu forcer la ligne des vaisseaux anglais. Les Français rentrèrent à Toulon, et le corps expéditionnaire fut licencié.

Se trouvant sans emploi, Bonaparte se rend à Marseille dans les premiers jours d'avril 1795. Là, il reçoit l'ordre de rejoindre l'armée de l'Ouest pour commander l'artillerie. Ce déplacement, s'il faut en croire Marmont, « parut un coup funeste à la carrière de Bonaparte, et chacun en porta le même jugement. Il quittait une armée en présence des étrangers pour aller servir une armée employée dans les discordes civiles... Ce changement de destination devait donc lui paraître une véritable fatalité, et il ne s'y soumit qu'avec un vif regret ».

Très contrarié, très humilié, Napoléon fit néanmoins ses préparatifs de départ. Il se consolait en pensant qu'il pouvait être un peu plus tranquille sur le sort de sa mère qui restait avec ses

trois filles et Jérôme seulement. Lucien s'était marié, le 4 mai 1794, à Saint-Maximin, avec Catherine Boyer, fille de son aubergiste, et Joseph avait épousé mademoiselle Clary, le 4 août de la même année.

Donc, le 2 mai 1795, en compagnie de Louis, de Junot et de Marmont, a lieu le départ pour le voyage fabuleux qui, de Marseille, devait aboutir à Rochefort vingt ans après! Pour suivre la diagonale reliant ces deux ports de mer, Napoléon qui, dans son enfance, a rêvé d'être marin, aura conquis presque toute l'Europe; son nom, prodigieusement sonore, aura été répété de bouche en bouche jusqu'aux confins du monde!

En route, les quatre amis s'arrêtèrent quelques jours chez le père de Marmont. Arrivés à Paris, ils descendent à l'hôtel de la Liberté, établissement modeste situé rue des Fossés-Montmartre. Le prix total de l'appartement, pour les quatre jeunes gens, fut débattu et arrêté à soixante-douze livres par mois.

Au point de vue de sa situation morale, quand Napoléon arrive à Paris, M. Iung nous le dépeint ainsi : « La carrière militaire allait devenir à ses yeux une affaire plus ou moins lucrative, plus ou moins glorieuse, suivant qu'il l'exploiterait convenablement... Il restait seul avec son épée et, comme un vrai condottiere, se trouvait disposé à l'offrir au plus cher enchérisseur... Tel est le général Bonaparte, synthèse vivante

du bien et du mal, « vibrion monstrueux » qui n'attend qu'un milieu désagrégé pour prendre son entier développement. »

Ce portrait, s'appliquant à Bonaparte en 1795, n'est pas exact. Nous allons montrer tout à l'heure qu'il n'est pas besoin de prêter à Napoléon des intentions machiavéliques pour expliquer des choses d'une simplicité absolument banale.

Napoléon, une fois à Paris, se rend au ministère de la Guerre, dont le titulaire très récent était un nommé Aubry, vieux capitaine qui, d'un même trait de plume, se fit lui-même général de division, inspecteur général de l'artillerie, et raya Bonaparte des cadres de cette arme pour le placer dans l'infanterie. Voici l'opinion de Hoche sur cet étonnant ministre : « L'armée de Sambre-et-Meuse (58 000 hommes) manque de prêt depuis trois mois, elle vit sans le concours des fournisseurs; peut-être M. Aubry se demande-t-il si cette armée est au nord ou au midi. »

Napoléon alla réclamer; ce fut une véritable scène : « Vous êtes trop jeune, répétait Aubry qui n'avait jamais fait la guerre; il faut laisser passer les anciens. — On vieillit vite sur les champs de bataille, ripostait Napoléon, et j'en arrive. »

Le ministre, attaché à ses préjugés, maintint sa décision, et le jeune général refusa formellement d'être employé dans l'infanterie.

Sa position était irrégulière, critique même. Barras et Fréron, qu'il avait connus à Toulon, s'entremirent pour lui auprès du ministre. Tout ce qu'ils obtinrent, ce fut une permission sans solde, l'autorisant à rester à Paris. S'il pouvait y attendre le 4 août, c'était le salut, car à cette date Aubry devait quitter le ministère de la guerre.

A la séance de la Convention du 30 vendémiaire an IV, « Aubry, ainsi que son secrétaire Gout, fut décrété d'arrestation, sous le motif, dit Letourneur de la Manche, que dans son ministère « on voulait désorganiser l'armée en y plaçant d'infâmes royalistes. » Dubois-Crancé, appuyant la motion de Letourneur, demande en outre l'arrestation de la maîtresse d'Aubry, la citoyenne Labouchardérie, laquelle « distribuait des emplois aux royalistes dont elle prenait la défense. » Évidemment, cette précieuse protection manquait au général Bonaparte.

On a voulu voir dans cette volonté de ne pas commander une brigade d'infanterie, nous ne savons quelles visées ténébreuses servies par l'habileté italienne, c'est l'expression consacrée! Rien de moins vrai. L'attitude de Napoléon est fort bien expliquée par un de ses contemporains, qui est loin d'être un apologiste à l'heure où il écrit ses Mémoires; il va nous aider à comprendre la conduite très simple, et pas du tout machiavélique de Napoléon : « Ceux qui n'ont pas servi

dans l'artillerie, dit Marmont, ne peuvent pas deviner l'espèce de dédain qu'avaient autrefois les officiers d'artillerie pour le service de la ligne, il semblait qu'en acceptant un commandement d'infanterie ou de cavalerie, c'était déchoir. »

Le sentiment conforme de Napoléon sur la mesure dont il est l'objet, le voici écrit de sa main dans une lettre à son ami de Sucy : « L'on m'a porté pour servir à l'armée de la Vendée comme général de la ligne; je n'accepte pas; beaucoup de militaires dirigeront mieux que moi une brigade, et peu ont commandé avec plus de succès l'artillerie. »

Si, dès ce moment, il avait conçu les projets chimériques qu'on lui a prêtés, il aurait mis le plus grand empressement à accepter le commandement d'une brigade d'infanterie. Car si pour un artilleur amoureux de son métier c'était une défaveur, pour un ambitieux c'était une bonne aubaine. Un général, commandant l'artillerie d'un corps, est toujours en sous-ordre; tandis que le chef de brigade, souvent isolé du gros de l'armée, peut d'un seul coup arriver à la renommée, dans une rencontre heureuse avec l'ennemi.

Singulier ambitieux, on en conviendra, qui préfère le rôle considérable, mais toujours effacé, de commandant de l'artillerie, à la fonction qui peut, le hasard aidant, le mener subitement à la popularité!

N'est-on pas en droit de conclure également d'une manière rigoureuse que son épée n'était pas, comme on l'a dit, « au plus cher enchérisseur », « au premier offrant, au plus offrant », car cette fois, du moins, il la porta à la misère, dédaignant d'acheter la fortune au prix d'une sorte d'humiliation.

Alors, il fallut renoncer au superflu pour avoir le nécessaire. Il vendit sa voiture. Une partie de la journée était employée à visiter des personnages influents afin de les éclairer.

Le reste du temps se passait à des plaisirs gratuits et instructifs; un jour, c'est à l'Observatoire où il se fait enseigner par le célèbre Lalande les principes de l'astronomie. Une autre fois, c'est vers le Jardin des Plantes qu'il dirige ses pas avec son fidèle Junot. Là, dans les allées du jardin, on causait dans l'intimité, on parlait de la famille. Junot, fort amoureux, avait le plus vif désir d'épouser Pauline Bonaparte. Avec sagesse et prudence Napoléon ajourne la demande de Junot qui faisait valoir sa position : « Tu auras douze cents livres de rente, c'est bien : mais tu ne les as pas. Ton père se porte parbleu bien et te les fera attendre longtemps. Enfin, tu n'as rien, si ce n'est ton épaulette de lieutenant. Quant à Paulette, elle n'en a même pas autant. Ainsi donc, résumons : tu n'as rien, elle n'a rien, quel est le total? Rien. Vous ne pouvez donc pas vous marier à présent, attendons. »

La position devenait de plus en plus gênée; on vivait très souvent sur l'argent que Junot recevait de sa famille. Lorsque Junot n'avait pas reçu d'argent, Napoléon l'emmenait dîner chez madame Permon, mère de la future duchesse d'Abrantès, à qui il disait en riant : « Madame Permon, les galions ne sont pas encore arrivés, je vous amène un convive. »

XII

L'état de son âme, durant cette période difficile, va nous être révélé par une correspondance très fréquente qu'il entretient avec son frère Joseph. Dans chaque lettre, on voit combien la sollicitude pour les siens tient de place dans son cœur.

Le 23 mai : « J'ai été hier à la terre de Ragny, appartenant à M. de Montigny. Si tu étais homme à faire une bonne affaire, il faudrait venir acheter cette terre, moyennant huit millions d'assignats; tu pourrais y placer soixante mille francs de la dot de ta femme : c'est mon désir et mon conseil. Souvenir à ta femme, à Désirée et à la famille... Je crois que c'est une occasion unique de placer une partie de la dot de ta femme. Les assignats perdent tous les jours. »

Le 23 juin : « Je ferai ce que je pourrai pour placer Lucien... Jérôme m'écrit pour qu'on lui

trouve une pension ; il n'y en a pas encore pour le moment. »

Le 24 juin : « Je n'ai pu obtenir une place pour Louis dans un régiment d'artillerie ; considérant, d'ailleurs, qu'il n'a que seize ans, je le fais aller à Châlons, où il passera son examen et sera officier dans un an. »

Le 25 juin : « Je vais me presser d'envoyer à ta femme les commissions qu'elle désire... Dans quelques événements que la fortune te place, tu sais bien, mon ami, que tu ne peux avoir de meilleur ami, qui te soit plus cher et qui désire plus sincèrement ton bonheur... Si tu pars et que tu penses que ce puisse être pour quelque temps, envoie-moi ton portrait ; nous avons vécu tant d'années ensemble, si étroitement unis, que nos cœurs se sont confondus, et tu sais mieux que personne combien le mien est entièrement à toi. Je sens, en traçant ces lignes, une émotion dont j'ai eu peu d'exemples dans ma vie ; je sens bien que nous tarderons à nous voir, et je ne puis plus continuer ma lettre. »

Le 19 juillet 1795 : « Point encore de lettre de toi, et il y a plus d'un mois que tu es parti... Je m'imagine que tu profites de ton séjour à Gênes pour faire venir notre argenterie et les objets les plus précieux.

» Louis est à Châlons-sur-Marne depuis cinq à six jours ; il achèvera dans cette ville de se faire un homme ; il a bonne volonté ; il y apprend les

mathématiques, les fortifications, les armes. J'attends tes lettres avec impatience, ainsi que des nouvelles de tout ce qui t'entoure. Salut à ta femme que je désire beaucoup embrasser à Paris, où l'on vit plus heureusement qu'à Gênes. »

Le 25 juillet 1795 : « J'attends de tes lettres plus détaillées... tes lettres sont bien décharnées; à force d'être prudent et laconique, tu ne me dis rien. Quand retourneras-tu? Je crois que tes affaires ne doivent pas te retenir plus du mois de thermidor dehors. Adieu, mon ami; santé, gaieté, bonheur et plaisirs... »

Le 26 juillet 1795 : « Tu recevras ci-joint le passeport que tu demandes, tu recevras demain une lettre de la commission des relations extérieures au ministre à Gênes : il est prié de te donner l'assistance nécessaire pour tes affaires... »

Le 1er août 1795 : « Louis est à Châlons, où il travaille beaucoup; je suis très content de lui... Donne-moi plus souvent de tes nouvelles. Tu ne me parles jamais de mademoiselle Eugénie, non plus que des enfants que tu dois faire; il me semble que tu t'oublies bien fort sur cet article. Fais-nous donc un petit neveu, que diable! il faut bien commencer. Tout est encore ici horriblement cher, mais cela ne continuera pas. Je voudrais faire venir Jérôme à Paris, il n'en coûterait que douze cents francs par an... »

Le 9 août 1795 : « Serait-il possible de tirer parti du procès que nous avions en Toscane? Tu

devrais en prendre des renseignements; je te ferai passer les meilleures recommandations possibles. Dépêche-toi de me demander ce que tu veux.

» Adieu, mon bon ami; sois très insouciant sur l'avenir, très content du présent, gai, et apprends un peu à t'amuser. »

Le 12 août 1795 : « Donne-moi souvent de tes nouvelles; tu as l'adresse de ne jamais rien me dire; tu me mets si peu au fait que je ne sais me décider d'aller au midi ou au nord; est-ce manque de tact de ta part ou d'intérêt? Il est cependant impossible de problématiser ton intelligence ou ton amitié. »

Le 3 septembre 1795 : « Hier a été l'adjudication du bien que j'avais eu l'idée de te procurer à neuf lieues de Paris; j'étais décidé à en donner 1 million 500 000 francs, mais, chose incroyable, il est monté à 3 millions. » (Il s'agit d'assignats.)

Le 6 septembre 1795 : « Le consulat de Chio est vacant, mais tu me dis que tu ne voulais pas d'une île; j'espère quelque chose de mieux en Italie... Je continuerai à rester à Paris spécialement pour ton affaire...

» J'écris à ta femme, je suis très content de Louis; il répond à mes espérances et à l'attente que j'avais conçue de lui; c'est un bon sujet, mais aussi c'est de ma façon : chaleur, esprit, santé, talent, commerce exact, bonté, il réunit tout. Tu le sais, mon ami, je ne vis que par le

plaisir que je fais aux miens ; si mes espérances sont secondées par ce bonheur qui ne m'abandonne jamais dans mes entreprises, je pourrai vous rendre heureux et remplir vos désirs.

» Écris à Louis et dis-lui que tu attends le premier dessin qu'il doit t'envoyer pour constater ses progrès, et que tu ne doutes pas qu'il ne tienne sa promesse d'écrire aussi bien que Junot avant la fin de ce mois. »

En relevant et en groupant toutes ces lettres écrites dans l'espace de trois mois, il importe de faire remarquer que ce ne sont pas là des paraphrases. Ce sont les textes exacts, tirés de documents authentiques, dont les adversaires les moins suspects de partialité ont tiré des arguments.

En proie aux soucis les plus graves, quand son avenir est absolument compromis, il use le peu de crédit qui lui reste pour faire du bien à tous ceux qu'il connaît. Enfin, son cœur n'oublie personne : pour Joseph, c'est l'effusion la plus tendre ; pour Lucien et Jérôme, c'est une constante sollicitude ; pour Louis, c'est l'orgueil d'un père, fier des succès de son enfant. Si ses préoccupations pour sa mère et ses sœurs apparaissent moins vives dans ses lettres, ne vous en étonnez point. L'heureux mariage de l'aîné des fils a procuré une aisance relative à Lætitia et ses enfants qui vivent près des Clary, les beaux-parents de Joseph.

Avait-il du moins, comme on l'a dit et répété,

une ambition personnelle excessive? Rien dans les mémoires du temps ne l'indique. Ni Bourrienne, ni Marmont n'en ont parlé; leur silence est un aveu, qui sera confirmé par les confidences si simples, si naturelles de Napoléon à son frère Joseph. Reprenant la correspondance dont nous avons déjà donné des extraits, voyons quelles étaient ses impressions journalières sur les événements politiques et sur sa situation personnelle :

« Je t'ai envoyé hier, par Casabianca, la Constitution. Tout augmente d'une manière effrayante ; on ne pourra bientôt plus vivre; la récolte est attendue avec impatience. » (29 mai 1795.)

« Je suis employé comme général de brigade dans l'armée de l'Ouest, mais non pas dans l'artillerie; je suis malade, ce qui m'oblige à prendre un congé de deux ou trois mois; quand ma santé sera rétablie, je verrai ce que je ferai. Aujourd'hui, on fait la lecture de la Constitution à la Convention; l'on attend le bonheur et la tranquillité de cette Constitution; je te l'enverrai du moment qu'il sera possible de l'avoir et qu'elle sera imprimée. » (23 juin 1795.)

Observez comme il évite d'inquiéter son frère. C'est à peine si, en disant : « Je verrai ce que je ferai », il lui laisse deviner qu'il n'a pas accepté la brigade d'infanterie.

Cependant, sa tristesse s'échappe dans cette phrase : « La vie est un songe léger qui se dissipe. » (25 juin 1795.)

Comme s'il avait un remords de s'être plaint, quelques jours après, dans une nouvelle lettre, il parle de tout, excepté de lui.

« L'on décrète tous les jours quelques articles de la Constitution; on est fort tranquille; le pain continue à manquer; le temps est un peu froid et humide pour la saison, ce qui retarde la récolte. Les louis sont ici à 750 francs. » (7 juillet 1795.)

« Le luxe, le plaisir et les arts reprennent ici d'une manière étonnante; hier on a donné *Phèdre* à l'Opéra, au profit d'une ancienne actrice; la foule était immense depuis deux heures après midi, quoique les prix fussent triplés. Les voitures, les élégants reparaissent, ou plutôt ils ne se souviennent plus que comme d'un long songe qu'ils aient jamais cessé de briller. Les bibliothèques, les cours d'histoire, de chimie, de botanique, d'astronomie, etc., se succèdent. Tout est entassé dans ce pays pour distraire et rendre la vie agréable; l'on s'arrache à ses réflexions; et quel moyen de voir en noir dans cette application de l'esprit et ce tourbillon si actif? Les femmes sont partout : aux spectacles, aux promenades, aux bibliothèques. Dans le cabinet du savant, vous voyez de très jolies personnes. Ici seulement, de tous les lieux de la terre, elles méritent de tenir le gouvernail; aussi les hommes en sont-ils fous, ne pensent-ils qu'à elles et ne vivent-ils que par et pour elles. Une femme a besoin de six mois de Paris pour connaître ce

qui lui est dû et quel est son empire. » (18 juillet 1795.)

« Junot est ici, vivant en bon diable, et dépensant à son père le plus qu'il peut. Marmont, qui m'avait accompagné de Marseille, est au siège de Mayence. C'est ici que l'homme droit et prudent qui ne se mêle que de ses amis vit avec toute l'extension et la liberté imaginables, comme il veut, et est absolument libre. » (19 juillet 1795.)

« Tout va bien ici, le Midi seul est agité; il y a eu quelques scènes produites par la jeunesse : c'est un enfantillage. Le 15, l'on va renouveler une partie du Comité de Salut public; j'espère que les choix seront bons. » (25 juillet 1795.)

Ne croirait-on pas que c'est, pour lui, chose assez indifférente que le renouvellement des membres du Comité de Salut public, qui doit cependant amener la retraite du ministre de la guerre Aubry, son ennemi opiniâtre?

« Tout est tranquille. La paix conclue avec l'Espagne et Naples, que nous avons apprise hier, nous a comblés de joie. Les fonds publics montent, les assignats gagnent.

» Il n'a pas encore fait chaud ici, mais les moissons sont aussi belles qu'il est possible de se l'imaginer; tout va bien. Ce grand peuple se donne au plaisir : les danses, les spectacles, les femmes qui sont ici les plus belles du monde deviennent la grande affaire. L'aisance, le luxe, le bon ton, tout a repris; l'on ne se souvient plus

de la Terreur que comme d'un rêve. » (30 juillet 1795.)

« L'on est généralement très satisfait de la nouvelle constitution qui promet bonheur, tranquillité et long avenir à la France. La paix avec l'Espagne a fait gagner considérablement les assignats. Nul doute que peu à peu tout ne se rétablisse; il faut à ce pays bien peu d'années pour cela... Que fais-tu à Gênes?... Je crois qu'il y a une grande différence avec ce pays-ci, le centre des sciences, des plaisirs, des arts et de la liberté civile. L'on a donné aujourd'hui une pièce nouvelle intitulée *Fabius*, je te l'enverrai dès qu'elle sera publiée. » (1er août 1795.)

« J'ai vu hier madame de Sémonville qui attend son mari qui doit être échangé contre la petite Capet. Elle est toujours la même, ainsi que ses deux filles, fort laides; mais la petite a de l'esprit. Je suis toujours dans la même position; il ne serait point impossible que je retournasse, comme autrefois, à Nice. L'on est, ici, assez bien et fort porté à la gaieté; l'on dirait que chacun a à s'indemniser du temps qu'il a souffert, et que l'incertitude de l'avenir porte à ne rien épargner pour les plaisirs du présent... Moi, je suis satisfait, il ne me manque que de pouvoir me trouver à quelque combat; il faut que le guerrier arrache des lauriers ou meure au lit de la gloire. » (9 août 1795.)

« L'on a célébré, hier, le 10 août avec quelque

pompe; plus de quatre cent mille personnes y ont assisté avec quelques marques de satisfaction... Cette ville (Paris) est toujours la même: tout pour le plaisir, tout aux femmes, aux spectacles, aux bals, aux promenades, aux ateliers des artistes... Moi, très peu attaché à la vie, la voyant sans grande sollicitude, me trouvant constamment dans la situation d'âme où l'on se trouve la veille d'une bataille, convaincu par sentiment que, lorsque la mort se trouve au milieu pour tout terminer, s'inquiéter est folie. Tout me fait braver le sort et le destin; et si cela continue, mon ami, je finirai par ne pas me détourner lorsque passe une voiture. Ma raison en est quelquefois étonnée, mais c'est la pente que le spectacle moral de ce pays et l'habitude des hasards ont produite en moi. » (12 août 1795.)

« Je suis attaché dans ce moment-ci au bureau topographique du Comité de Salut public pour la direction des armées, à la place de Carnot. Si je le demande, j'obtiendrai d'aller en Turquie comme général d'artillerie, envoyé par le gouvernement pour organiser l'artillerie du Grand Seigneur, avec un bon traitement et un titre d'envoyé très flatteur...

» La commission et l'arrêté du Comité de Salut public qui m'emploie pour être chargé de la direction des armées étant très flatteur pour moi, je crains qu'ils ne veuillent plus me laisser aller en Turquie; nous verrons; je dois voir aujourd'hui

une campagne. Je t'embrasse. Écris-moi toujours, dans l'hypothèse que j'allasse en Turquie. » (20 août 1795.)

« L'on est ici fort tranquille, l'on va renouveler le tiers de la Convention; je suis accablé d'affaires depuis une heure après midi. A cinq heures au Comité, et depuis onze heures du soir jusqu'à trois heures du matin. Tout est d'ailleurs assez tranquille; le peuple de Paris en masse est bon; quelques jeunes gens voudraient pousser la réaction, mais cela n'est pas dangereux. » (24 août 1795.)

«... Depuis que je n'ai plus Louis, je ne peux vaquer qu'aux affaires principales... S'il eût été ici, l'affaire de la Pépinière serait finie, ainsi que celle de Mileli (propriétés en Corse). J'aurai demain trois chevaux, ce qui me permettra de courir un peu en cabriolet et de pouvoir faire toutes mes affaires. » (6 septembre 1795.)

« Je ne vois dans l'avenir que des sujets agréables, et en serait-il autrement qu'il faudrait encore vivre du présent : l'avenir est à mépriser pour l'homme qui a du courage. » (8 septembre 1795.)

« Je viens de lire dans un rapport imprimé, que Cambon a fait sur les affaires du Midi, la phrase suivante : « Nous étions dans ces immi-» nents dangers, lorsque le vertueux et brave » général Bonaparte se mit à la tête de cinquante » grenadiers et nous ouvrit le passage...

» Si la paix se conclut, ce pays prospérera plus » que jamais : les esprits ont une activité et un » mouvement qui sera très favorable au com- » merce. » (15 septembre 1795.)

Par ces impressions écrites au jour le jour, on peut se rendre compte de la sollicitude dédaigneuse avec laquelle il considère tous ces affamés de plaisirs qui, hier encore en proie à l'agonie des sanglantes catastrophes, cèdent si promptement au délire de toutes les jouissances du luxe et de la débauche. Mais avec quelle clairvoyance il discerne la fin prochaine de cette orgie, et le parti bienfaisant qu'un ordre de choses régulier pourra tirer de cette surexcitation des esprits! Est-ce une révélation de son amour pour la guerre, que son désir de combattre et d'arracher des lauriers? Cette idée, sans qu'il l'eût exprimée, nous l'eussions devinée dans le cerveau d'un général de vingt-cinq ans!

Aspirait-il déjà à un rôle extraordinaire? C'est peu probable : en tout cas, l'on ne pourrait guère s'en douter, à le voir parler si discrètement de son entrée au bureau topographique du Comité de Salut public, où il remplaçait Carnot. Pourtant, s'il avait eu le désir de jouer un rôle politique, quelle belle occasion! Mais, loin d'y penser, il n'a d'autre désir que de quitter cet emploi pour aller en Turquie comme général d'artillerie. L'artillerie, voilà son idée fixe, et il est prêt à tout sacrifier pour qu'on lui rende ses canons!

XIII

Nous avons vu Napoléon préoccupé grandement par les femmes. Il admire leurs charmes, non sans quelque convoitise, et, avec la naïveté d'un cœur neuf, il croit avoir découvert leur puissance de séduction. Cette obsession qui hante tous les hommes au printemps de la vie se traduit chez lui par l'idée du mariage : « Il enviait, dit Bourrienne, le bonheur de Joseph qui venait d'épouser, à Marseille, mademoiselle Clary, fille d'un riche négociant de cette ville, qui jouissait d'une bonne réputation. *Qu'il est heureux, ce coquin de Joseph!* C'était l'expression ordinaire de ce sentiment de petite envie qui se manifestait souvent chez lui. »

Pour jouir du même bonheur que son frère, il a jeté les yeux sur la belle-sœur de Joseph, Eugénie-Désirée Clary. Suivez la progression de ses aveux, trahissant son parti arrêté depuis qu'il a vu la jeune fille à Nice : « Souvenir à ta femme et à Désirée », dit-il dans une de ses lettres à Joseph. Un mois plus tard, il n'est pas sûr que son amour soit partagé : « Désirée me demande mon portrait, je vais le faire faire; tu le lui donneras, *si elle le désire encore*, sans quoi tu le garderas pour toi. » Désirée est à Gênes avec Joseph, Napoléon se croit oublié : « Il faut pour arriver

à Gênes que l'on traverse le fleuve *Léthé*, car Désirée ne m'écrit plus depuis qu'elle est à Gênes. » Dix jours après, il insiste encore : « Je n'ai pas non plus de lettre de Désirée depuis qu'elle est à Gênes. » Il s'impatiente et veut quand même avoir des nouvelles de Désirée, si ce n'est par elle, au moins par Joseph : « Je crois que tu as fait exprès de ne pas me parler de Désirée; je ne sais pas si elle vit encore. » Cinq jours après, croyant aller à Nice : « Si je vais à Nice, nous nous verrons, et avec Désirée aussi. » Le surlendemain, il reparle encore de l'idée qui l'obsède : « Tu ne me parles jamais de mademoiselle Eugénie. » Cette fois, il la nomme mademoiselle, et Eugénie. Sous cette forme cérémonieuse, il espère sans doute être plus heureux.

Enfin, le 9 août, ayant reçu une lettre, il fait des reproches à Joseph de ne pas l'avoir rassuré plus tôt : « J'ai reçu une lettre de Désirée qui me paraît fort ancienne: tu ne m'en as jamais parlé. » Certain alors de n'être pas tout à fait indifférent à la jeune fille, il dévoile ses intentions à Joseph : « Si je reste ici, il ne serait pas impossible que la folie de me marier ne me prît; je voudrais à cet effet un petit mot de ta part là-dessus; il serait peut-être bon d'en parler au frère d'Eugénie; fais-moi savoir le résultat, et tout est dit. » Le lendemain, il revient sur le même sujet : « Continue à m'écrire exactement; parle-moi de ce que tu veux faire, vois d'arranger

mon affaire de manière que mon absence n'empêche pas une chose que je désire. » A la fin de la même lettre, il reprend encore : « Il faut bien que l'affaire d'Eugénie se finisse ou se rompe. J'attends ta réponse avec impatience. »

Cette ténacité à vouloir épouser Désirée Clary se manifestait, il convient de le dire, au moment où Napoléon était déjà au bureau topographique du Comité de Salut public, c'est-à-dire dans une position favorable à un ambitieux. S'il avait conçu, en ce temps, l'espoir de jouer un rôle considérable dans son pays, il aurait probablement compris l'intérêt qu'il avait à réserver l'avenir au point de vue du mariage.

Malgré toutes ses instances, ses sentiments ne furent point partagés. Désirée devait un jour régner, mais en Suède avec Bernadotte. N'ayant gardé de ce projet d'union qu'un agréable souvenir, Napoléon dira en 1798 : « Je souhaite bonheur à Désirée si elle épouse Bernadotte ; elle le mérite. »

XIV

En lisant ces lettres à Joseph, on a vu que Napoléon était parvenu à se faire employer dans les services de la Guerre. Comment était-il arrivé à entrer dans ce bureau topographique du Comité de Salut public, qui a été un tremplin à forte

au Théâtre-Français, où l'on donnait une tragédie et *Le Sourd, ou l'Auberge pleine*. Tout l'auditoire riait aux éclats... Bonaparte seul, et cela me frappa beaucoup, garda un silence glacial...

» Une autre fois, il disparaissait d'auprès de nous sans rien dire, et lorsque nous le croyions ailleurs qu'au théâtre, nous l'apercevions aux secondes, aux troisièmes, seul dans une loge, ayant l'air de bouder. »

Sa pensée était, en effet, bien ailleurs qu'au théâtre. Il n'était pas d'humeur à rire. Chaque minute pouvait lui apporter sa disgrâce définitive. Aussi cherchait-il à se créer des moyens d'existence, en vue de sa révocation imminente. Il crut avoir trouvé une voie nouvelle dans le commerce d'exportation de la librairie. « L'expédition d'une caisse de livres à Bâle fut son premier essai, qui tourna mal. » C'est aussi le moment où il sollicita en vain la réalisation de son projet favori d'aller en Turquie, pour diriger l'instruction des armées du Grand Seigneur, comme on disait alors.

Rien ne semblait plus devoir jamais lui réussir : le fruit de ses faits d'armes à Toulon et en Italie était perdu par l'incurie du ministre Aubry. Ses protecteurs Barras, Fréron, qu'il avait connus à l'armée de Provence, Mariette, tiré par lui des mains de la populace de Toulon, l'éconduisaient avec de *bons billets;* enfin l'offre même de son cœur était dédaignée par la « silencieuse » Désirée

Clary. C'était la désespérance complète d'une âme retombée dans l'adversité du haut des rêves merveilleux que pouvait caresser un général de vingt-cinq ans !

Le bonheur revint vers lui du côté où il ne l'attendait pas. Ce ne furent pas les appuis sur lesquels il avait lieu de compter, ce ne furent ni Barras, ni Fréron, ni Mariette qui sauvèrent Napoléon, ce fut un homme qu'il connaissait à peine, Boissy d'Anglas, qui le mit au seul poste où pouvaient se révéler ses aptitudes de commandant en chef.

En juin 1795, M. de Pontécoulant, membre du Comité de Salut public, entra au comité de la guerre et fut chargé de la direction des opérations militaires. Il accepta cette lourde fonction à la condition d'être seul maître de ses actes. « Pour avoir un peu de tranquillité, dit Stendhal, et se mettre à l'abri des solliciteurs, il s'était établi dans un réduit au sixième étage du pavillon de Flore, au palais des Tuileries. » Sa tâche était énorme et nouvelle pour lui. C'étaient, au sud seulement, quatre armées à diriger. Il ne savait par quel bout prendre cette besogne, tant était grand le désarroi qui régnait dans les bureaux de la guerre à cette époque. Ce désarroi, affirme M. de Ségur, était tel que « les projets, ou discutés ou même arrêtés précédemment, se trouvaient égarés, et entre autres, le plan de campagne des deux armées des Pyrénées ! Après l'avoir long-

détente pour deux hommes en ce siècle : Napoléon et Carnot?

Ce fut au prix de mille vicissitudes.

La sérénité affectée par Napoléon dans sa correspondance était toute superficielle. C'était un malheureux, au moral comme au physique. On le rencontrait, dans les rues de Paris, errant « d'un pas gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond enfoncé sur ses yeux, et laissant échapper ses deux *oreilles de chien* mal poudrées, mal peignées et tombant sur le collet de cette redingote gris de fer devenue si célèbre; les mains longues, maigres et noires, sans gants, parce que, disait-il, c'était une dépense inutile: portant des bottes mal faites, mal cirées... Seuls, un regard et un sourire toujours admirables » venaient éclairer un aspect d'ensemble maladif, résultant surtout du reflet jaune de son teint que rendaient plus morbide encore les ombres projetées par ses traits décharnés, anguleux et pointus.

Il promenait ainsi son immense tristesse. S'il s'efforçait d'être gai, il ne l'était guère au fond, et il n'arrivait pas toujours à se dominer. « Le lendemain de notre second retour d'Allemagne en 1795, dit madame Bourrienne, nous trouvâmes Bonaparte au Palais-Royal, auprès d'un cabinet que tenait un nommé Girardin. Bonaparte embrassa Bourrienne comme un camarade que l'on aime et que l'on revoit avec plaisir. Nous fûmes

temps et inutilement cherché, on le retrouva dans une antichambre, parmi des ordures, au fond d'un tiroir de la table d'un garçon de bureau. » On retrouva de même une demande pressante restée trois mois sans réponse, et qui était relative à la construction d'un pont sur le Rhin, pour le passage de l'armée!

M. de Pontécoulant ne faisait pas mystère de ses embarras et de ses perplexités. Un jour qu'il en causait à la Convention avec Boissy d'Anglas, celui-ci lui dit :

« J'ai rencontré hier un général en réforme; il revenait de l'armée d'Italie et en parlait en connaisseur; il pourrait peut-être vous donner de bons conseils.

» — Envoyez-le-moi, dit M. de Pontécoulant.

» Le lendemain, à son sixième étage du pavillon de Flore, où il avait installé son cabinet, afin d'être à l'abri des solliciteurs, il vit arriver l'être le plus maigre et le plus chétif qu'il eût vu de sa vie : « un jeune homme, dit-il, au teint hâve et » livide, à la taille voûtée, à l'extérieur frêle et » maladif ». Pontécoulant, qui ne reconnut pas dans cet être extraordinaire le protégé de Boissy d'Anglas, trouva pourtant qu'il ne raisonnait pas trop mal des choses de la guerre. — « Mettez tout cela par écrit, faites-en un mémoire et apportez-le-moi, lui dit-il. » Quelques jours après, M. de Pontécoulant, rencontrant Boissy d'Anglas, lui

exprima son étonnement : « J'ai vu votre homme, mais il est fou apparemment, il n'est plus revenu. — C'est qu'il a cru que vous vous moquiez de lui; il croyait que vous le feriez travailler avec vous. — Eh bien! qu'à cela ne tienne, engagez-le à revenir demain. »

Cette conversation semblerait prouver que Napoléon n'était pas en ce temps un intrigant effréné. Il a vu, par Aubry, ce que l'on peut attendre des puissants du jour; il a causé avec Pontécoulant, il a jugé l'incapacité militaire de ce ministre de la guerre ignorant surtout les choses de la guerre, et s'est dit que la demande d'un mémoire est un « moyen honnête de se débarrasser de lui... », et il ne revient plus, car à quoi bon faire des mémoires pour remplir des tiroirs de garçons de bureau?

Cependant, cédant aux insistances de Boissy d'Anglas, Bonaparte résume en quelques pages ses idées sur l'armée d'Italie. Par acquit de conscience, il porte son travail dans les bureaux, le dépose et s'en va. Après avoir lu la notice écrite par Bonaparte, Pontécoulant, frappé du savoir de son auteur, croyant que celui-ci était dans l'antichambre, le fit demander... mais il n'avait pas attendu. Bonaparte revint le lendemain.

« Voudriez-vous travailler avec moi? » lui dit le représentant qui avait examiné le mémoire. — « Avec plaisir », répondit le jeune homme, et il s'assit devant une table.

Pendant que Napoléon rend à Pontécoulant les services que l'histoire a enregistrés, le ministre interroge son jeune secrétaire et lui demande ce qu'il pourrait faire pour lui. En premier lieu, Bonaparte demande sa réintégration dans l'arme de l'artillerie. Pontécoulant, ministre de trente ans à peine, était à même de comprendre que l'on pût être général de brigade à vingt-cinq. Il va trouver Letourneur, chargé du personnel, et lui expose les doléances de son protégé. « Letourneur, moins passionné qu'Aubry, mais d'un esprit plus court encore, répondit rudement que la prétention de Bonaparte était inadmissible, que ses anciens, dans les armes savantes, et Carnot lui-même, n'étaient encore que capitaines, que c'était trop d'ambition. »

Ainsi Bonaparte, après s'être distingué plusieurs fois devant l'ennemi, au moment où il vient de rétablir l'ordre dans les bureaux de la guerre, d'improviser le plan de campagne suivant lequel l'armée occupa Vado, se voit refuser la situation qui lui est due de plein droit, uniquement parce que Letourneur, qui a préféré, dès 1789, les batailles parlementaires aux batailles meurtrières devant l'ennemi, est encore capitaine du génie à quarante-quatre ans. Néanmoins celui-ci, succédant à Pontécoulant, proposa à Bonaparte de conserver ses fonctions dans les bureaux de la Guerre. Napoléon refusa et insista alors près de Pontécoulant pour obtenir sa mission en Turquie.

Un ambitieux vulgaire n'aurait-il pas préféré rester mêlé aux coteries politiques qui ne faisaient pas défaut dans les alentours des bureaux de la Guerre?

XV

Malgré le préjudice que Letourneur lui avait causé, Napoléon ne lui garda pas rancune. L'ancien ministre de la Convention vit couronner, sous l'Empire, sa carrière militaire par une place plus pacifique de conseiller à la Cour des Comptes après avoir été préfet de la Loire.

D'autre part, Napoléon, toujours reconnaissant des services qu'on lui a rendus, n'oublia jamais l'homme qui l'avait apprécié et sauvé de la misère. « A peine nommé Consul, rapporte Stendhal, il fit appeler M. de Pontécoulant : « Vous êtes sénateur », lui dit-il, avec ce regard charmeur qu'il avait lorsqu'il se croyait libre de suivre les mouvements de son cœur. »

« — La grâce que vous voulez me faire est impossible, répondit M. de Pontécoulant; je n'ai que trente-six ans, et il faut en avoir quarante.

» — Eh bien, vous serez préfet de Bruxelles ou de toute autre ville qui vous conviendra, mais rappelez-vous que vous êtes sénateur et venez prendre votre place quand vous aurez l'âge; je

voudrais pouvoir montrer que je n'ai pas oublié ce que vous avez fait pour moi. »

Quelques années plus tard, M. de Pontécoulant, alors sénateur, se trouva dans un embarras extrême. Il avait répondu d'une somme de trois cent mille francs pour un de ses amis, devenu insolvable. L'Empereur ayant appris les ennuis de Pontécoulant, le manda aux Tuileries, lui reprocha d'être resté trois mois dans cette situation gênée, sans venir lui en faire part, et finalement lui dit : « Passez aujourd'hui même chez le trésorier de ma liste civile qui vous remettra vos cent mille écus. »

Comme antithèse aux procédés reconnaissants de l'Empereur, nous devons à la vérité de mentionner qu'à la séance du 22 juin 1815, M. de Pontécoulant fut le premier qui s'opposa au maintien de l'Empire.

Ayant résigné, auprès de Letourneur, ses fonctions dans les bureaux de la Guerre, Napoléon reprend son projet de mission en Turquie, appuyé par Pontécoulant. Il se croit bien sûr de réussir, le décret est tout prêt; il est présenté à la séance du Comité de Salut public qui demande seulement aux bureaux de l'Artillerie des renseignements sur les autres officiers faisant partie de la mission.

Il faut croire qu'on ne savait pas bien ce qu'on faisait au Comité de Salut public, car le même jour, le même Comité, dans la même séance,

rendait paraphé de Cambacérès, Berlier, Merlin et Boissy, un arrêté qui « rayait de la liste des officiers généraux employés le général de brigade Bonaparte attendu son refus de se rendre au poste qui lui était assigné... »

Il convient de dire que le 13 fructidor, seize jours auparavant, la situation avait été parfaitement régularisée par l'avis donné au général en chef Canclaux, commandant de l'armée de l'Ouest, « *que le Comité de Salut public a pris, le 4 de ce mois, un arrêté par lequel il met en réquisition près de lui, pour travailler à la partie du plan de campagne, le général de brigade Buonaparte destiné à l'armée que vous commandez...* »

En fait, il était destitué pour ne pas occuper un poste dont il avait été relevé régulièrement et qui n'était même plus vacant.

C'était une nouvelle ironie du sort. Il y avait méprise. Il ne semblait pas difficile de faire rapporter l'arrêté qui lui enlevait son grade, mais encore fallait-il faire appuyer sa réclamation par des gens à même d'être écoutés. Il se met en campagne et va trouver ses protecteurs.

Son affaire ne tarda pas à entrer en bonne voie, car sa destitution est du 15 septembre, et, dès le 26, il écrit à Joseph : « Il est question plus que jamais de mon voyage. »

C'est sans doute en vue de son prochain départ qu'il voulut profiter des avantages résultant d'un

arrêté du Comité de Salut public qui accordait aux officiers en activité du drap pour habit, redingote, gilet et culotte d'uniforme. « Bonaparte, alors chef de brigade d'artillerie à la suite, réclama, dit Ouvrard, le bénéfice du décret ; mais n'y ayant aucun droit, puisqu'il n'était pas en activité, il fut refusé. Madame Tallien lui donna une lettre pour M. Lefeuve, ordonnateur de la dix-septième division, et peu de jours avant la fameuse journée de vendémiaire, le commissaire accueillit la recommandation de madame Tallien en accordant du drap à Bonaparte. »

Ce n'est ni un accès de coquetterie ni l'amour d'un vain luxe qui lui font solliciter du drap neuf, car, dit le baron Fain, « l'uniforme de général de brigade dont il est encore revêtu a vu le feu plus d'une fois et se ressent de la fatigue des bivouacs. La broderie du grade s'y trouve représentée dans toute la simplicité militaire par un galon de soie qu'on appelle *système*. »

Pour obtenir quelque chose du Directoire, il était utile de faire la cour à madame Tallien. La position critique de Napoléon l'engagea, en dépit de son accoutrement peu brillant, à se rendre chez la déesse du jour. « Ce fut quelque temps avant le 13 vendémiaire que Bonaparte fut présenté chez madame Tallien. Il était peut-être de tous ceux qui composaient son salon le moins en évidence et le moins favorisé de la fortune... Souvent, au milieu des discussions les plus animées, il se

formait dans le salon de petits comités où l'on oubliait, dans des entretiens frivoles, les graves intérêts dont on était trop souvent occupé. Bonaparte s'y mêlait rarement; mais, lorsqu'il y prenait part, c'était avec une sorte d'abandon; il montrait alors une gaieté pleine de vivacité et de saillies. Un soir, il prit le ton et les manières d'un diseur de bonne aventure, s'empara de la main de madame Tallien et débita mille folies. »

Quel tableau piquant, bien digne de tenter un peintre de genre! Le futur conquérant de l'Europe, chétif et mince, la figure creuse et pâle, un vrai parchemin, c'est lui qui l'a dit, de longs cheveux des deux côtés du front, le reste de la chevelure sans poudre, rattachée en queue par derrière, vêtu d'un uniforme râpé, lisant dans la main de celle qu'on appelait la belle *Notre-Dame de Thermidor*, alors dans tout l'éclat d'une beauté que l'on ne pouvait dépeindre sans de grandes recherches de style, si l'on en juge par le portrait suivant laissé par la duchesse d'Abrantès : « Elle n'avait pour coiffure que ses beaux cheveux noirs bouclés autour de sa tête, mais point du tout pendants, seulement bouclés à la manière antique, comme les bustes qu'on voit au Vatican; cette coiffure allait admirablement à son genre de beauté parfaite et régulière : elle encadrait comme d'une bordure d'ébène son col rond et poli comme de l'ivoire, son beau visage d'un blanc animé sans couleurs

apparentes, un vrai teint de Cadix. Elle n'avait pour parure qu'une robe de mousseline très ample, tombant à longs et larges plis autour d'elle, et faite sur le modèle d'une tunique de statue grecque. Seulement, la robe était d'une belle mousseline des Indes, et faite plus élégamment sans doute que par la couturière d'Aspasie ou de Poppée. Elle drapait sur la poitrine, et les manches étaient rattachées sur le bras par des boutons en camées antiques; sur les épaules, à la ceinture étaient des mêmes camées. Elle n'avait pas de gants. A l'un de ses bras, qui auraient pu servir de modèle pour la plus belle des statues de Canova, elle portait un serpent d'or émaillé de noir, dont la tête était faite d'une superbe émeraude, taillée comme la tête du reptile; elle portait un magnifique châle de cachemire, luxe très rare en France à cette époque, et elle faisait tourner ce châle autour d'elle, avec une grâce inimitable à laquelle elle mettait une grande coquetterie, car le rouge pourpre de l'étoffe indienne faisait ressortir l'éclatante blancheur de ses épaules et de ses bras... Quand elle souriait, ce qu'elle faisait gracieusement, pour répondre aux révérences multipliées qu'elle recevait, elle montrait deux rangs de perles brillantes qui devaient faire bien des jalouses. »

Quel contraste entre cette femme radieuse, exubérante de bonheur, reine de la vie facile, et cet officier malingre, dissimulant mal sa misère

et son irritation contre les ironies du sort! Demandez-vous aussi quelles pensées doivent agiter, au moment où il dit la bonne aventure pour gagner un appui, quelles pensées agitent l'esprit d'un jeune général n'ayant d'autre culte que la gloire.

Dans un coin de ce tableau, voyez un groupe de jeunes femmes, considérant la scène. Elles rient des prophéties improvisées par Bonaparte, et de sa piteuse attitude. Remarquez cette brune, à la beauté langoureuse, pleine d'abandon et de nonchalance : c'est la veuve Beauharnais... Dans cinq mois, elle sera la femme de l'augure actuel; dans trois ans, elle sera quasi-souveraine de la France, et, quelque temps après, le Pape viendra à Paris la couronner impératrice des Français!

Voilà ce que Bonaparte, malgré toute sa pénétration, ne pouvait lire dans la main de madame Tallien, et ce qui aurait encore bien plus amusé son auditoire, s'il l'avait prédit.

XVI

Pendant ce temps, une insurrection couvait dans Paris.

La Convention avait promulgué les articles additionnels à la Constitution de l'an III, par lesquels les deux conseils, les Cinq-Cents et les Anciens, devaient se recruter pour deux tiers

dans son sein; un seul tiers était réservé à l'élection du peuple. Cette restriction fut le prétexte des agitateurs soutenus par les royalistes. Les sections réunies menaçaient de marcher sur la Convention, et de la dissoudre.

Napoléon écrivait alors à Joseph : « Il y a beaucoup de chaleur dans les têtes; le moment paraît critique; mais le génie de la liberté n'abandonne jamais ses défenseurs... »

Le 12 vendémiaire, le général Menou, commandant en chef de l'armée de Paris, ne réussit pas à disperser l'émeute. Au contraire, il parlementa avec elle; et, après une sorte de capitulation, l'armée se retira pendant que les sections conservaient leurs positions.

A cette nouvelle, la Convention se sent perdue, se croyant trahie par la troupe; Menou est mis en état d'arrestation; les généraux Desperrières, Debor et Duhoux sont destitués. Cependant, le temps presse. Un nouveau général est nécessaire. Il en faut un dans la nuit même. La cause est devenue tellement personnelle pour les conventionnels, qu'ils ne veulent plus abandonner le commandement à un étranger; c'est un représentant qu'on désire en charger, et tous les yeux se sont tournés vers le général du 9 thermidor. Le représentant Barras est donc investi du commandement supérieur.

Barras, dont les goûts antimilitaires, dont la vie molle et voluptueuse était peu en harmonie

avec les devoirs dont il était chargé, se trouva fort embarrassé devant l'état d'extrême confusion de l'armée, et fit part de ses doléances à Carnot, qui lui conseilla de s'adjoindre un général. — « Mais lequel? » dit Barras. Carnot mit en avant les noms de Brune, de Verdières et de Bonaparte. Quelques représentants proposèrent aussi d'autres généraux. « Non, répondit Barras, ce ne sont point des généraux de plaine qu'il faut ici, c'est un général d'artillerie. » Là-dessus, Fréron, l'amoureux passionné de Pauline, insista sur le choix de Bonaparte, alla sur-le-champ le chercher et le conduisit près de Barras. Celui-ci, apercevant Bonaparte, le prend à part aussitôt et lui propose le commandement en second de l'armée de la Convention. Ne recevant pas de réponse immédiate de son interlocuteur : « Je vous donne trois minutes pour réfléchir », dit Barras. Et tous deux demeurèrent debout dans un immobile silence.

Trois minutes! et le sort de Napoléon, de la France et de l'Europe allait être décidé.

En ces trois minutes, rentrant en lui-même, Bonaparte se demande où est le devoir? Il pouvait douter, car renverser la Convention, dont le nom signifiait terreur et carnage, chasser les incapables envieux dont il avait tant souffert, c'était le programme des sections qui n'était pas pour lui déplaire. Il allait décliner le comman-

dement quand, envisageant toutes les conséquences de la situation, il voit en son esprit apparaître soudain, déjà prêts à l'attaque, les Autrichiens avec cinquante mille hommes aux portes de Strasbourg, et les Anglais avec quarante vaisseaux devant Brest.

Alors, il n'hésite plus, son parti est pris, et il conçoit le principe qui est resté la base même de notre patriotisme à tous : quand le territoire est menacé, le premier devoir de tout citoyen est de se rallier à ceux qui détiennent le gouvernement.

Le sentiment patriotique qui amène, en cet instant, le général à servir ceux qu'il déteste est le même qui, en 1815, poussera l'Empereur, vaincu à Waterloo, ayant abdiqué, à s'humilier devant les traîtres du gouvernement provisoire pour obtenir la faveur de commander une dernière fois, parce qu'il sent qu'une chance subsiste de battre les envahisseurs, dont les plans d'investissement de Paris présentent, à ses yeux, une lacune considérable.

Fort de sa décision : « J'accepte, dit Napoléon à Barras, mais je vous préviens que l'épée hors du fourreau, je ne la remettrai qu'après avoir rétabli l'ordre. »

L'homme tout entier s'est révélé, le patriote aussi bien que le guerrier qui n'entendra jamais être gêné dans ses actes par les politiciens.

Cette scène se passait le 13 vendémiaire, à une heure du matin. Sans perdre une minute, Bona-

parte va trouver Menou incarcéré, lui demande les renseignements principaux, et prend les dispositions qui assurèrent le succès de la journée. Le soir même, Barras put se présenter à l'Assemblée et annoncer la victoire des troupes de la Convention.

Le lendemain, 14 vendémiaire, Napoléon est promu au grade de général de division, et le 18 son nom est enfin prononcé à la Convention, en séance publique. « N'oubliez pas, dit Fréron, que le général d'artillerie Buonaparte, nommé dans la nuit du 12 au 13, n'a eu que la matinée du 13 pour faire les dispositions savantes dont vous avez vu les effets. » Après Fréron, Barras vient appeler l'attention de ses collègues sur les services de son lieutenant, et fit rendre le décret qui confirmait celui-ci dans l'emploi de commandant en second de l'armée de l'Intérieur. Notons en passant que, dans son numéro du 23 vendémiaire an IV, la *Gazette nationale* (*Moniteur universel*), en reproduisant ce rapport de Barras à la Convention, répète deux fois le nom du héros du 13 vendémiaire en imprimant *Buona-Parté*.

De la tribune le nom du général Bonaparte passe dans les journaux, et sort, dès ce moment, de l'obscurité qui l'avait enveloppé.

Le 26 octobre suivant, il est nommé définitivement général en chef de l'armée de l'Intérieur et s'installe au quartier général de la rue des Capucines. Il a le général Duvigneau pour chef

d'état-major; ses aides de camp sont Junot, Lemarois, auxquels sont adjoints, quelques jours plus tard, Marmont et Louis. Comme son oncle Fesch, à qui il réserve l'emploi de secrétaire, n'est pas encore arrivé, il se sert du secrétaire des représentants chargés de la direction des forces armées. Le même secrétaire, Fain, transporté à Saint-Cloud avec la minorité du Directoire, écrira les premiers ordres de Bonaparte Premier Consul, et, par suite d'une fatalité singulière, après un intervalle de quatorze ans, Fain se trouvera encore à Fontainebleau près de l'Empereur pour copier ses derniers ordres et son abdication!

XVII

Une fois installé au quartier général, Napoléon était devenu un personnage important. La pauvreté des jours précédents avait fait place à un état de maison luxueux. Plus de bottes crottées, il ne sortait qu'en superbe équipage.

Cette fortune inespérée, cette fortune instantanée, pour ainsi dire, qui, d'un jeune homme de vingt-six ans, tout à l'heure général révoqué, fait maintenant l'un des premiers personnages de la France, a-t-elle du moins influé sur son caractère ou sur ses affections? Lisez ses lettres, écoutez les récits des contemporains : son premier soin

est d'intercéder pour Menou, son prédécesseur, qu'il fait acquitter. Il procède au désarmement des sections, et tout ce qui est rigueur dans ses ordres cesse de l'être dans l'exécution, dit le baron Fain, confirmé par de Ségur.

Dès le 14 au soir, il accourt chez M. Permon, dont la maladie s'était encore aggravée, et, dit la duchesse d'Abrantès, « il fut admirablement bien pour ma mère dans ces moments de douleur. Il était lui-même dans une circonstance qui devait faire pâlir tous les intérêts. Eh bien! il fut comme un fils, comme un frère. » Plus loin, le même auteur ajoute : « Il venait tous les jours nous voir avec la même amitié, le même naturel... Bonaparte nous fut alors d'un grand secours... Ce que je puis affirmer, car il m'associa au bien qu'il faisait, c'est qu'à cette époque il sauva de la mort plus de cent familles. Il faisait faire à domicile des distributions de pain et de bois. »

Et avec sa famille, quelle expansion! quelle joie à faire partager! quelle sollicitude fraternelle et amicale! Voyez d'abord la modestie avec laquelle il annonce les événements.

Dans la nuit du 13 au 14 vendémiaire (5 au 6 octobre), il écrit à Joseph :

« Enfin tout est terminé, mon premier mouvement est de penser à te donner de mes nouvelles. Les royalistes, formés en sections, devenaient tous les jours plus fiers ; la Convention a ordonné de désarmer la section Lepelletier, elle a repoussé

les troupes : Menou, qui commandait, était, dit-on, traître, il a été sur l'heure destitué; la Convention a nommé Barras pour commander la force armée; les comités m'ont nommé pour la commander en second. Nous avons disposé nos troupes, les ennemis sont venus nous attaquer aux Tuileries: nous leur avons tué beaucoup de monde, ils nous ont tué trente hommes et blessé soixante; nous avons désarmé les sections, et tout est calme. Comme à mon ordinaire, je ne suis nullement blessé.

» *P.-S.* — Le bonheur est pour moi; ma cour à Eugénie et à Julie. »

Le 16 octobre : « Tu auras appris par les feuilles publiques tout ce qui me concerne; j'ai été nommé, par décret, général en second de l'armée de l'Intérieur; Barras a été nommé commandant en chef; nous avons vaincu, et tout est oublié. Adieu, mon ami; je n'oublierai rien de ce qui peut t'être utile et contribuer au bonheur de ta vie. »

Le 18 octobre : « Je reçois ta lettre du 10 vendémiaire; je vais envoyer consulter pour ton affaire et les intérêts de ta femme. Je suis général de division dans l'arme de l'artillerie, commandant en second de l'armée de l'intérieur; Barras commande en chef... Je suis excessivement occupé; Fréron, qui est à Marseille, aidera Lucien. Louis est à Châlons. Le mari de madame Permon est mort. Un citoyen Billon, que l'on m'assure être

de ta connaissance, demande Paulette; ce citoyen n'a pas de fortune; j'ai écrit à maman qu'il ne fallait pas y penser; je prendrai aujourd'hui des renseignements plus amples... »

Le 9 novembre : « Lucien est commissaire des guerres à l'armée du Rhin. Louis est avec moi; il t'écrit, je pense... Adieu, mon bon ami; embrasse ta femme et Désirée de ma part... »

Le 17 novembre : « La famille ne manque de rien; je lui ai fait passer argent, assignats, etc... Il sera peut-être possible que je fasse venir la famille. Donne-moi de tes nouvelles plus en détail, de ta femme et d'Eugénie.

» Adieu, mon bon ami, tout à toi; je ne sens de privation que de te sentir loin d'ici et d'être privé de ta société. Si ta femme n'était pas grosse, je t'engagerais promptement à venir à Paris y faire un tour. »

Le 31 décembre : « Tu ne dois avoir aucune inquiétude pour ta famille, elle est abondamment pourvue de tout. Jérôme est arrivé hier avec un général (Augereau). Je vais le placer dans un collège où il sera bien.

» Tu ne tarderas pas à avoir un consulat; tu as tort d'avoir aucune inquiétude. Si tu t'ennuies à Gênes, je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu viennes à Paris; j'ai ici logement, table et voiture à ta disposition. Si tu ne veux pas être consul, viens ici; tu choisiras la place qui pourra te convenir. Adieu, mon bon ami; tu serais bien injuste

de penser que je puisse un instant être indifférent sur ce qui te concerne ; sois gai, et si tu t'ennuies, viens-t'en à Paris, où tu auras le temps de t'amuser et de faire ce que tu voudras. »

Le 11 janvier 1796 : « La multiplicité de mes affaires et l'importance des choses qui me tient occupé ne me permettent pas de t'écrire souvent. Je suis ici heureux et content. J'ai envoyé à la famille cinquante à soixante mille francs, argent, assignats, chiffons ; n'aie donc aucune inquiétude. Je suis toujours très content de Louis ; il est mon aide de camp capitaine. Marmont et Junot sont mes deux aides de camp chefs de bataillon. Jérôme est au collège où il apprend le latin, les mathématiques, le dessin, la musique, etc. Je ne vois aucun inconvénient au mariage de Paulette, s'il est riche. Adieu, mon bon ami ; rien ne pourra jamais diminuer l'intérêt que je prends à ce qui peut te plaire. Bien des choses à Julie. »

Le 7 janvier : « Tu seras immanquablement nommé consul à la première place qui te conviendra ; en attendant, reste à Gênes, prends ma maison particulière et vis chez toi. — Salicetti, qui est commissaire du gouvernement à l'armée, et Chauvet, qui est commissaire ordonnateur chef, t'emploieront à Gênes de manière à ne pas rendre ta demeure dans cette ville onéreuse à ta fortune et inutile à la patrie.

» Lucien part après-demain pour l'armée du

Nord ; il y est commissaire des guerres ; Ramolino est ici directeur des vivres ; Ornano est lieutenant de la légion de police. La famille ne manque de rien, je lui ai envoyé tout ce qui est nécessaire. Fesch sera ici dans une bonne position. Rien ne peut égaler l'envie que j'ai de tout ce qui peut te rendre heureux. »

On vient de le voir, malgré l'immense transformation matérielle qui, du jour au lendemain, s'est faite dans sa situation, aucune griserie n'a atteint son moral. Tel il était hier, tel il est aujourd'hui.

XVIII

Cependant, sa nouvelle position lui impose des devoirs mondains ; tout empanaché de son nouveau grade et du prestige de la victoire du 13 vendémiaire, il fait une entrée triomphale dans les salons où naguère, humble et petit, remarquable seulement par son air besogneux, il venait s'efforcer de plaire aux commensaux et commensales de ses protecteurs.

La représentation officielle l'obligeait, en raison des fonctions dont il était investi, à paraître souvent chez les membres du gouvernement. Parfois, il dînait chez La Réveillère-Lépeaux, et « le citoyen directeur et sa dame, rapporte Besnard, ne parlaient qu'avec l'enthousiasme le

plus vif de leur petit général, car c'est ainsi qu'ils le désignaient ».

Plus souvent, il allait le soir chez Barras dont le salon était des plus brillants et des plus fréquentés.

Napoléon s'éloignait des tables où l'on jouait des sommes considérables. Il se tenait près du cercle des dames, dont madame Tallien était la reine, par sa beauté et par l'influence qu'elle tenait de sa liaison peu dissimulée avec Barras.

C'est auprès de madame Tallien que Bonaparte retrouva Joséphine de Beauharnais et « qu'il en devint amoureux, dans toute l'étendue du mot, dans toute la force de sa grande acception », dit Marmont, témoin oculaire, qui ajoute : « C'était, selon l'apparence, sa première passion, et il la ressentit avec toute l'énergie de son caractère. Il avait vingt-sept ans, elle plus de trente-deux. Quoiqu'elle eût perdu toute sa fraîcheur, elle avait trouvé le moyen de lui plaire. »

Joséphine n'était pas aussi défraîchie que le dit le sévère Marmont. Sans avoir la beauté primesautière de madame Tallien, il était très facile à madame de Beauharnais d'éveiller des sentiments amoureux surtout dans le cœur d'un jeune homme qui, jusque-là, n'avait pas aimé.

Joséphine était d'une taille moyenne parfaitement proportionnée. Tous ses mouvements avaient une souplesse nonchalante s'accentuant avec naturel en des poses négligées qui donnaient

à toute sa personne une sorte d'exotique langueur. Son teint mat, où transparaissait l'éclat des minces feuilles d'ivoire, prenait une douce animation sous les reflets veloutés de grands yeux bleu foncé, aux longs cils légèrement relevés. Les cheveux, d'un châtain douteux, d'une sorte de nuance fulgurante, s'échappaient en spirales pressées d'un réseau fermé par une plaque d'or, et leurs boucles folles venaient encore ajouter au charme indéfinissable d'une physionomie dont la mobilité était excessive, mais toujours attrayante.

Sa toilette contribuait à compléter l'aspect vaporeux de toute sa personne; sa robe était de mousseline de l'Inde, et son ampleur exagérée traçait autour de son corps des sillons nuageux. Le corsage drapé à gros plis sur la poitrine était arrêté sur les épaules par deux têtes de lion émaillées de noir. Les manches étaient courtes, froncées, sur des bras nus fort beaux, ornés au poignet de deux petites agrafes en or.

Fidèles à leur programme qui consiste à trouver des mobiles inavouables à tous les actes comme à tous les sentiments de Napoléon, ses détracteurs n'ont pas manqué de dire que l'amour de Bonaparte pour Joséphine avait un but unique : obtenir le commandement en chef de l'armée d'Italie.

Il est permis de juger la chose infiniment plus simple, et de penser qu'à cette époque, par un phénomène assez fréquent chez les jeunes gens,

Napoléon avait en quelque sorte la monomanie du mariage.

Se marier était chez lui, depuis 1794, une idée fixe dont le premier indice apparut dans cette exclamation à Bourrienne : « Est-il heureux, ce coquin de Joseph! » bientôt suivie de son insistance à vouloir épouser Désirée Clary. Quels avantages chimériques pouvait-il donc retirer d'un mariage avec la fille d'un marchand de savon? Objectera-t-on qu'au moment où il désirait cette union, sa position n'était pas brillante? Nous en conviendrons volontiers, tout en faisant remarquer qu'il était près du Comité de Salut public, foyer de toutes les intrigues. Mais quelles pouvaient bien être ses visées ambitieuses lorsque général en chef de l'armée de Paris, il demandait, par exemple, la main de madame Permon, restée veuve avec deux enfants?

Refusé par mademoiselle Clary, éconduit par madame Permon, il épouse la première femme engageante qui daigne l'agréer. Au surplus, que de chances n'avait-il pas d'être écouté par madame de Beauharnais qui, malgré son veuvage et ses deux enfants, s'adonnait tout entière aux frivolités de l'existence la plus mondaine, et, tentée par tous les plaisirs, n'hésitait pas à compromettre sa dignité dans une intimité publique avec madame Tallien, et par la fréquentation des salons de Barras, où l'on coudoyait tout le monde dans la mêlée de tous les mondes.

A la vérité, une femme bien élevée, se complaisant en ce genre de vie, avait besoin pour assurer sa contenance, de s'appuyer au bras d'un homme d'avenir. Il est évident que son choix, à elle, était des mieux combinés en se portant sur le hardi soldat qu'un éclatant succès venait de faire le premier général et le sauveur de la République.

A tous événements, ne voulait-elle pas être désormais à l'abri de cette situation de femme isolée dans des temps troublés, situation où elle s'était vue dans la nécessité d'écrire, en 1794, à un membre obscur du Comité de sûreté générale : « Mon ménage est un ménage républicain ; avant la Révolution, mes enfants n'étaient pas distingués des sans-culottes, et j'espère qu'ils seront dignes de la République. Je t'écris avec franchise en sans-culotte montagnarde... »

Aussi, ayant jeté les yeux sur Bonaparte, Joséphine ne voulut pas perdre de temps. Lisez plutôt ce billet du 28 octobre 1795, qu'elle lui adresse :

« Vous ne venez plus voir une amie qui vous aime ; vous l'avez tout à fait délaissée ; vous avez bien tort, car elle vous est tendrement attachée.

» Venez demain, septidi, déjeuner avec moi ; j'ai besoin de vous voir et de causer avec vous sur vos intérêts.

» Bonsoir, mon ami ; je vous embrasse.

» Veuve BEAUHARNAIS.

» Ce 6 brumaire. »

De ces quelques lignes, il résulte assez clairement que Napoléon n'importunait guère Joséphine de ses visites dans le but d'obtenir sa protection, et qu'au contraire c'était madame de Beauharnais qui cherchait à l'attirer chez elle. Ainsi s'évanouit la légende poétique de la première et décisive rencontre de Napoléon avec Joséphine, lorsque Eugène vint, tout éploré, solliciter de Bonaparte la permission de garder le sabre du général Beauharnais. Cette scène émouvante eut lieu certainement le 14 vendémiaire, attendu que les armes devaient être versées, ce jour-là, dans les trois heures, aux mairies respectives des sections (*Convention nationale, séance du 17 vendémiaire*). Bonaparte, qui avait admiré Joséphine chez madame Tallien, saisit l'occasion de porter lui-même l'autorisation, au plus tard le 15 vendémiaire (7 octobre) et ne reparut guère. Cela ressort clairement de la lettre de Joséphine, datée du 28 octobre.

XIX

Joséphine était-elle la maîtresse de Barras? Quelques-uns de nos contemporains l'assurent. Leur science, à cet égard, est aussi rétrospective que catégorique. Cependant, Joséphine ne figurait chez Barras qu'à titre d'amie de madame Tallien. Celle-ci se serait-elle complu à ne pas garder

pour elle seule les bonnes grâces du directeur, qui aimait à se dire omnipotent? Même n'aurait-elle pas fait un éclat pour essayer de mettre fin à une indigne trahison? La présomption contraire semble avoir au moins autant de valeur que des affirmations apportées sans témoignages sérieux, mais dont le but évident est de trouver une origine scandaleuse à l'élévation de Napoléon.

Que Joséphine, avant d'épouser Bonaparte, ait tenu à s'assurer près de Barras, soit par elle-même, soit par l'entremise de madame Tallien, que son futur époux conserverait les faveurs du Directoire, quoi de plus naturel de la part d'une femme sur le point de contracter un mariage de raison où elle voyait sa convenance personnelle, à l'exclusion de toute impulsion de son cœur?

Car il faut bien le dire, c'est sans le moindre sentiment d'amour que Joséphine a épousé Napoléon, ainsi qu'elle le confesse elle-même dans cette lettre à l'une de ses amies : « Vous avez vu chez moi le général Bonaparte. Eh bien! c'est lui qui veut servir de père aux orphelins d'Alexandre de Beauharnais, d'époux à sa veuve. — L'aimez-vous? allez-vous me demander. — Mais... non. — Vous avez donc pour lui de l'éloignement? — Non, mais je me trouve dans un état de tiédeur qui me déplaît, et que les dévots trouvent plus fâcheux que tout, en fait de religion. »

Ah! si l'un des futurs époux intrigue avec ardeur pour le commandement en Italie, ce n'est

pas Napoléon, ce n'est pas même à son instigation que se font les démarches ; lisez la suite de la lettre de Joséphine : « Barras assure que si j'épouse le général, il lui fera obtenir le commandement en chef de l'armée d'Italie. Hier, Bonaparte, en me parlant de cette faveur qui fait déjà murmurer ses frères d'armes, quoiqu'elle ne soit pas accordée : « Croient-ils, me disait-il, que » j'aie besoin de protection pour parvenir? Ils » seront tous trop heureux que je veuille leur » accorder la mienne. Mon épée est à mon côté, » et avec elle j'irai loin. »

Cette superbe assurance inquiète Joséphine ; elle flotte entre sa « tiédeur » pour Bonaparte et l'avenir brillant qu'elle peut rêver ; son indécision se traduit ainsi à la fin de sa lettre : « Je ne sais, mais quelquefois cette assurance ridicule me gagne au point de me faire croire possible tout ce que cet homme singulier se mettrait dans la tête de faire ; et avec son imagination, qui peut calculer ce qu'il entreprendrait? »

Certes, le regard séduisant de la belle créole eût été plus que suffisant pour subjuguer le cœur du jeune général. Il est néanmoins permis de supposer que l'amie de madame Tallien était experte en l'art de la coquetterie, et qu'elle laissait voir à son fiancé autre chose que la froideur raisonnée, si naturellement exprimée à son amie. On en peut juger par ces lignes de Napoléon écrites au cours des fiançailles : « Je me réveille

plein de toi. Ton portrait et l'enivrante soirée d'hier n'ont point laissé de repos à mes sens : douce et incomparable Joséphine, quel effet bizarre faites-vous sur mon cœur! vous fâchez-vous, vous vois-je triste, êtes-vous inquiète, mon âme est brisée de douleur, et il n'est point de repos pour votre ami ; mais en est-il donc davantage pour moi lorsque, me livrant au sentiment profond qui me maîtrise, je puise sur vos lèvres, sur votre cœur une flamme qui me brûle? Ah! c'est cette nuit que je me suis bien aperçu que votre portrait n'est pas vous. Tu pars à midi, je te verrai dans trois heures. En attendant, *mio dolce amor*, un million de baisers, mais ne m'en donne pas, car ils brûlent mon sang. »

La soirée qui a précédé cette lettre n'a pas dû se passer auprès d'un bloc de marbre! Et si Joséphine dissimulait à Napoléon ses sentiments réels, c'est qu'elle voyait un intérêt très positif à l'épouser, tandis que Bonaparte, lui, était vraiment épris. Cet amour si violent, si impétueux, il le conservera longtemps. Nous retrouverons la même fougue, la même exaltation chez le général au faîte de la gloire et de la renommée. Donc, aucun calcul de son côté, mais la passion dans toute son intensité, dans toute sa sincérité. Il lui faudra des années pour apercevoir qu'il n'a été qu'un moyen dans la pensée de Joséphine, et non l'unique but. Et le jour où celle-ci, voyant le monde entier aux pieds de son époux, l'aimera

comme il aurait voulu toujours être aimé, le charme aura été depuis longtemps rompu par des orages domestiques qui auraient emporté l'amour de plus d'un mari.

Selon toute apparence, ce fut après le déjeuner du septidi 7 brumaire, auquel il avait été convié par la lettre de Joséphine, soit en novembre 1795, que Napoléon commença à faire sa cour à madame de Beauharnais. Joséphine demeurait alors rue de l'Université, presque en face de la rue de Poitiers, avec sa tante Fanny de Beauharnais, celle dont le poète Lebrun a dit :

> Fanny, belle et poète, a deux petits travers :
> Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Les occupations de sa charge et les travaux nécessités par l'élaboration d'un plan d'attaque destiné à l'armée d'Italie, plan qui lui était demandé par le Directoire, ne permettaient sans doute pas à Napoléon de voir souvent Joséphine, car ce ne fut qu'en janvier 1796 que la demande en mariage fut faite et agréée. C'est alors que Joséphine et sa tante vinrent habiter le petit hôtel du numéro 6, de la rue Chantereine, qui n'appartenait nullement à Joséphine. Afin qu'aucun doute ne subsiste sur ce point assez peu connu, nous donnons ci-après un extrait textuel de l'acte de vente. On ne s'étonnera pas trop que cette vente n'ait été régularisée qu'en 1798. Les événements de 1796 à 1798 laissèrent vraiment

peu de temps à Napoléon pour s'occuper d'une affaire, d'ailleurs parfaitement en ordre, ainsi que le prouve l'acompte de 6400 francs, reçu par la propriétaire.

Extrait des registres de l'enregistrement : « *Du onze germinal an VI, vente par Louise-Julie Carreau, femme séparée de François-Joseph Talma à Napoline* (sic) *Buonaparte, président de la légation française au congrès de Rastadt* (Cette seule qualification que se donne Napoléon est assez curieuse.)

» *D'une maison, rue de la Victoire n° 6, ci-devant rue Chantereine, appartenant à la dite citoyenne Talma... moyennant 52.400 francs... moins 6.400 francs qui ont été payés à valoir sur la dite vente...* »

De cet acte, il résulte irréfutablement que la maison de la rue Chantereine n'a jamais appartenu à Joséphine, bien qu'elle y habitât avant son mariage.

Ce ne serait donc pas, comme on l'a dit aussi (que n'a-t-on pas dit?), l'attrait de partager une vie confortable et luxueuse qui avait guidé Bonaparte dans son mariage.

Le projet d'union fut bientôt publié, et Napoléon, tout heureux de sa conquête, faisait des visites avec sa fiancée. Celle-ci, toujours hésitante, entra un jour, sous un prétexte quelconque chez son notaire, maître Raguideau, pour lui demander un dernier avis, et pria son futur époux

de l'attendre dans l'antichambre. Le conseil du notaire, rapporte Bourrienne, ne fut pas de nature à rompre l'irrésolution de Joséphine :

« Eh quoi, disait l'homme de loi, épouser un général qui n'avait que la cape et l'épée! Possesseur tout au plus d'une bicoque ! Un petit général sans nom, sans avenir ! au-dessous de tous les grands généraux de la République! Mieux vaudrait épouser un fournisseur! »

Épouser un fournisseur, le conseil était pratique; mais les fournisseurs étaient peut-être moins inflammables que le jeune général de cape et d'épée, ainsi que le qualifiait maître Raguideau, précurseur autorisé de M. Taine et de Stendhal, qui ont italianisé l'expression du notaire en appliquant à Bonaparte l'épithète de *condottiere*.

Napoléon, par une porte entr'ouverte, entendit cette conversation désobligeante; il se contint et jamais n'en dit mot. Il se vengea, huit ans plus tard, la veille du sacre, en faisant venir aux Tuileries le bonhomme Raguideau, à qui il donna une place au premier rang à Notre-Dame pour la cérémonie du couronnement, afin de lui permettre de bien voir jusqu'où le petit général sans avenir avait pu conduire sa cliente.

XX

Bonaparte fut nommé commandant en chef de l'armée d'Italie, le 23 février, et le mariage fut fixé au 9 mars 1796, veille d'un *décadi*.

Par-devant M. Leclercq, officier de l'état civil du deuxième arrondissement, le mariage civil eut lieu à dix heures du soir. Napoléon dut réveiller le pauvre maire qui s'était endormi. Sur les papiers fournis, Joséphine, par une coquetterie bien naturelle, s'était rajeunie de quatre ans; Bonaparte, de son côté, par une attention délicate pour sa femme, s'était vieilli d'un an. Les témoins furent, pour Joséphine, Barras et Tallien, et pour Napoléon, Le Marois, son aide de camp, et Calmelet, homme de loi.

Après les signatures sur les registres, les époux se rendirent à leur hôtel, 6, rue Chantereine, où ils se trouvèrent seuls. Les enfants de Joséphine, Eugène et Hortense, avaient été, quelques jours auparavant, envoyés en pension à Saint-Germain.

« Le commandement en chef de l'armée d'Italie fut la dot donnée à Joséphine par Barras », telle est la phrase consacrée chez la plupart des historiens !

La chose, pour être piquante n'est pas véritable. Les dates, à elles seules, suffiraient à démontrer l'erreur matérielle. Il y avait plus de

quatre mois que Bonaparte faisait à Joséphine une cour d'amoureux attisé et éperdu. Que ce soit elle ou lui qui ait eu l'initiative du mariage, il n'importe. Le fait certain, c'est que leur union fut décidée, affichée même bien avant la nomination de Bonaparte au grade de général en chef de l'armée d'Italie. Cela ressort parfaitement des pièces officielles. En effet, l'acte de mariage (9 mars 1796) mentionnant que « la publication en a été affichée le temps prévu par la loi » porte pour Napoléoné Buonaparté *(sic)* la qualification de général en chef de l'armée de l'Intérieur, et non pas de l'armée d'Italie. Remarquons en passant que, sur cet acte, la mariée ne s'appelle pas Joséphine, mais Marie-Rose Detascher (en un seul mot) et que le nom de Lapagerie n'y figure point. Les deux conjoints ont signé : l'un Napoléoné Buonaparté, l'autre, M. J. R. Tascher (sans particule).

D'ailleurs, les conditions morales s'opposent également à l'affirmation hardie des détracteurs. On a vu, plus haut, que le grade de général en chef de l'armée de l'Intérieur rehaussait Bonaparte d'un prestige suffisant pour le faire rechercher par Joséphine. Que pouvait-elle ambitionner de mieux que cette position hors de pair dans la capitale, au sein de tous les hommages et de tous les plaisirs dont raffolait sa coquetterie?

L'Italie, c'était beau. Mais tout de même pas la victoire assurée. N'oublions pas que nous ne

BIBLIOTEKA ... im. gen. hrabi K. Świer...

voyons, aujourd'hui, le commandement d'Italie qu'à travers les lauriers d'Arcole et de Rivoli. A l'heure du mariage de Bonaparte, ce n'était que la succession des généraux Dumerbion, Kellermann et Schérer qui n'avaient pas récolté grande illustration. En vérité, la chance contraire était au moins aussi probable que la victoire, et Joséphine pouvait craindre une forte diminution de sa suprématie mondaine.

Enfin en regard de la légende désobligeante, se placent les conditions dans lesquelles pouvait être nommé un général en chef.

Outre qu'il serait monstrueux de voir, en quelque temps que ce soit, un homme disposer avec une pareille légèreté d'un commandement dont relèvent des intérêts aussi graves, aussi sacrés, les faits eux-mêmes démentent hautement cette assertion.

D'abord, Barras, s'il était en position d'accorder bien des faveurs, ne disposait nullement du commandement de l'armée d'Italie. Le titulaire ne pouvait être nommé qu'avec l'assentiment de la majorité des membres du Directoire, composé alors de Carnot, Barras, La Réveillère-Lépeaux, Rewbell et Letourneur.

Nous avons, sur ce point, un témoignage décisif. Dans ses mémoires, plutôt hostiles à Napoléon, La Réveillère-Lépeaux écrit : « On a dit que son mariage avec la veuve Beauharnais avait été une condition sans laquelle il n'aurait

point obtenu un commandement qui faisait l'objet de ses vœux les plus ardents : cela n'est pas!... Ce que je puis affirmer, c'est que dans le choix que fit le Directoire, il ne fut influencé ni par Barras, ni par personne... » Que Barras n'ait pu influencer le Directoire, cela est confirmé par un rapport fait au gouvernement prussien : « En octobre de l'année dernière (1795), dit l'ambassadeur, Barras se montra le défenseur valeureux de la Convention nationale et fut appelé pour récompense au Directoriat. Nul autre titre ne l'y appelait. Dès lors, piqué et aigri du rôle subalterne qu'il y joue, et du peu d'influence dont il y jouit, il s'est lié avec tous les détracteurs de la Constitution présente pour chercher à la renverser. »

Comment Bonaparte fut-il donc proposé pour ce commandement? Par la logique même des choses et des événements. Nous avons dit que le 19 janvier, le jeune général avait remis un plan d'invasion du Piémont. Ce plan fut envoyé au général en chef Schérer, qui le lut, et immédiatement le renvoya au Directoire, en déclarant que ce plan de campagne était l'œuvre d'un fou, et que celui qui l'avait conçu devait venir l'exécuter.

Le Directoire, bien embarrassé, tint conseil, et Carnot proposa de nommer Bonaparte en remplacement de Schérer : « C'est moi-même, dit Carnot en 1799, qui ai proposé Bonaparte pour

le commandement de l'armée d'Italie. » Letourneur penchait pour Bernadotte, Rewbell pour Championnet, tandis que La Réveillère-Lépeaux, Carnot et Barras se prononcèrent pour Bonaparte. Et voilà comment l'impéritie de Schérer amena celui qui avait conçu le plan de campagne de l'armée d'Italie, à l'exécuter.

En réalité, Napoléon ne dut son commandement, ni à son mariage, ni à Barras, mais à « la compétence reconnue de Carnot dans les affaires militaires, qui apprécia la valeur du plan rédigé par Napoléon et emporta la majorité du Directoire ».

Deux jours après son mariage, le 11 mars 1796, Napoléon part en poste avec Junot, son aide de camp, et Chauvet, l'ordonnateur des guerres, pour le quartier général de l'armée d'Italie. Il s'arrache des bras de la femme qu'il a tant désirée, pour commencer cette carrière de prodiges militaires ininterrompus pendant près de vingt ans.

Selon la parole de Bossuet : « Semblable dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices », et pour mettre un terme à sa course vertigineuse sur la route de la gloire, il faudra la coalition formidable de l'Europe entière, soutenue par les plus viles trahisons.

Ce commandement suprême qu'il emporte avec lui, vers l'Italie, ne sortira plus de ses mains. Général en chef, consul ou empereur, désormais, sur un champ plus ou moins vaste, il ne cessera d'avoir la même situation, d'être investi de la même suprématie.

Sur l'âme d'un tel homme, poussé à ce sommet par la force des événements et capable de profiter de cette élévation par la puissance de ses aptitudes, quels seront et quels ont été les effets d'une naissance obscure, d'une éducation besogneuse, d'une vie jusque-là hérissée de tourments et de déceptions?

Certes, le souverain aurait pu oublier son origine, ses devoirs de famille, sa connaissance personnelle des amertumes des humbles. Il aurait pu, s'enivrant de sa propre gloire, croire que le monde, créé pour lui, s'arrêtait à lui. Beaucoup l'ont jugé ainsi, guidés soit par leurs intérêts, soit par leurs passions, soit par leur légèreté. D'autres, sur la foi de leur propre admiration, l'ont exalté à l'égal des dieux, dans l'espoir d'étouffer la voix de la calomnie.

Il faut pour dégager la vérité présenter Napoléon, comme s'il s'agissait d'un simple particulier, sous les divers aspects où l'homme se révèle dans ses rapports avec la société.

C'est l'étude que nous allons entreprendre, en nous flattant de prouver que, devenu *chef*, sous quelque appellation que ce soit, avec quelque

somme de pouvoir que ce soit, il a toujours conservé la même tendresse pour les siens, la même gratitude pour les services rendus, le même dévouement pour ses amis, le même esprit du devoir, le même respect de la moralité, et par-dessus tout, la même ardeur au travail.

En un mot, nous espérons établir, d'une manière évidente, qu'à ses débuts comme au faîte des grandeurs humaines, son caractère est demeuré ce que l'avaient fait sa naissance et son éducation. C'est l'âme du grand chef, puis du *roi-parvenu*, en pleine civilisation moderne, qui va se montrer à nous.

LIVRE II

L'AMOUREUX

I

La morale élémentaire, la morale simple, la morale dite bourgeoise, si l'on veut, la morale qu'on enseignait sans doute à Ajaccio, prescrit à l'homme qui se marie, d'abord d'aimer sa femme, ensuite de chercher à s'en faire aimer.

Au jour de son mariage, Bonaparte, dont les débuts furent si difficiles, n'avait pas eu de jeunesse. Dans son inexpérience, il montra une exaltation amoureuse qui ne devait pas être comprise par Joséphine. Le besoin d'aimer et d'être aimé atteint chez lui un degré d'intensité qui n'a pas été dépassé même par les amants légendaires.

En dépit de ceux qui ont voulu y trouver les calculs pervers d'une ambition sans scrupule,

cette union n'a été, en réalité, que le roman d'un jeune homme naïf, pressé de se marier, épris des charmes d'une créole coquette, dont il ne mesurait même pas l'âge.

Aux premiers temps de leur union, il exagérera encore les sentiments mille fois exprimés dans les effusions des fiançailles, pensant prouver ainsi qu'il mérite l'amour de sa femme.

Afin d'arriver à ce résultat, rien ne lui coûte, ni les serments, ni les louanges, ni les prières, ni l'humilité.

Dans cet état d'âme novice où Napoléon se présentait au seuil du mariage, il n'a tenu qu'à Joséphine de fixer pour toujours l'amour de son mari.

Quand on voit la force considérable que l'habitude seule a donnée à cette union, du côté de Napoléon, on se demande quelle considération, fût-ce même la raison d'Etat, aurait pu rompre ces liens, si Joséphine avait, dès les premiers jours, répondu à l'amour de son jeune époux. Mais à cette époque, Joséphine était plus disposée à s'enivrer des plaisirs mondains qu'à se contenter des joies de son foyer.

La lune de miel de Bonaparte avec Joséphine ne dura que deux jours, après lesquels il se mit en route pour l'Italie. Dès ce moment, suivons les phases effervescentes du sentiment qui anime son être entier. Parti le 11 mars 1796, le 14, pendant le relais de Chanceaux, Napoléon écrit à

Joséphine : « Je t'ai écrit de Châtillon et je t'ai envoyé ma procuration pour que tu touches certaines sommes qui me reviennent...

» Chaque instant m'éloigne de toi, adorable amie, et à chaque instant je trouve moins de force pour supporter d'être éloigné de toi. Tu es l'objet perpétuel de ma pensée; mon imagination s'épuise à chercher ce que tu fais. Si je te vois triste, mon cœur se déchire et ma douleur s'accroit; si tu es gaie, folâtre avec tes amis, je te reproche d'avoir bientôt oublié la douloureuse séparation de trois jours; tu es alors légère, et dès lors tu n'es affectée par aucun sentiment profond.

» Écris-moi, ma tendre amie, et bien longuement, et reçois les mille et un baisers de l'amour le plus tendre et le plus vrai. »

Il règne déjà, on le remarquera, dans cette lettre, sous les sentiments les plus passionnés, une sorte d'inquiétude vague de ne pas être aimé autant qu'il aime lui-même. Possible que, durant les deux jours qui ont suivi le mariage, une tiédeur relative, fort éloignée de l'idéal romantique qu'il avait rêvé, ait suffi pour jeter dans l'âme de Napoléon ce doute troublant qui ne le quittera plus un instant pendant cette miraculeuse campagne d'Italie. « Le général Bonaparte, dit Marmont, quelque occupé qu'il fût de sa grandeur, des intérêts qui lui étaient confiés et de son avenir, avait encore du temps pour se livrer à des sentiments d'une autre nature, il

pensait sans cesse à sa femme. Il la désirait, il l'attendait avec impatience... Il me parlait souvent d'elle et de son amour, avec l'épanchement et l'illusion d'un très jeune homme. Les retards continus qu'elle mettait à son départ le tourmentaient péniblement, et il se laissait aller à des mouvements de jalousie et à une sorte de superstition qui était fort dans sa nature. »

Un jour, la glace du portrait de Joséphine qu'il portait toujours sur lui, se cassa par hasard; il pâlit d'une manière effrayante : « Marmont, dit-il, ma femme est bien malade ou infidèle. »

C'est que, depuis son arrivée en Italie, voyant qu'il suivait une marche victorieuse, Napoléon écrivait lettre sur lettre à sa femme en la suppliant de venir le rejoindre. Mais elle, avant tout, tenait à demeurer libre à Paris, car elle s'était mariée moins par inclination pour Bonaparte que pour le rang élevé qu'il lui procurait dans le monde. Chaque victoire de son mari rehaussait son prestige à elle, qui voulait de moins en moins abandonner la place unique où elle trouvait les satisfactions de vanité qu'elle avait recherchées avant tout dans le mariage. « C'est à Paris, dit Arnault dans les *Souvenirs d'un sexagénaire*, qu'elle aimait à jouir de cette gloire et des acclamations qui retentissaient sur son passage à chaque nouvelle de l'armée d'Italie. » Elle triomphait, de son côté, lorsque les Parisiens, accourant admirer les trophées de dra-

peaux autrichiens arrivés à Paris, la saluaient et l'appelaient « Notre-Dame des Victoires », en la voyant passer.

Ces ovations dues à la gloire de son mari plaisaient à Joséphine. Aussi tenait-elle à rester à Paris, malgré les supplications les plus passionnées qui ne lui arrachaient que cette vulgaire et malséante réflexion : « Il est drôle, ce Bonaparte ! »

Son indifférence est remarquée par tous ceux qui l'approchent. Elle ne prend même pas la peine de la dissimuler. Son ami Bailleul ne peut obtenir d'elle que cette appréciation : « Mais, oui, je crois Bonaparte un fort brave homme. »

Sans doute entendait-elle par « brave homme », l'homme entiché jusqu'à l'aveuglement, supportant tout, bien content des faveurs, si dosées soient-elles, que daigne lui accorder la femme adorée. Exercer son empire, faire tourner toutes les têtes, c'est ce qui s'apprenait en manière de divertissement, dans la société de madame Tallien. Aussi allons-nous voir Joséphine, aux premiers moments, s'amuser, en quelque sorte, à se montrer de glace, puis aussitôt après, chaleureusement éprise, pour se cantonner finalement dans une indifférence désespérante. Alors aux lettres brûlantes de son mari, elle répondra parcimonieusement, et encore ce sera pour imaginer des symptômes de grossesse ou des indispositions qui la retiennent à Paris.

C'est par les lettres de Napoléon qu'il nous

faut juger des états d'âme successifs de Joséphine dont la correspondance fut, lecture faite, détruite à coup sûr par son mari. Au contraire, Joséphine, excessivement et notoirement désordonnée, a laissé traîner la plupart des lettres. Ainsi peut-on expliquer leur dispersion constatée, même en 1858, par Mérimée qui écrivait de Londres : « Hier, j'ai reçu la visite d'une dame et de son mari qui m'apportaient des lettres autographes de l'empereur Napoléon à Joséphine. On voudrait les vendre. Elles sont fort curieuses, car il n'y est question que d'amour. Tout cela authentique, avec du papier à tête et les timbres de la poste. Ce que je comprends difficilement, c'est que Joséphine ne les ait pas brûlées aussitôt après les avoir lues. » (*Lettres à une inconnue*, t. II, p. 8.)

Les lettres qui suivent sont extraites de divers ouvrages : *Les premières années de Napoléon*, par le baron de Coston; *Souvenirs d'une contemporaine; la Citoyenne Bonaparte*, par Imbert de Saint-Amand, etc. Leur existence et leur authenticité, à part même le style déjà fort probant, ne sauraient être mises en doute. Elles ont été d'ailleurs affirmées par Mérimée, par madame de Rémusat et par Arnault, qui les ont vues.

Ce dernier dit dans ses *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. II, p. 291 : « Cette lettre (apportée par Murat) qu'elle me fit voir portait, ainsi que toutes celles que Bonaparte lui avait adressées depuis

son départ, le caractère de la passion la plus violente. Joséphine s'amusait de ce sentiment qui n'était pas exempt de jalousie... »

Si ces lettres ont été omises dans les *Lettres de Napoléon à Joséphine*, publiées sous les auspices de la reine Hortense (et dont certaines figurent ici à partir de la page 144) c'est uniquement, pensons-nous, parce que cette princesse s'est cru le devoir de proclamer que « *Joséphine suivit le héros d'Italie; sa mission constante fut d'enchanter le vainqueur et d'adoucir* (?) *ses triomphes. Joséphine la remplit fidèlement...* » C'est un sentiment assurément louable et fort respectable qui a dicté ces paroles à la fille de Joséphine. Elles sont pourtant, quoi qu'elle en ait, contredites de manière suffisante, comme on le verra, par les textes qu'elle fournit elle-même.

Les deux premières lettres de sa femme, qui oubliait même de le tutoyer, furent loin de satisfaire Napoléon. Il lui écrit, le 30 mars, c'est-à-dire trois jours après sa prise de commandement à Nice :

De Nice, le 10 germinal (30 mars) 1796.

« Je n'ai pas passé un jour sans t'aimer; je n'ai pas passé une nuit sans te presser dans mes bras, je n'ai pas pris une tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui me tiennent éloigné de l'âme de ma vie. Au milieu des affaires, à la tête des troupes en parcourant les camps, mon

adorable Joséphine est seule dans mon cœur, occupe mon esprit, absorbe ma pensée. Si je m'éloigne de toi avec la vitesse du torrent du Rhône, c'est pour te revoir plus vite. Si, au milieu de la nuit, je me lève pour travailler encore, c'est que cela peut avancer de quelques jours l'arrivée de ma douce amie, et cependant, dans ta lettre du 23, et celle du 26 ventôse, tu me traites de *vous*... Ah, mauvaise! Comment as-tu pu écrire cette lettre! qu'elle est froide! Et puis du 23 au 26 restent quatre jours; qu'as-tu fait puisque tu n'as pas écrit à ton mari!... Ah! mon amie, ce *vous* et ces quatre jours me font regretter mon antique indifférence. Malheur à celui qui en serait la cause! Puisse-t-il, pour peine et pour supplice, éprouver ce que la conviction de l'évidence me ferait éprouver. L'enfer n'a pas de supplice, ni les furies de serpents! *Vous! Vous!* Ah! que sera-ce dans quinze jours?... Mon âme est triste; mon cœur est esclave, et mon imagination m'effraie... Tu m'aimais moins, tu seras consolée. Un jour tu ne m'aimeras plus; dis-moi-le, je saurai mériter le *malheur*... Adieu, femme, tourment, bonheur, espérance et âme de ma vie, que j'aime, que je crains, qui m'inspire des sentiments tendres, qui m'appellent à la nature, à des mouvements aussi volcaniques que le tonnerre. Je ne te demande ni amour éternel, ni fidélité, mais seulement... *vérité*, *franchise*, sans bornes.

» Le jour où tu me diras *je t'aime moins*, sera ou le dernier de mon amour, ou le dernier de ma vie. Si mon cœur était assez vil pour aimer sans retour, je le hacherais. Joséphine! Joséphine! souviens-toi de ce que je t'ai dit quelquefois : la nature m'a fait l'âme forte et décidée; elle t'a bâtie de dentelle et de gaze. As-tu cessé de m'aimer! Pardon, âme de ma vie, mon âme est tendue sur de vastes combinaisons. Mon cœur, entièrement occupé par toi, a des craintes qui me rendent malheureux. Je suis ennuyé de ne pas t'appeler par ton nom. J'attends que tu me l'écrives.

» Adieu! Ah! si tu m'aimes moins, tu ne m'aurais jamais aimé. Je serais alors bien à plaindre. »

Le tumulte de cette âme, harcelée par les innombrables soins de sa charge militaire, et par les obsessions de sa jalousie amoureuse, se révèle par les lignes du post-scriptum suivant :

« *P.-S.* La guerre, cette année, n'est plus reconnaissable. J'ai fait donner de la viande, du pain, des fourrages, ma cavalerie armée marchera bientôt, mes soldats me montrent une confiance qui ne s'exprime pas; toi seule me chagrines, toi seule, le plaisir et le tourment de ma vie. Un baiser à tes enfants, dont tu ne parles pas. Pardi! Cela allongerait tes lettres de la moitié; les visiteurs, à dix heures du matin, n'auraient pas le plaisir de te voir. *Femme!!!* »

La lettre qu'on vient de lire s'est croisée avec un nouveau caprice épistolaire de Joséphine. Elle sait les paroles qu'il faut dire pour pousser au rouge le fer qui brûle le cœur d'un amant lointain. Elle a parfaitement réussi, car le pauvre mari supplie que lui soit épargné ce redoublement des douleurs de la séparation :

Port-Maurice, 14 germinal an IV (3 avril 1796).

« J'ai reçu toutes tes lettres, mais aucune n'a fait sur moi l'impression de ta dernière. Y penses-tu, mon adorable amie, de m'écrire en ces termes? Crois-tu donc que ma position n'est pas déjà assez cruelle, sans encore accroître mes regrets et bouleverser mon âme? Quel style! quels sentiments que ceux que tu peins! Ils sont de feu, ils brûlent mon pauvre cœur. Mon unique Joséphine, loin de toi il n'est pas de gaîté; loin de toi, le monde est un désert où je reste isolé, et sans éprouver la douceur de m'épancher. Tu m'as ôté plus que mon âme; tu es l'unique pensée de ma vie. Si je suis ennuyé du tracas des affaires, si j'en crains l'issue, si les hommes me dégoûtent, si je suis prêt à maudire la vie, je mets la main sur mon cœur; ton portrait y bat, je le regarde, et l'amour est pour moi le bonheur absolu, et tout est riant hors le temps que je me vois absent de mon amie.

» Par quel art as-tu su captiver toutes mes

facultés, concentrer en toi mon existence morale? Vivre pour Joséphine! voilà l'histoire de ma vie. J'agis pour arriver près de toi; je me meurs pour t'approcher. Insensé! je ne m'aperçois pas que je m'en éloigne. Que de pays, que de contrées nous séparent! Que de temps avant que tu lises ces caractères, faibles expressions d'une âme émue où tu règnes! Ah! mon adorable femme! Je ne sais quel sort m'attend; mais s'il m'éloigne si longtemps de toi, il me sera insupportable; mon courage ne va pas jusque-là. Il fut un temps où je m'enorgueillissais de mon courage, et quelquefois, en jetant les yeux sur le mal que pourraient me faire les hommes, sur le sort que pourrait me réserver le destin, je fixais les malheurs les plus inouïs sans froncer le sourcil, sans me sentir étonné, mais aujourd'hui l'idée que ma Joséphine peut être mal, l'idée qu'elle pourrait être malade, et surtout la cruelle, la funeste pensée qu'elle pourrait m'aimer moins, flétrit mon âme, arrête mon sang, me rend triste, abattu, ne me laisse pas même le courage de la fureur et du désespoir. Je me disais souvent jadis : les hommes ne peuvent rien à celui qui meurt sans regret; mais aujourd'hui mourir sans être aimé de toi, mourir sans cette certitude, c'est le tourment de l'enfer, c'est l'image vive et frappante de l'anéantissement absolu. Il me semble que je me sens étouffé. Mon unique compagne, toi que le sort a

destinée pour faire avec moi le voyage pénible de la vie, le jour où je n'aurai plus ton cœur sera celui où la nature sera pour moi sans chaleur et sans végétation... Je m'arrête, ma douce amie; mon âme est triste, mon corps est fatigué, mon esprit est alourdi, les hommes m'ennuient. Je devrais bien les détester, ils m'éloignent de mon cœur. »

Soudain, ce lyrisme est traversé par la superbe du guerrier hardi, sûr de ses conceptions, impatient de se mesurer avec un adversaire renommé : « Je suis à Port-Maurice, près Oneille; demain je serai à Albenga. Les deux armées se remuent; nous cherchons à nous tromper. Au plus habile la victoire. Je suis assez content de Beaulieu; il manœuvre bien; il est plus fort que son prédécesseur. Je le battrai, j'espère, de la belle manière. Sois sans inquiétude. »

Repris aussitôt par sa fièvre d'amour, il termine par cette adjuration : « Aime-moi comme tes yeux; mais ce n'est pas assez, comme toi; plus que toi, que ta pensée, ton esprit, ta vie, ton tout. Donc, amie, pardonne-moi, je délire; la nature est faible pour qui sent vivement, pour celui que tu aimes. A Barras, Sucy, madame Tallien, amitié sincère; à madame Chateau-Regnault[1] civilités d'usage; à Eugène, à Hortense, amour vrai. »

1. Madame Mailli de Chateau-Regnault était comme Joséphine, une amie intime de madame Tallien.

Dans la nuit du lendemain, alors que, courbé sur ses cartes, il repasse ses plans de bataille, il apprend inopinément la mort de son vieil ami Chauvet chez qui il fréquentait presque chaque soir au siège de Toulon. Dans son affliction profonde, il se réfugie dans le sein de la bien-aimée, et se livre à ce penchant mystique qui, nous a dit Marmont, « était fort dans sa nature ».

Albenga, 16 germinal an IV (5 avril 1796).

« Il est une heure après minuit, l'on m'apporte une lettre; elle est triste, mon âme est affectée, c'est la mort de Chauvet. Il était commissaire ordonnateur de l'armée; tu l'as vu chez Barras. Quelquefois, mon amie, je sens le besoin d'être consolé; c'est en t'écrivant à toi *seule,* dont la pensée peut tant influer sur la situation morale de mes idées, à qui il faut que j'épanche mes peines. Qu'est-ce que l'avenir? Qu'est-ce que le passé? Qu'est-ce que nous? Quel fluide magique nous environne et nous cache les choses qu'il nous importe le plus de connaître? Nous naissons, nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux. Est-il étonnant que les prêtres, les astrologues, les charlatans aient profité de ce penchant, de cette circonstance singulière pour promener nos idées et les diriger au gré de leurs passions? Chauvet est mort, il m'était attaché, il eût rendu à la patrie des services essentiels. Son

dernier mot a été qu'il partait pour me joindre. Mais oui; je vois son ombre, il erre donc là, partout, il siffle dans l'air; son âme est dans les nuages, il sera propice à mon destin. Mais, insensé, je verse des pleurs sur l'amitié, et qui me dit que déjà je n'en aie à verser d'irréparables? Ame de mon existence, écris-moi tous les courriers, je ne saurais vivre autrement! Je suis ici très occupé. Beaulieu remue son armée, nous sommes en présence. Je suis un peu fatigué, je suis tous les soirs à cheval. Adieu, adieu, adieu; je vais dormir à toi; le sommeil me console, il te place à mes côtés, je te serre dans mes bras, mais au réveil, hélas! je me trouve à trois cents lieues de toi! Bien des choses à Barras, à Tallien, à sa femme. »

Cette espèce d'accalmie dans ses soupçons de mari trompé, ne devait pas durer longtemps. Une nouvelle lettre de Joséphine motive un violent accès de jalousie, qu'il atténue aussitôt en essayant de se persuader qu'il se crée de folles chimères :

Albenga, le 18 germinal an IV (7 avril 1796).

« Je reçois une lettre que tu interromps pour aller, dis-tu, à la campagne; et, après cela, tu te donnes le ton d'être jalouse de moi, qui suis ici accablé d'affaires et de fatigues. Ah! ma bonne amie! il est vrai que j'ai tort. Dans les premiers

temps, la campagne est belle ; et puis, l'amant de dix-neuf ans (?) s'y trouvait sans doute. Le moyen de perdre un instant de plus à écrire à celui qui, éloigné de trois cents lieues de toi, ne vit, ne jouit, n'existe que pour ton souvenir, qui lit tes lettres, comme on dévore, après six heures de chasse, les mets que l'on aime. Je ne suis pas content. Ta dernière lettre est froide comme l'amitié. Je n'y ai pas trouvé ce feu qui anime tes regards, ce que j'ai cru quelquefois y voir. Mais quelle est ma bizarrerie ! J'ai trouvé que tes lettres précédentes oppressaient trop mon âme ; la révolution qu'elles y produisaient attaquait mon repos et asservissait mes sens. Je désirais des lettres plus froides, mais elles me donnent le glacé de la mort. La crainte de ne pas être aimé de Joséphine, l'idée de la voir inconstante, de la... mais je me forge des peines. Il en est tant de réelles ! Faut-il encore s'en fabriquer ? Tu ne peux m'avoir inspiré un amour sans bornes, sans le partager, et avec ton âme, ta pensée et ta raison, l'on ne peut pas, en retour de l'abandon, du dévouement, donner en échange le coup de mort... Un souvenir de mon unique femme et une victoire du destin, voilà mes souhaits ; un souvenir unique, entier, digne de celui qui pense à toi, à tous les instants. »

Les deux semaines qui s'écoulent maintenant sont remplies par les prodigieux exploits d'un

général de vingt-sept ans à peine, qui avec 35.000 hommes hier découragés, indisciplinés, déguenillés, démunis, pour ainsi dire, d'artillerie, battit plus de 80.000 ennemis, admirablement armés et équipés, fournis de tout, grâce à la richesse de leurs gouvernements. Ce furent, dans cette courte période, les victoires de Montenotte, de Monte-Legino, de Millesimo, de Diego, de Ceva, de Mondovi!

Nulle plume, si éloquente soit-elle, ne rendra mieux le tableau presque stupéfiant de cette épopée que la proclamation de Bonaparte à son armée : « Soldats, vous avez, en quinze jours, remporté 6 victoires, pris 21 drapeaux, 55 pièces de canon, conquis la plus riche partie du Piémont; vous avez fait 15.000 prisonniers, tué ou blessé plus de 10.000 hommes... Dénués de tout, vous avez suppléé à tout, vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain... »

« Nous devons tout au général Bonaparte », a dit Marmont qui n'est certes pas un flatteur, le jour où, publiant ses Mémoires, il reproduit cette phrase écrite en 1796. Pour apprécier justement le mérite du jeune général en chef, il convient de noter qu'à la fin de sa proclamation, il faisait allusion à une indiscipline aujourd'hui réprimée, mais cependant encore latente, et aussi qu'il proférait des menaces foudroyantes à l'adresse de

certains pillards « qui foulent aux pieds les lois de l'honneur et de l'humanité ». Le désordre, l'indigence de ses ressources étaient d'ailleurs au rang de ses préoccupations capitales. A plusieurs reprises il s'en était ouvert au Directoire exécutif. Le 6 avril, il écrivait : « L'armée est dans un dénûment à faire peur... La misère y a autorisé l'indiscipline, et sans discipline point de victoire... » Et deux jours plus tard : « J'ai trouvé cette armée non seulement dénuée de tout, mais sans discipline et dans une insubordination perpétuelle... La trésorerie nous a envoyé souvent des lettres de change qui sont protestées. Nous n'avons pas entendu parler d'une somme de 600.000 livres qui nous était annoncée... »

Tous les obstacles avaient été surmontés et au soir de cette première campagne d'Italie, alors qu'il rédigeait ce bulletin de victoire unique dans les annales des nations, qui n'aurait cru heureux, très heureux, l'homme qui remplissait la scène du monde, celui dont le nom était dans toutes les bouches?

Eh bien! non, ce jeune chef, qui n'avait eu qu'à se montrer pour imposer son ascendant sur de vieux généraux, sur de vieux soldats, sur les peuples, se sentait douloureusement impuissant sur le cœur d'une femme, de sa femme adorée.

Nous allons le voir, parlant à peine de ses triomphes, appelant près de lui Joséphine par

des cris suppliants et répétés, incapable de réfréner une jalousie trop justifiée hélas ! par les apparences.

Le 24 avril, partaient pour Paris Joseph Bonaparte et Junot. Celui-ci était chargé de présenter au Directoire vingt et un drapeaux pris aux Autrichiens et aux Piémontais. Dans ce trophée figuraient les quatre drapeaux des gardes du corps du roi de Sardaigne. Joseph avait à soumettre au Directoire la demande d'un armistice d'un mois, formulée par la Sardaigne. Napoléon en recommandait chaudement l'acceptation. Ah ! ce n'était pas pour se reposer, car il dit aux Directeurs : « Pendant ce temps-là j'aurai le temps de m'emparer de la Lombardie autrichienne et de chasser Beaulieu de l'Italie. » Profitant de l'occasion de ce départ, il donna à Joseph la lettre suivante pour Joséphine :

Cherasco, 5 floréal an IV (24 avril 1796).

« Mon frère te remettra cette lettre ; j'ai pour lui la plus vive amitié. Il obtiendra, j'espère, la tienne ; il la mérite. La nature l'a doué d'un caractère doux et inaltérablement bon ; il est tout plein de bonnes qualités. J'écris à Barras pour qu'on le nomme consul dans quelque port d'Italie. Il désire vivre éloigné, avec sa petite femme, du grand tourbillon et des grandes affaires ; je te le recommande. J'ai reçu tes lettres

du 19 et du 21. Tu as été bien des jours sans m'écrire. Que fais-tu donc? Oui, ma bonne amie, je suis non pas jaloux, mais quelquefois inquiet. Viens vite; je te préviens, si tu tardes, tu me trouveras malade. Les fatigues et ton absence, c'est trop à la fois. Tes lettres font le plaisir de mes journées, et mes journées heureuses ne sont pas fréquentes. Junot porte à Paris 21 drapeaux.

» Tu dois revenir avec lui, entends-tu?... Malheur sans remède, douleur sans consolation, peines continues si j'avais le malheur de le voir revenir seul, mon adorable amie. Il te verra, il respirera dans ton temple; peut-être lui accorderas-tu la faveur insigne et inappréciable de baiser ta joue, et moi je serai seul et bien loin. Mais tu vas venir, n'est-ce pas? tu vas être ici à côté de moi, sur mon cœur, dans mes bras? Prends des ailes, viens, viens! Mais voyage doucement. La route est longue, mauvaise, fatigante. Si tu allais verser ou prendre mal; si la fatigue... Viens vivement, mon adorable amie, mais lentement. »

Cinq jours après, l'ennemi consentant à livrer cinq places fortes, Napoléon signe l'armistice. Aussitôt il dépêche à Paris son aide de camp Murat, porteur d'une nouvelle lettre à Joséphine. De ce qui regarde sa gloire, il se contente de dire : « Murat t'expliquera ce que j'ai fait... » Ce qu'il a fait! Toute la France en retentit dans une longue acclamation. Ce qui lui importe, c'est sa

femme qu'à tout prix il veut avoir. Et quoi qu'il en ait, dans le bouillonnement de ses désirs, jaillit tout à coup la pointe de sa jalousie persistante :

Cherasco, le 10 floréal an IV (29 avril 1796).

« Murat te remettra cette lettre, t'expliquera, mon adorable amie, ce que j'ai fait, ce que je ferai, ce que je désire. J'ai conclu une suspension d'armes avec le roi de Sardaigne. J'ai, il y a trois jours, expédié Junot avec mon frère, mais ils arriveront après Murat qui passe par Turin. (Par le traité d'armistice, Bonaparte s'était réservé le droit de passage, par le chemin le plus court, pour les aides de camp qu'il voudrait envoyer à Paris.) Je t'écrivais par Junot de partir avec lui pour venir me joindre; je te prie aujourd'hui de partir avec Murat, de passer par Turin; tu abrégeras de quinze jours. Il sera donc possible que je te voie ici avant quinze jours. Viens, cette idée me transporte de joie; ton logement est prêt à Mondovi : tu pourras, de Mondovi, aller par Tengrada, route à Nice et à Gênes, et de là dans le reste de l'Italie, si ça te fait plaisir. Mon bonheur est que tu sois heureuse; ma joie que tu sois gaie; mon plaisir que tu en aies. Jamais femme ne fut aimée avec tant de dévouement, de feu et de tendresse. Jamais il n'est possible d'être entièrement maître d'un cœur, et d'en dicter tous les goûts,

les penchants, d'en former tous les désirs : s'il en est autrement de toi, je déplore mon aveuglement, je te livre aux remords de ton âme; et si je n'en meurs pas de douleur, froissé pour la vie, mon cœur ne s'ouvrirait plus au sentiment du plaisir et de la douleur; triste, fier ou froid, ma vie serait toute physique; car j'aimerais, en perdant ton amour, ton cœur, ton adorable personne, perdre tout ce qui rend la vie aimable et chère! Ah! alors je ne regretterais plus de mourir, va, peut-être réussirai-je à recevoir la mort au champ d'honneur. Comment veux-tu, ma vie, que je ne sois pas triste? Pas de lettre de toi; je n'en reçois que tous les quatre jours, au lieu que si tu m'aimais, tu m'écrirais deux fois par jour; mais il faut jaser avec les petits messieurs visiteurs dès dix heures du matin, et puis écouter les sornettes et les sottises de cent freluquets, jusqu'à une heure après minuit. Dans les pays où il y a des mœurs, dès dix heures du soir, tout le monde est chez soi; mais dans tous ces pays-là, l'on écrit à son mari, l'on pense à lui, l'on vit pour lui. Adieu, Joséphine; tu es pour moi un monde que je ne puis expliquer; je t'aime tous les jours davantage. *L'absence guérit les petites passions et accroît les grandes.* Un baiser sur ta bouche, un sur ton cœur. Il n'y a personne que moi, n'est-ce pas? Et puis un sur ton sein... Ah! si tu ne viens pas!!!... Adieu, le travail me commande. Je ne puis laisser la plume.

Ah! si ce soir je n'ai pas tes lettres, je suis désespéré. Pense à moi, ou dis-moi avec dédain que tu ne m'aimes pas, et alors peut-être je trouverai dans mon esprit de quoi être moins à plaindre.

» Je t'envoie par Murat deux cents louis, dont tu te serviras si tu en as besoin, ou que tu emploieras à meubler l'appartement que tu me destines. Si tu pouvais y mettre partout ton portrait! Mais non, il est si beau celui que j'ai dans mon cœur, que quelque belle que tu sois, et quelque habiles que soient les peintres, tu y perdrais. Écris-moi; viens vite; ce sera un jour bienheureux que celui où tu passeras les Alpes; c'est la plus belle récompense de mes peines et des victoires que j'ai remportées. »

Pour plaider sa cause, décrire son impatience fiévreuse, Napoléon avait donc maintenant trois avocats près de Joséphine. Ce n'était pas suffisant. Elle ne comprenait pas. Elle ne pouvait pas comprendre que des effusions d'amour durassent aussi longtemps. Par jeu de coquetterie, elle avait allumé tant de flammes éphémères dont on se riait sous l'éventail, entre magiciennes de beauté! Et c'est maintenant qu'assiégée d'hommages plus que jamais, flattée dans sa vanité au delà de tous ses rêves, c'est maintenant qu'il faudrait aller courir, par des chemins défoncés, les hasards de mauvais gîtes d'étape. De cela, elle ne se sentait pas la force, si éplorées que fussent les prières de son mari.

Cependant, il fallait se résoudre. Puisque en tout cas, elle ne voulait pas partir, il s'agissait de trouver une raison que ne puissent contredire ni Joseph, ni Junot, ni Murat. Alors elle se retrancha dans le grand moyen. Elle déclara qu'elle était enceinte.

A cette grande nouvelle, ému, Napoléon se résigne avec une tendre sollicitude, et aussi avec le chagrin de la prolongation de son isolement. Sa lettre est datée de Lodi, deux jours après la mémorable victoire de ce nom, celle dont il a dit lui-même avant-hier au Directoire : « Quoique depuis le commencement de la campagne, nous ayons eu des affaires très chaudes et qu'il ait fallu que l'armée de la République payât d'audace, aucune cependant n'approche du terrible passage du pont de Lodi. » C'est là que les soldats émerveillés de l'audace de leur général en chef, lui décernèrent d'une voix unanime le surnom de « Petit caporal ». De ce brillant fait d'armes Napoléon ne dit pas un mot à Joséphine. Il est tout entier aux inquiétudes de la santé de sa femme chérie.

Lodi, 24 floréal an IV (13 mai 1796).

« Il est donc vrai que tu es enceinte : Murat me l'écrit, mais il me dit que cela te rend malade, et qu'il ne croit pas prudent que tu entreprennes un aussi grand voyage. Je serai donc encore privé du bonheur de te serrer dans mes bras. Je serai donc encore plusieurs mois loin de tout ce que

j'aime!... Tu m'écris que tu es bien changée. Ta lettre est courte, triste et d'une écriture tremblante. Qu'as-tu, mon adorable amie? Qu'est-ce qui peut t'inquiéter? Ah! ne reste pas à la campagne. Sois en ville; cherche à t'amuser, et crois qu'il n'y a point de tourments plus réels pour mon âme que de penser que tu es souffrante et chagrine. Je croyais être jaloux, je te jure qu'il n'en est rien. Sois donc gaie, contente, et sache que mon bonheur est attaché au tien. Si Joséphine n'est pas heureuse, si elle abandonne son âme à la tristesse, au découragement, elle ne m'aime donc pas. Bientôt tu vas donner la vie à un autre être qui t'aimera autant que moi; non, ce n'est pas possible, mais autant que je t'aimerai. Tes enfants et moi, nous serons sans cesse autour de toi, pour te convaincre de nos soins et de notre amour. Tu ne seras pas méchante, n'est-ce pas? A moins que ce ne soit pour plaisanter. Alors, il faut trois ou quatre grimaces; rien n'est plus joli, un petit baiser raccommode tout.

» Comme ta lettre du 18 que le courrier m'a apportée me rend triste; ne serais-tu pas heureuse, ma chère Joséphine? Manque-t-il quelque chose à ta satisfaction? J'attends avec impatience Murat, pour pouvoir connaître dans le plus grand détail tout ce que tu fais, tout ce que tu dis, les personnes que tu vois, les habits que tu mets; tout ce qui touche à mon adorable amie est cher à mon cœur empressé à connaître.

» Les choses vont bien ici; mais mon cœur est d'une inquiétude qui ne peut pas se peindre. Tu es malade loin de moi. Sois gaie et aie bien soin de toi : toi que dans mon cœur j'évalue plus que l'univers. Hélas! l'idée que tu es malade me rend bien triste... »

Le mensonge d'une grossesse difficile ne pouvait se soutenir longtemps, à moins d'un repos, d'une vie calme avec quelques menues distractions comme le recommandait Napoléon. Mais il ne convenait guère de courir toutes les réunions mondaines, de jour et de nuit, de fréquenter les *thés* chez le célèbre Velloni, au Palais-Royal, ces *thés* où il n'y avait pas de thé, étant de vrais festins à cinq ou six services, avec les vins les plus variés; puis de terminer la journée au bal dans les enlacements voluptueux de la valse, récemment introduite d'Allemagne par le célèbre Trénis. A ce genre de vie, ne risquait-elle pas que Joseph, Junot et Murat, sans douter de sa position intéressante, n'écrivissent à Bonaparte que sa femme pouvait parfaitement voyager avec des précautions?

Prévoyant ce danger, elle se décide, à regret, on peut le croire, à annoncer son départ de Paris, départ qu'elle différera, d'ailleurs ensuite, autant qu'elle le pourra.

Les jours d'attente de l'épouse tant désirée furent d'abord tout de joie. Hélas! ils n'étaient

que les précurseurs de violents chagrins causés par les ajournements successifs de Joséphine. Durant cette nouvelle épreuve, voici à quoi Napoléon employait son temps :

A la tête des troupes françaises, il faisait, le 15 mai, une entrée triomphale à Milan d'où il pouvait écrire au Directoire : « Le pavillon tricolore flotte sur Milan, Pavie, Côme et toutes les villes de la Lombardie. » Puis, coup sur coup, les noms de Borghetto et de Peschiera rehaussaient nos drapeaux d'un nouvel éclat; deux armistices étaient conclus; avec Modène et Naples; enfin l'armée française assiégeait Mantoue. On a peine à s'imaginer à quel degré de tension pouvait, en ces circonstances, être porté l'esprit du général qui avait en outre à donner des ordres écrits dont le nombre, dans cette période, s'élève à deux cent quarante et un, indépendamment des prescriptions et observations verbales jetées brièvement, en cours de route ou au fort de la mêlée, aux estafettes accourant de tous côtés. Et pardessus ces tracas, un autre d'extrême importance, car il s'agissait pour lui, de rien moins que de résigner ses fonctions de général en chef. Le Directoire avait fait connaître son intention de donner, au général Kellermann, une part du commandement de l'armée d'Italie. A cette communication inattendue, Napoléon mandait aussitôt aux Directeurs : « ... Je crois très impolitique de diviser en deux l'armée d'Italie... Il

faut non seulement un seul général, mais encore que rien ne le gêne dans sa marche et dans ses opérations... Je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me concilier la manière de voir d'un autre... Si vous rompez en Italie l'unité de la pensée militaire, je vous le dis avec douleur, vous aurez perdu la plus belle occasion de dicter des lois à l'Italie... » Et à Carnot : « ...Kellermann commandera l'armée aussi bien que moi... d'ailleurs je crois qu'il faudrait plutôt un mauvais général que deux bons... Que je fasse la guerre ici ou ailleurs, cela m'est indifférent : servir la patrie, mériter de la postérité une feuille de notre histoire, voilà toute mon ambition... »

C'est dans cette crise d'activité et de tourments que, au lieu de Joséphine si fébrilement attendue, il voyait arriver les courriers, les mains vides. Envers des plus hautes qualités humaines! Le silence d'une femme volage, ambitieuse d'indépendance, suffit à replacer au rang des simples mortels, le plus froid, le plus autoritaire des capitaines. Sa jeunesse studieuse, solitaire, presque cloîtrée, a mal préparé Napoléon au pénible évanouissement du rêve d'un amour partagé. Et c'est plutôt chez lui, on va le voir, une soumission attendrissante que la rupture hautaine qu'on attendrait de l'homme dont la volonté, vis-à-vis des armées, des peuples, des rois même, n'admet ni résistance, ni limites.

Milan, le 20 prairial an IV (8 juin 1796).

« Joséphine, tu devais partir le 5 de Paris, tu devais partir le 11; tu n'étais pas partie le 12... Mon âme s'était ouverte à la joie; elle est remplie de douleur. Tous les courriers arrivent sans m'apporter de tes lettres... Quand tu m'écris le peu de mots, ton style n'est jamais celui d'un sentiment profond. Tu m'as aimé par un léger caprice; tu sens déjà combien il serait ridicule qu'il arrête ton cœur; il me paraît que tu as fait ton choix, et que tu sais à qui t'adresser pour me remplacer. Je te souhaite bonheur, si l'inconstance peut en obtenir; je ne dis pas la perfidie... Tu n'as jamais aimé!...

» J'avais pressé mes opérations pour être le 13 à Milan, et tu es encore à Paris. Je rentre dans mon âme, j'étouffe un sentiment indigne de moi, et si la gloire ne suffit pas à mon bonheur, elle forme l'élément de la mort et de l'immortalité... Quant à toi, que mon souvenir ne te soit pas odieux... Mon malheur est de t'avoir peu connue, le tien de m'avoir jugé comme les hommes qui t'environnent. Mon cœur ne sentit jamais rien de médiocre... Il s'était défendu de l'amour; tu lui as inspiré une passion sans bornes, une ivresse qui le dégrade. Ta pensée était dans mon âme avant celle de la nature entière; ton caprice était pour moi une loi sacrée. Pouvoir te voir était mon plus grand bonheur; tu es belle, gracieuse; ton âme

douce et céleste se peint sur ta physionomie. J'adorais tout en toi; plus naïve, plus jeune, je t'eus aimée moins. Tout me plaisait jusqu'au souvenir de tes erreurs, et de la scène affligeante qui précéda de quinze jours notre mariage; la vertu était tout ce que tu faisais; l'honneur, ce qui te plaisait; la gloire n'avait d'attrait dans mon cœur que parce qu'elle t'était agréable et flattait ton amour-propre. Ton portrait était toujours sur mon cœur; jamais une pensée sans le voir, une heure sans le couvrir de baisers. Toi, tu as laissé six mois mon portrait sans le retirer : rien ne m'a échappé. Si je continuais, je t'aimerais seul, et, de tous les rôles c'est le seul que je ne puis adopter. Joséphine, tu eusses fait le bonheur d'un homme moins bizarre Tu as fait mon malheur, je t'en préviens, je le sentis lorsque mon âme s'engageait, lorsque la tienne gagnait journellement un empire sans bornes et asservissait tous mes sens. Cruelle! pourquoi m'avoir fait espérer un sentiment que tu n'éprouvais pas!!! Mais le reproche n'est pas digne de moi... Je n'ai jamais cru au bonheur. Tous les jours la mort voltige autour de moi. La vie vaut-elle la peine de faire tant de bruit!!! Adieu, Joséphine; reste à Paris; ne m'écris plus et respecte au moins mon asile. Mille poignards déchirent mon cœur, ne les enfonce pas davantage. Adieu mon bonheur, ma vie, tout ce qui existait pour moi sur la terre!!! »

Malgré tout et parmi les soins que réclame l'organisation de l'administration française en Lombardie, il est sans cesse hanté par le désespoir de son abandon. N'y tenant plus, le septième jour il reprend la plume, voulant se raccrocher à la possibilité d'une maladie qui serait la cause du mutisme de Joséphine. Et, dans son trouble cérébral, il va jusqu'à parler de quitter son commandement pour accourir près d'elle. Un mot, un mensonge de plus de la nouvelle Cléopâtre, et le destin du monde est changé!

De Tortone, le 27 prairial (15 juin 1796).

« Ma vie est un cauchemar perpétuel. Un pressentiment funeste m'empêche de respirer. Je ne vis plus, j'ai perdu plus que la vie, plus que le bonheur, plus que le repos; je suis presque sans espoir. Je t'expédie un courrier. Il ne restera que quatre heures à Paris et puis m'apportera ta réponse.

» Écris-moi dix pages : cela seul peut me consoler un peu. Tu es malade, tu m'aimes, je t'ai affligée, tu es grosse, et je ne te vois pas. J'ai tant de torts envers toi que je ne sais comment les expier. Je t'accuse de rester à Paris, et tu y étais malade. Pardonne-moi, ma bonne amie; l'amour que tu m'as inspiré m'ôte la raison; je ne la retrouverai jamais.

» L'on ne guérit pas de ce mal-là. Mes pressentiments sont si funestes que je me bornerais à te

voir, à te presser deux heures sur mon cœur et mourir ensemble. Qui est-ce qui a soin de toi? J'imagine que tu as fait appeler Hortense; j'aime mille fois plus cette aimable enfant depuis que je pense qu'elle peut te consoler un peu. Quant à moi, point de consolation, point de repos, point d'espoir jusqu'à ce que j'aie reçu le courrier que je t'expédie et que, par une longue lettre, tu m'expliques ce que c'est que ta maladie et jusqu'à quel point elle doit être sérieuse. Si elle est dangereuse, je t'en préviens, je pars de suite pour Paris... J'ai été toujours heureux, jamais mon sort n'a résisté à ma volonté, et aujourd'hui je suis frappé dans ce qui me touche uniquement. Sans appétit, sans sommeil, sans intérêt pour l'amitié, pour la gloire, pour la patrie; toi, toi, et le reste du monde n'existe pas plus pour moi que s'il était anéanti. Je tiens à l'honneur puisque tu y tiens, à la victoire puisque cela te fait plaisir, sans quoi j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds. Ma bonne amie, aie soin de me dire que tu es convaincue que je t'aime au delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer; que tu es persuadée que tous mes instants te sont consacrés, que jamais il ne passe une heure sans penser à toi : que jamais il ne m'est venu dans l'idée de penser à une autre femme; qu'elles sont toutes à mes yeux sans grâce, sans beauté et sans esprit; que toi, toi tout entière, telle que je te vois, que tu es, pouvais me plaire et absorber

disait son amour; c'étaient bien les sentiments réels de son cœur que sa plume traduisait. On les retrouve identiques dans une lettre à son frère Joseph auquel il écrivait, le même jour qu'à Carnot : « ... Je suis au désespoir de savoir ma femme malade, ma tête n'y est plus, et des pressentiments affreux agitent ma pensée, je te conjure de lui prodiguer tous tes soins... Après ma Joséphine, tu es le seul qui m'inspire encore quelque intérêt; rassure-moi, parle-moi vrai; tu connais mon amour, tu sais comme il est ardent, tu sais que je n'ai jamais aimé, que Joséphine est la première femme que j'adore; sa maladie me met au désespoir... Si elle se porte bien, qu'elle puisse faire le voyage, je désire avec ardeur qu'elle vienne, j'ai besoin de la voir, de la presser contre mon cœur, je l'aime à la fureur et je ne puis rester loin d'elle. Si elle ne m'aimait plus, je n'aurais plus rien à faire sur la terre. Oh! mon bon ami, fais en sorte que mon courrier ne reste que six heures à Paris et qu'il revienne me rendre la vie... Adieu, mon ami, tu seras heureux : je fus destiné par la nature à n'avoir de brillant que les apparences. »

Ce langage, si bizarre qu'il paraisse, s'explique par son étrangeté même : un collégien, l'esprit imprégné des extravagances sentimentales de Jean-Jacques Rousseau, ne parlerait pas autrement d'une coquette se jouant de son premier amour. C'était bien, à peu de chose près, la

situation respective de Napoléon, au cœur novice et tendre, et de Joséphine, à l'âme déjà désabusée et capricieuse.

II

Cependant, la série des faux-fuyants possibles était épuisée. Devant la menace de l'arrivée de son mari, devant la crainte de voir Joseph et Junot repartir pour l'Italie où ils raconteraient la vérité à Bonaparte, Joséphine, qui n'était point enceinte, se décida à se mettre en route, le 24 juin 1796, avec son beau-frère et l'aide de camp de son mari. « Son chagrin fut extrême quand elle vit qu'il n'y avait plus moyen de reculer. Pauvre femme! dit Arnault, elle fondait en larmes, elle sanglotait comme si elle allait au supplice. »

Marmont a été envoyé au-devant d'elle jusqu'à Turin. A son arrivée à Milan, elle est installée au palais Serbelloni. Avec quelle effusion de tendresse, avec quels transports de passion Napoléon accueille sa femme tant aimée, tant désirée!

« Une fois à Milan, dit Marmont, le général Bonaparte fut très heureux, car alors il ne vivait que pour elle; pendant longtemps, il en a été de même; jamais amour plus pur, plus vrai, plus exclusif, n'a possédé le cœur d'un homme! »

Ces instants de bonheur furent très courts, car Napoléon qui avait fait une fugue rapide de

Bologne, y était rappelé par les soins des négociations d'armistice avec le Pape, et par les préparatifs secrets de l'expédition sur Livourne. Les heures qu'il a passées près de sa femme n'ont pas refroidi l'ardeur passionnée de Napoléon; au contraire, son amour semble grandir chaque jour. Le 6 juillet, il lui écrit : « J'ai battu l'ennemi. Kilmaine t'enverra la copie de la relation. Je suis mort de fatigue. Je te prie de te rendre tout de suite à Vérone; j'ai besoin de toi, car je crois que je vais être bien malade. Je te donne mille baisers. Je suis au lit[1]. » * Le 11, il la rassure, en l'initiant brièvement à ses grandes et petites impressions du moment : « A peine parti de Roverbella, j'ai su que l'ennemi se présentait à Vérone. Masséna faisait des dispositions qui ont été très heureuses. Nous avons fait six cents prisonniers et nous avons pris trois pièces de canon. Le général Brune a eu sept balles dans ses habits sans avoir été touché par aucune, c'est jouer de bonheur. Je te donne mille baisers. Je me porte très bien. Nous n'avons eu que dix hommes tués et cent blessés. » *

A mesure que la séparation se prolonge, les désirs, que la séductrice a su raviver encore, font leur œuvre d'excitation, et les lettres se multiplient plus chaleureuses, plus tourmentées :

1. Les lettres suivies d'un astérisque, figurent dans les *Lettres de Napoléon à Joséphine*, publiées sous les auspices de la reine Hortense.

» Je reçois ta lettre, mon adorable amie, écrit-il de Marmirolo le 17 juillet, elle a rempli mon cœur de joie.

» Sans cesse je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie; et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens. Quand, libre de toute inquiétude, de toute affaire, pourrai-je passer mes instants près de toi, n'avoir qu'à t'aimer et ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver?... J'espère que tu pourras bientôt me rejoindre. Je croyais t'aimer il y a quelques jours; mais depuis que je t'aime, je sens que je t'aime mille fois plus encore. Depuis que je te connais, je t'adore tous les jours davantage; cela prouve combien la maxime de La Bruyère que *l'amour vient tout d'un coup* est fausse. — Ah! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts; sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne surtout; surtout ne sois jamais jalouse, ne pleure jamais; tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une pensée qui ne soit à toi et une idée qui ne te soit pas soumise. Repose-toi bien. Rétablis vite ta santé. Viens me rejoindre; et au moins qu'avant de mourir, nous puissions dire : « Nous fûmes heureux tant de jours! » Millions de baisers et même à Fortuné (chien de Joséphine) en dépit de sa méchanceté. » *

Lettre du lendemain, 18 : « ... Je suis fort inquiet de savoir comment tu te portes, ce que tu fais. J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair argentin de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine !... J'ai perdu ma tabatière; je te prie de m'en choisir une, un peu plate, et d'y faire écrire quelque chose de joli dessus, avec tes cheveux. Mille baisers aussi brûlants que tu es froide. » *

Moins il est payé de retour par sa femme, plus il insiste. Le surlendemain, 19, il écrit : « Il y a deux jours que je suis sans lettre de toi. Voilà trente fois aujourd'hui que je me suis fait cette observation : tu sens que cela est bien triste, tu ne peux pas douter cependant de la tendre et unique sollicitude que tu m'inspires... J'ai reçu un courrier de Paris. Il y avait deux lettres pour toi ; je les ai lues. Cependant, bien que cette action me paraisse toute simple et que tu m'en aies donné la permission l'autre jour, je crains bien que cela ne te fâche, et cela m'afflige bien. J'aurais voulu les recacheter : fi ! ce serait une horreur. Si je suis coupable, je te demande grâce... Je voudrais que tu me donnasses permission entière de lire tes lettres : avec cela il n'y aurait plus de remords, ni de crainte... Je fais appeler le courrier; il me dit qu'il est passé chez toi, et que tu lui as dit que tu n'avais rien à lui ordonner. Fi ! méchante, laide, cruelle, tyranne, petit joli monstre ! Tu te ris de mes menaces et de mes

sottises! Ah! si je pouvais, tu sais bien, t'enfermer dans mon cœur, je t'y mettrais en prison. Apprends-moi que tu es gaie, bien portante et bien tendre. »*

Deux jours après, nouvelle lettre, de Castiglione:

« ... Je partirai cette nuit pour Peschiera, pour Vérone, et, de là, j'irai à Mantoue, et peut-être à Milan, recevoir un baiser, puisque tu m'assures qu'ils ne sont pas glacés ; j'espère que tu seras parfaitement rétablie alors, et que tu pourras m'accompagner à mon quartier général pour ne plus me quitter. N'es-tu pas l'âme de ma vie et le sentiment de mon cœur? ... Adieu, belle et bonne, toute nonpareille, toute divine; mille baisers amoureux. »*

Le lendemain : « ... Je suis désespéré que tu puisses croire, ma bonne amie, que mon cœur puisse s'ouvrir à d'autres qu'à toi; il t'appartient par droit de conquête, et cette conquête sera solide et éternelle. Je ne sais pourquoi tu me parles de madame Te... dont je me soucie fort peu, ainsi que des femmes de Brescia. Quant à tes lettres qu'il te fâche que j'ouvre, celle-ci sera la dernière ; ta lettre n'était pas arrivée... Voyage à petites journées et pendant le frais afin de ne pas te fatiguer... je viendrai à ta rencontre le 7, le plus loin possible. »*

Mettez en regard de ces lettres celles que Bonaparte écrivait à Joséphine, au cours des fiançailles, quand il disait : « Ne me donne pas de baisers,

car ils brûlent mon sang. » N'est-ce pas toujours le même homme, se donnant sans restriction?

Aujourd'hui qu'il n'a plus besoin de personne pour réussir, qu'il est le chef acclamé de l'armée et des peuples d'Italie, y a-t-il une différence, au moral, entre le fiancé intéressé que l'on a dit, et le mari exempt de calculs que l'on voit? S'il y en a une, elle est tout à l'avantage de Bonaparte, car le mari, éperdument amoureux, tient plus que le fiancé n'a promis; il tient même trop, au gré de Joséphine qui oppose une réserve tempérée aux démonstrations ardentes de Napoléon.

Ainsi que cela se passe chez les amants violemment épris, tout est pour lui sujet à inquiétudes. Serait-elle jalouse? Il la rassure. Aurait-il manqué d'égards envers la bien-aimée? Il promet de ne plus ouvrir ses lettres. N'aurait-il pas assez de soins pour elle? Il prodigue ses prévenances et son empressement. Et cette crainte de ne pas la voir arriver? Avec quelles précautions il précise les plus petits détails, afin d'éviter un retard quelconque.

Sa pensée tourmentée se fait lyrique ou soumise pour arriver à son unique but : plaire à sa femme!

III

Joséphine, au palais Serbelloni, avait retrouvé une partie des plaisirs frivoles abandonnés avec tant de regrets à Paris. Il s'était formé autour

d'elle une cour de jeunes et brillants officiers dont les compliments flattaient sa coquetterie. C'est dans ce milieu, où elle se livrait aux amusements de son goût, que venaient l'importuner les prières de son mari.

Après avoir encore prétexté des malaises et même des maladies, il lui fallut cependant céder et rejoindre Bonaparte.

A Brescia, la réunion des deux époux fut troublée par la rentrée en campagne de Wurmser, qui venait au secours de Mantoue. Joséphine dut retourner seule à Milan, non sans courir quelques dangers.

A partir de ce moment, l'indifférence de Joséphine s'accentue, et Napoléon commence à la comprendre.

Cependant, sa lettre du 31 août, de Brescia, nous montre encore la même fougue juvénile dans son amour : « Je pars à l'instant pour Vérone. J'avais espéré recevoir une lettre de toi; cela me met dans une inquiétude affreuse. Tu étais un peu malade, lors de mon départ; je t'en prie, ne me laisse pas dans une pareille inquiétude... comment peux-tu oublier celui qui t'aime avec tant de chaleur? Trois jours sans lettres de toi; je t'ai cependant écrit plusieurs fois. L'absence est horrible, les nuits sont longues, ennuyeuses et fades; la journée est monotone.

» Pense à moi, vis pour moi, sois souvent avec ton bien-aimé et crois qu'il n'est pour lui qu'un

seul malheur qui l'effraye, ce serait de n'être plus aimé de sa Joséphine. » * Le surlendemain, toujours sans nouvelles, il écrit : « Point de lettres de toi, cela m'inquiète vraiment; l'on m'assure cependant que tu te portes bien et que même tu as été te promener au lac de Côme. J'attends tous les jours avec impatience le courrier où tu m'apprendras de tes nouvelles; tu sais combien elles me sont chères. Je ne vis pas loin de toi, le bonheur de la vie est près de ma douce Joséphine. » * A-t-on assez parlé de l'emportement du caractère de Napoléon vis-à-vis de sa femme? Et pourtant, en dépit de la froideur de cette dernière, quelle persévérance ne met-il pas dans son illusion!

Quelques jours plus tard, il l'informe de ses succès : « L'ennemi a perdu, ma chère amie, dix-huit mille hommes prisonniers, le reste tué ou blessé, Wurmser n'a plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue. Jamais nous n'avons eu de succès aussi constants et aussi grands; l'Italie, le Frioul, le Tyrol sont assurés à la République... »

Lisez la conclusion de ce bulletin de victoires : « Sous peu de jours, nous nous verrons; c'est la plus douce récompense de mes labeurs et de mes peines. Mille baisers ardents et bien amoureux. » *

L'humble attitude du jeune héros mettant un amas de trophées aux pieds de Joséphine, ne suffisait pas à celle-ci pour lui inspirer, ne disons pas de l'amour, mais du moins quelques ménage-

ments. Témoin ces plaintes du 17 septembre : « Je t'écris, ma bonne amie, bien souvent, et toi, peu. Tu es une méchante et une laide, bien laide, autant que tu es légère. Cela est perfide, tromper un pauvre mari, un tendre amant. Doit-il perdre ses droits parce qu'il est loin, chargé de besogne, de fatigue et de peine? Sans sa Joséphine, sans l'assurance de son amour que lui reste-t-il sur la terre? Qu'y ferait-il?

» Nous avons eu hier une affaire très sanglante, l'ennemi a perdu beaucoup de monde et a été complètement battu. Nous lui avons pris le faubourg de Mantoue.

» Adieu, adorable Joséphine, une de ces nuits les portes s'ouvriront avec fracas; comme un jaloux, et me voilà dans tes bras. » *

Cette lettre vaut qu'on s'y arrête. L'effroyable pensée qu'il peut être trompé continue à s'incruster profondément. Mais avec l'espèce de candeur particulière aux amants aveuglés, il s'interroge et finit par se croire presque fautif et semble s'excuser de « la besogne qui le retient au loin ». Et quelle besogne! Durant cette période de paroxysme passionnel, bien capable d'absorber un être tout entier, il n'y a pas moins de neuf cent dix-huit ordres ou lettres de service du général Bonaparte ; son armée n'a pas livré moins de cinquante et une batailles ou combats : autant de victoires, les plus belles pages qui furent jamais inscrites dans une histoire militaire!

A présent, par son indolence, par sa légèreté et par son insensibilité, nous allons voir Joséphine démolir, pierre à pierre, l'autel d'idolâtrie que son mari lui avait élevé dans son cœur. C'est surtout entre le 17 octobre et la fin de novembre 1796 qu'elle prélude à la ruine de cet amour, par de tels écarts de conduite qu'ils auraient sans doute poussé aux dernières extrémités n'importe quel mari obligé de constater l'anéantissement brutal de tous ses rêves de bonheur.

Désormais les lettres répéteront, inlassablement, les souffrances d'une âme éprise éperdument et torturée par un doute invincible : « ... J'ai reçu tes lettres, je les ai pressées contre mon cœur et mes lèvres, et la douleur de l'absence, cent milles d'éloignement ont disparu... Tes lettres sont froides comme cinquante ans, elles ressemblent à quinze ans de mariage. On y voit l'amitié et les sentiments de cet hiver de la vie. Fi! Joséphine! C'est bien méchant, bien mauvais, bien traître à vous. Que vous reste-t-il pour me rendre bien à plaindre? Ne plus m'aimer? Oh! c'est déjà fait. Me haïr? Eh bien! je le souhaite; tout avilit, hors la haine; mais l'indifférence au pouls de marbre, à l'œil fixe, à la démarche monotone! Mille et mille baisers bien tendres, comme mon cœur. » (Modène, 17 octobre 1796.)*

L'armée de Bonaparte, pour la première fois subit, à cette époque, des échecs assez sérieux. La retraite de Moreau en Allemagne a eu sa

répercussion en Italie. L'ennemi, beaucoup plus nombreux, redouble d'efforts contre Masséna et Augereau. Bonaparte lui-même est refoulé dans Vérone. Depuis longtemps, Napoléon demandait à Paris des renforts qui n'arrivaient pas. Le 13 novembre 1796, il jette au Directoire ce cri voisin de la détresse : « ... Des secours! Des secours!... Depuis deux mois qu'il est évident qu'il faut des secours, il n'est encore arrivé qu'un bataillon... J'ai 18 000 hommes; l'ennemi en a au moins 50 000... L'infériorité de l'armée, l'épuisement où elle est des hommes les plus braves me font tout craindre... » Toutefois, étant de ces hommes dont la fermeté s'accroît avec le danger, il réconforte finalement le Directoire par ces mots : « Sous peu de jours nous essaierons un dernier effort. Si la fortune nous sourit, Mantoue sera pris, et avec lui l'Italie... » Ce même jour, en ces conjonctures difficiles, possédé, malgré tout, par ses inquiétudes conjugales, il écrit à Joséphine : « Je ne t'aime plus du tout; au contraire, je te déteste, tu es une vilaine, bien gauche, bien bête, bien cendrillon. Tu ne m'écris pas du tout, tu n'aimes pas ton mari; tu sais le plaisir que tes lettres lui font, et tu ne lui écris pas six lignes jetées au hasard! Que faites-vous donc toute la journée, madame? Quelle affaire si importante vous ôte le temps d'écrire à votre bien bon amant? Quelle affection étouffe et met de côté le tendre et constant amour que vous

lui avez promis? Quel peut être ce merveilleux, ce nouvel amant qui absorbe tous vos instants, tyrannise vos journées, et vous empêche de vous occuper de votre mari? Joséphine, prenez-y garde, une belle nuit, les portes enfoncées, et me voilà! En vérité, je suis inquiet, ma bonne amie, de ne pas recevoir de tes nouvelles; écris-moi vite quatre pages, et de ces aimables choses qui remplissent mon cœur de sentiment et de plaisir. J'espère qu'avant peu je te serrerai dans mes bras, et je te couvrirai d'un million de baisers brûlants comme sous l'équateur. » (Vérone, 13 novembre 1796.)*

Dans la situation critique où est son armée, le général en chef ne peut songer à quitter un instant le centre des opérations. Jour et nuit, il va d'une armée à l'autre, préparant la manœuvre d'Arcole.

Le surlendemain de cette magnifique victoire, rassuré par la déroute des Autrichiens, il voit luire l'espoir enchanteur d'une réunion prochaine avec Joséphine, et il lui écrit : « Enfin, mon adorable Joséphine, je renais; la mort n'est plus devant mes yeux, et la gloire et l'honneur sont encore dans mon cœur; l'ennemi est battu à Arcole. Demain nous réparons la sottise de Vaubois qui a abandonné Rivoli. Mantoue, dans huit jours, sera à nous, et je pourrai bientôt, dans tes bras, te donner mille preuves de l'ardent amour de ton mari. Dès l'instant que je le pourrai, je me rendrai à Milan; je suis un peu fatigué. J'ai

reçu une lettre d'Eugène et d'Hortense; ces enfants sont charmants.

» Comme toute ma maison est un peu dispersée, du moment que tout m'aura rejoint, je te les enverrai.

» Nous avons fait 5 000 prisonniers et tué au moins 6 000 hommes aux ennemis; adieu, mon adorable Joséphine; pense à moi souvent. Si tu cessais d'aimer ton Achille, ou si ton cœur se refroidissait pour lui, tu serais bien affreuse, bien injuste; mais je suis sûr que tu seras toujours mon amante, comme je serai toujours ton tendre ami. La mort, elle seule, pourra rompre l'union que la sympathie, l'amour et le sentiment ont formée... Mille et mille baisers tendres et amoureux. » (Vérone, 19 novembre 1796.)

Deux jours à peine écoulés, comme hypnotisé par l'approche de la souveraine félicité, si ardemment appelée et si longue à venir, il ne se tient pas d'en écrire encore. Et alors, misère de la pauvre humanité! Celui que ni difficultés, ni périls ne peuvent troubler, devient l'esclave inconscient de ses sens en délire : « Je me couche, ma petite Joséphine, le cœur plein de ton adorable image, et navré de rester tant de temps loin de toi; mais j'espère que dans quelques jours je serai plus heureux, et que je pourrai, à mon aise, te donner les preuves de l'amour ardent que tu m'as inspiré... Tu ne m'écris plus, tu ne penses plus à ton bon ami,

cruelle femme! Ne sais-tu pas que sans toi, sans ton cœur, ton amour, il n'est pour ton mari ni repos, ni bonheur, ni vie. Bon Dieu, que je serais heureux si je pouvais assister à l'aimable toilette; une petite épaule, un petit sein blanc élastique, bien ferme, par-dessus cela une petite mine avec le mouchoir à la créole à croquer. Tu sais bien que je n'oublie pas les petites visites, tu sais bien ... ., je lui donne mille baisers, j'attends avec impatience le moment d'y être. Tout à toi; la vie, le bonheur, les plaisirs ne sont que ce que tu les fais. Vivre dans une Joséphine, c'est vivre dans l'Élysée. Baiser à ta bouche, aux yeux, sur l'épaule, au sein, partout, partout! » (Vérone, 21 novembre 1796.)

IV

Savourant d'avance les délices de se trouver enfin avec la bien-aimée qui, d'un baiser, saura bien lui faire oublier tous les torts qu'elle a eus, Bonaparte arrive à Milan le 27 novembre... Le palais est vide... Joséphine est à Gênes où l'appelaient quelques distractions ignorées de son mari! Les rôles n'ont pas changé depuis leurs fiançailles, le programme réciproque s'exécute à merveille : l'un a vu dans le mariage l'abandon de tout son être, la plus haute consécration de l'amour; l'autre n'y a vu que la liberté de promener par-

tout ses succès féminins accrus du prestige de la gloire de son mari.

Le désespoir de Napoléon, en face de cet abandon, est immense. Il va nous le dépeindre dans la lettre qu'il écrit à Joséphine, sous le coup de son émotion. Il va nous dire, et son affreuse déception, et son amertume profonde, et sa résignation d'amant malheureux, mais encore passionné :

« J'arrive à Milan, je me précipite dans ton appartement, j'ai tout quitté pour te voir, te presser dans mes bras; ... tu n'y étais pas : tu cours les villes avec des fêtes; tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive, tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon. Un caprice te l'a fait aimer, l'inconstance te le rend indifférent. Accoutumé aux dangers, je sais le remède aux ennuis et aux maux de la vie. Le malheur que j'éprouve est incalculable; j'avais le droit de n'y pas compter. Je serai ici jusqu'au 9 dans la journée. Ne te dérange pas; cours les plaisirs; le bonheur est fait pour toi. Le monde entier est trop heureux s'il peut te plaire, et ton mari seul est bien, bien malheureux. » (Milan, 27 novembre 1796, 3 heures après midi.) *

Cette désillusion à son arrivée à Milan produit sur Napoléon un effet cruel; ce coup terrible a fait à son cœur une blessure par laquelle s'échappent, dans la lettre du lendemain, les gémissements de son amour exaspéré.

« Je reçois le courrier que Berthier avait expédié à Gênes. Tu n'as pas eu le temps de m'écrire, je le sens facilement. Environnée de plaisirs et de jeux, tu aurais tort de me faire le moindre sacrifice. Berthier a bien voulu me montrer la lettre que tu lui as écrite.

» Mon intention n'est pas que tu déranges rien à tes calculs, ni aux parties de plaisir qui te sont offertes; je n'en vaux pas la peine, et le bonheur ou le malheur d'un homme que tu n'aimes pas, n'a pas le droit de t'intéresser.

» Pour moi, t'aimer seule, te rendre heureuse, ne rien faire qui puisse te contrarier, voilà le destin et le but de ma vie.

» Sois heureuse, ne me reproche rien, ne t'intéresse pas à la fidélité d'un homme qui ne vit que de ta vie, ne jouit que de tes plaisirs et de ton bonheur. Quand j'exige de toi un amour pareil au mien, j'ai tort : pourquoi vouloir que la dentelle pèse autant que l'or? Quand je te sacrifie tous mes désirs, toutes mes pensées, tous les instants de ma vie, j'obéis à l'ascendant que tes charmes, ton caractère et toute ta personne ont su prendre sur mon malheureux cœur. J'ai tort si la nature ne m'a pas donné les attraits pour te captiver, mais ce que je mérite de la part de Joséphine, ce sont des égards, de l'estime, car je t'aime à la fureur et uniquement.

» Adieu, femme adorable, adieu, ma Joséphine. Puisse le sort concentrer dans mon cœur tous les

chagrins et toutes les peines; mais qu'il donne à ma Joséphine des jours prospères et heureux. Qui le mérite plus qu'elle? Quand il sera constaté qu'elle ne peut plus aimer, je renfermerai ma douleur profonde, et je me contenterai de pouvoir lui être utile et bon à quelque chose. Je rouvre ma lettre pour te donner un baiser... Ah! Joséphine... Joséphine...! » (Milan, 28 novembre 1796, 8 heures du soir.)

Pauvre amant affolé, qui ne peut croire à son malheur, qui résume son désespoir dans cette exclamation déchirante!

Comment expliquer la froideur d'une femme pour son mari qui lui apporte, en plus d'un amour ardent, les lauriers de Montenotte et d'Arcole?

Joséphine était légère et coquette; nous le savons. La légèreté peut causer l'oubli momentané, non l'abandon du devoir; la coquetterie a d'autres conséquences : entre tenter les autres et être tentée soi-même, il n'y a pas loin.

Tous les jeunes officiers qui entouraient Joséphine « étaient, dit Stendhal, fous d'enthousiasme et de bonheur, et admirablement disposés pour faire tourner les têtes ».

L'un d'eux, nommé Hippolyte Charles, sans trop d'avantages extérieurs, petit et mince, très brun de peau, les cheveux noirs de jais, mais très soigneux de sa personne, et très élégant avec ses beaux habits de hussard chamarrés d'or, montra

le plus grand empressement près de la femme de son général en chef. Il était de l'espèce la plus dangereuse pour la femme qui s'ennuie et qui est peu attachée à son mari. Charles était ce qu'on appelle dans les salons *un garçon amusant*. Il s'exprimait toujours en calembours, faisait le polichinelle en parlant. Le très vif intérêt que Joséphine portait au jeune officier de hussards n'était ignoré de personne à l'armée d'Italie, et, quand éclatèrent ce que M. de Ségur a appelé « les mécontentements jaloux » de Napoléon, on ne s'étonna pas de voir Charles, alors aide de camp du général Leclerc, « renvoyé de l'armée d'Italie par ordre du général en chef ». « Pendant ses premières campagnes d'Italie, dit Sismondi, il éloigna de son quartier général plusieurs des amants de Joséphine. »

Joséphine, à son retour de Gênes, n'eut pas de peine à attendrir Napoléon. « Renfermant sa douleur profonde », selon sa propre expression, il pardonnera, il ne demande même qu'à pardonner, ainsi le veut son état passionnel. Mais ses illusions sont détruites; à la place d'une tendre affection, il a trouvé vide le cœur de sa femme.

Sa faiblesse, à l'égard de Joséphine, a donné lieu à bien des suppositions : les moins malintentionnés, parmi lesquels M. Imbert de Saint-Amand, ont dit que Bonaparte avait besoin de Joséphine pour le soutenir près du Directoire. Cette insinuation doit être écartée, rien ne la

justifie. Pas un mot n'est dit sur ce sujet dans les *Lettres de Napoléon à Joséphine*, éditées par la reine Hortense qui se serait empressée de mettre en valeur, s'ils avaient existé, les services que Joséphine aurait rendus à son mari. Il n'est fait aucune allusion de ce genre dans les récits des témoins oculaires de la campagne d'Italie. D'ailleurs, pour le servir auprès du Directoire, Bonaparte avait des avocats suffisamment éloquents : ses bulletins de victoire, ses envois successifs de plus de cinquante millions en or. Secours quasi providentiel en des temps où la valeur d'un louis d'or avait atteint jusqu'à dix-neuf mille francs en assignats.

La conduite de Bonaparte peut s'expliquer plus simplement. Il avait pour se résoudre à l'indulgence, d'abord ce qui lui restait de son amour, ensuite la disposition assez compréhensible à ne pas se montrer impitoyable en face d'une première faute, surtout quand l'importance de cette faute n'est pas avérée.

Napoléon comprima douloureusement son immense chagrin. Il se plut, comme la plupart des maris amoureux et trompés, à se faire lui-même des sophismes que lui dictait sa passion frénétique. Il ne voulut rien approfondir dans la crainte peut-être d'en savoir trop, et mit sur le compte d'une légèreté sans conséquence les manquements graves dont sa femme venait de se rendre coupable.

Qu'en évitant un scandale il ait eu, pour une part, le souci de l'opinion publique toujours prête, en pareille occurrence, à se moquer du mari ; qu'il ait redouté le ridicule de divulguer ses infortunes conjugales à l'Europe qui attendait par chaque courrier un nouveau bulletin de victoire ; qu'il se soit dit qu'un éclat nuirait à la considération dont il avait besoin à cette époque, vis-à-vis des ambassadeurs et des cardinaux avec qui il avait des rapports journaliers, tout cela est possible. Mais le calcul de l'intérêt personnel, si rarement étranger aux résolutions les moins réfléchies, a-t-il joué, à cette heure, un rôle prépondérant dans l'esprit de Napoléon?

A cette question, comment ne pas répondre non, quand on verra Napoléon s'appliquer aussitôt à transformer son amour en un attachement loyal et paisible que rien, dans la suite, n'a pu jamais altérer, pas même le divorce ; quand on le verra s'efforcer de rendre heureuse la femme qui ne l'aime pas, et supporter patiemment, dans ce but, les petites humiliations résultant de cette fausse situation où chaque jour amène une nouvelle capitulation du mari?

Lui, dont la parole est sans réplique pour des milliers d'hommes ; lui, dont un geste suffit pour jeter sur un point quelconque toute une armée, il dira à Arnault, en désignant le petit chien de Joséphine, grimpé sur un canapé : « Vous voyez bien ce monsieur-là, c'est mon rival. Il était en

possession du lit de madame quand je l'épousai. Je voulus l'en faire sortir : prétention inutile; on me déclara qu'il fallait me résoudre à coucher ailleurs ou consentir au partage. Cela me contrariait assez, mais c'était à prendre ou à laisser. Je me résignai. Le favori fut moins accommodant que moi. J'en porte la preuve à cette jambe. » N'est-ce pas à sa première nuit de noces que Napoléon faisait allusion en écrivant à Joséphine trois mois après leur mariage : « Millions de baisers et même à Fortuné, en dépit de sa méchanceté[1]. »

Et quand Fortuné (c'était le nom du bienheureux caniche) aura disparu, il sera, malgré la défense expresse de Napoléon, remplacé par un carlin. Ainsi, l'homme qui dictait des lois à l'Europe ne pouvait pas, chez lui, mettre un chien à la porte. De même il n'osait pas, on l'a vu, décacheter une lettre de sa femme!

C'est qu'en dictant des lois à l'Europe, Napoléon accomplissait son devoir de général envers la patrie, envers ses armées, et qu'en recherchant la paix de son ménage il accomplissait son devoir d'époux, du moins comme le lui faisaient comprendre son penchant pour sa femme et la force de l'habitude : vertus éminemment bourgeoises.

1. A partir de la page 157, toutes les lettres de Napoléon à Joséphine sont extraites de la correspondance publiée sous les auspices de la reine Hortense.

V

L'existence menée par Napoléon, entre la prise de Mantoue et la paix de Campo-Formio, soit à Montebello, soit à Passeriano, était essentiellement familiale. Il vivait alors entouré de sa mère, de ses sœurs Élisa et Pauline, de ses frères Joseph et Louis, et d'Eugène, fils de Joséphine, âgé de quinze ans, dont il avait fait son aide de camp.

Écoutons les témoins oculaires. « ... Dans l'intérieur, avec son état-major, dit Marmont, il y avait de sa part une grande aisance, une bonhomie allant jusqu'à une douce familiarité. Il aimait à plaisanter, et ses plaisanteries n'avaient jamais rien d'amer, elles étaient gaies et de bon goût; il lui arrivait souvent de se mêler à nos jeux, et son exemple a plus d'une fois entraîné les graves plénipotentiaires autrichiens à en faire partie. Son travail était facile, ses heures n'étaient point réglées, et il était toujours abordable au milieu du repas. »

« Après le dîner, dit Arnault, on passait au salon; il dirigeait lui-même les amusements. La conversation venait-elle à languir, il racontait une de ces histoires dramatiques et fantastiques qu'il affectionnait. »

A Montebello, il maria sa sœur Pauline avec le

général Leclerc. Celui-ci était fils d'un marchand de farine. Quelques mois auparavant avait eu lieu le mariage d'Élisa Bonaparte avec Bacciochi, officier subalterne. On peut inférer de ces mariages qu'à ce moment Napoléon ne rêvait pas encore des trônes pour les membres de sa famille.

Maintenant, lui fera-t-on, avec Miot de Mélito, un reproche de ne se montrer nullement embarrassé ou confus des excès d'honneur qu'il se faisait rendre en public, et de les recevoir comme s'il y eût été habitué de tout temps? Trouvera-t-on mauvais qu'il ait apporté dans l'exercice de ses fonctions une autorité qui imposait à tout le monde, une attitude et un regard « qui forçaient chacun à obéir »?

Mais n'avait-il donc pas à représenter un grand pays? N'était-il pas la personnification vivante de nos armes triomphantes? N'était-il pas le conquérant devant qui s'inclinaient un pape, l'Empereur et les rois? Ne devait-il pas faire sentir à tous le poids de la main qui, après avoir tracé le chemin de la victoire, signait les traités de paix?

Certes, nous ne nions pas qu'il n'y eût chez lui, à cette époque, l'orgueil légitime né de ses succès et de son bonheur militaires, car nous comprendrons volontiers avec Walter Scott, qui n'était pas de ses amis, que « tous les honneurs qui lui étaient acquis, excepté ceux d'une tête couronnée, avaient tout le charme de la nouveauté

pour l'homme qui, deux ou trois ans auparavant, languissait obscur ».

Donc, nous admettons et nous croyons véritable et humaine cette dualité du caractère de Napoléon, d'une part : autoritaire, inflexible dans le commandement, altier, réservé dans ses rapports publics; de l'autre : aimable, enjoué et cordial alors qu'il a dépouillé la fonction dont il doit faire respecter le prestige. La seconde attitude est bien celle de l'homme qui, né loin des grandeurs, se livre chez lui aux joies tranquilles entrevues dans son enfance.

Il n'en subsiste pas moins qu'après l'incident du voyage de Gênes, le désenchantement avait meurtri l'âme de Bonaparte. Aux lettres brûlantes de Vérone, se succèdent, mais combien attiédies! celles d'Ancône ou de Tolentino, pendant la ratification du traité avec les plénipotentiaires du Pape.

« Je suis toujours à Ancône. Je ne te fais pas venir, parce que tout n'est pas encore terminé; mais sous peu de jours j'espère que cela sera terminé. D'ailleurs, ce pays-ci est très maussade, et tout le monde a peur. Je pars demain pour les montagnes. Tu ne m'écris point; tu devais cependant me donner de tes nouvelles tous les jours. Je te prie d'aller te promener tous les jours, cela te fera du bien.

» Je te donne un million de baisers. Je ne me suis jamais autant ennuyé qu'à cette vilaine

guerre-ci. Adieu, ma douce amie, pense à moi. » (10 février 1797.)

Autre lettre, trois jours plus tard : « Je ne reçois pas de tes nouvelles, et je ne doute pas que tu ne m'aimes plus. Je t'ai envoyé des journaux et différentes lettres. Je pars à l'instant pour passer les montagnes. Du moment que je saurai à quoi m'en tenir, je te ferai venir avec moi : c'est le vœu le plus cher de mon cœur. Mille et mille baisers. » (13 février 1797.)

Selon son habitude, Joséphine a mis sur le compte de la maladie sa négligence ou son indifférence; alors la tendresse de Napoléon s'émeut, et une recrudescence momentanée se produit dans son affection.

Le 16 février 1797, il écrit : « Tu es triste, tu es malade, tu ne m'écris plus, tu veux t'en aller à Paris. N'aimerais-tu plus ton ami? Cette idée me rend malheureux. Ma douce amie, la vie est pour moi insupportable depuis que je suis instruit de ta tristesse. Je m'empresse de t'envoyer Moscati, afin qu'il puisse te soigner. Ma santé est un peu faible; mon rhume dure toujours. Je te prie de te ménager, de m'aimer autant que je t'aime, et de m'écrire tous les jours. Mon inquiétude est sans égale. J'ai dit à Moscati de t'accompagner à Ancône, si tu veux y venir. Je t'écrirai là pour te faire savoir où je suis. Peut-être ferai-je la paix avec le Pape et serai-je bientôt près de toi; c'est le vœu le plus ardent de mon âme.

» Je te donne cent baisers. Crois que rien n'égale mon amour, si ce n'est mon inquiétude. Écris-moi tous les jours toi-même. Adieu, très chère amie. »

Cette envie de retourner à Paris était peu flatteuse pour Napoléon; osera-t-il rappeler sa femme aux convenances les plus élémentaires? Nullement. Ces faibles reproches n'aboutissent qu'à une nouvelle déclaration de ses sentiments.

Qu'on remarque d'abord, dans la lettre suivante écrite le jour même de la signature de la paix avec le Pape, le peu de vanité qu'il met à annoncer ce traité, son premier acte souverain :

« La paix avec Rome vient d'être signée. Bologne, Ferrare, la Romagne sont cédées à la République. Le Pape nous donne trente millions, dans peu de temps, et des objets d'art.

» Je pars demain pour Ancône, et de là pour Rimini, Ravenne et Bologne. Si ta santé te le permet, viens à Rimini ou Ravenne; mais ménage-toi, je t'en conjure.

» Pas un mot de ta main, bon Dieu! qu'ai-je donc fait? Ne penser qu'à toi, n'aimer que Joséphine, ne vivre que pour ma femme, ne jouir que du bonheur de mon amie, cela doit-il me mériter de sa part un traitement si rigoureux? Mon amie, je t'en conjure, pense souvent à moi et écris-moi tous les jours. Tu es malade ou tu ne m'aimes pas! Crois-tu donc que mon cœur soit de marbre? Et mes peines t'intéressent-elles si

peu! Tu me connaîtrais bien mal! Je ne le puis croire. Toi, à qui la nature a donné l'esprit, la douceur et la beauté; toi qui, seule, pouvais régner dans mon cœur, toi qui sais trop, sans doute, l'empire absolu que tu as sur moi!

» Écris-moi, pense à moi et aime-moi. Pour la vie, tout à toi. »

Désormais, les sentiments de Napoléon seront plus tempérés; ces lettres sont comme les dernières flammes d'un feu prêt à s'éteindre. Pour ranimer ce feu, il faudrait sans doute peu de chose. Mais Joséphine a laissé graduellement se refroidir la passion de Napoléon. Trop sûre d'elle-même, croyant pouvoir, au gré de son caprice, jouer avec l'amour de son mari, elle continue à suivre ses penchants légers avec une parfaite insouciance.

Ainsi s'écoulèrent les jours qui virent s'achever la merveilleuse campagne d'Italie, que termina la ratification du 30 novembre 1797, signée par Bonaparte à Rastadt, où il s'était rendu seul.

Il retrouva Joséphine à Paris, le 5 décembre. Elle put jouir alors, dans son milieu préféré, de toutes les satisfactions de vanité que lui valait la gloire d'un époux excitant partout un enthousiasme qu'elle était la seule à ne point partager.

VI

Les fêtes, les réceptions de toute sorte n'empêchèrent pas Napoléon de s'occuper activement de la mise à exécution des plans de conquête de l'Égypte.

Le 4 mai, au soir, Napoléon quitta Paris, accompagné de Joséphine, Bourrienne, Duroc et Lavalette. Contrairement à ce qui a été dit, Eugène n'était pas du voyage, il était parti d'avance, dans les premiers jours d'avril, et attendait à Toulon.

Le 8 avril, arrivée à Toulon. Le 19, Napoléon monte sur le vaisseau amiral l'*Orient*.

Les adieux à Joséphine furent touchants. Demanda-t-elle à son mari de l'accompagner? Elle le dit dans une lettre à Hortense, sa fille. Bourrienne ne parle pas de cette proposition.

Nous voulons bien croire cependant qu'elle a été faite. Il est dans l'ordre naturel des choses qu'une femme, même sans en avoir aucune envie, au moment d'un départ, fasse encore mine par bienséance de vouloir accompagner son mari.

Il eût, du reste, été parfaitement fou d'emmener une femme au début d'une entreprise aussi périlleuse.

A bord de l'*Orient*, Napoléon se plaisait à réunir autour de lui les savants de l'expédition,

entre autres Monge et Berthollet. Il soulevait des discussions dont il donnait lui-même le texte. Elles roulaient le plus souvent sur des questions de religion, sur les différentes espèces de gouvernement, sur la stratégie.

Après la prise de Malte (13 juin), Bonaparte débarqua à Alexandrie le 2 juillet. Alors se déroulèrent, pendant plus d'une année, les faits d'armes prodigieux de cette campagne d'Égypte qui devaient porter le nom de la France et de Napoléon jusqu'au fond de l'Asie.

C'est au cours de cette expédition que le dernier coup fut porté au peu qui restait en Napoléon d'illusions sur Joséphine.

Dès son arrivée au Caire, appréhendant de nouvelles inconséquences de la part de sa femme, il est pris d'une inquiétude dont nous trouvons la trace dans une lettre à son frère Joseph : « ... Aie des égards pour ma femme : vois-la quelquefois. Je prie Louis de lui donner quelques bons conseils... »

Et ne sent-on pas un regret intime, exhalé comme dans un soupir, quand il termine par ces mots : « J'envoie un beau châle à Julie; c'est une bonne femme, rends-la heureuse. »

Des rapports très détaillés ne tardèrent pas à arriver qui suscitèrent en lui la plus noire jalousie. Le fait est indiscutable; il est attesté par Napoléon lui-même dans une autre lettre à Joseph où il dit : « J'ai beaucoup de chagrins domestiques.. » Et quelques jours plus tard :

« Fais en sorte que j'aie une campagne à mon arrivée, soit près de Paris, soit en Bourgogne; je compte y passer l'hiver et m'y enfermer : je suis ennuyé de la nature humaine. J'ai besoin de solitude et d'isolement; les grandeurs m'ennuient; le sentiment est desséché. »

Son âme tourmentée, non sans motifs antérieurs, était naturellement ouverte à tous les soupçons. Écoutez un témoin qui n'est pas suspect : « Vers cette époque, nous dit le prince Eugène dans ses Mémoires, le général en chef commença à avoir de grands sujets de chagrin, soit à cause du mécontentement qui régnait dans une partie de l'armée, et surtout parmi quelques généraux, soit à cause des nouvelles qu'il recevait de France, où l'on s'efforçait de troubler son bonheur domestique. Quoique je fusse fort jeune, je lui inspirais assez de confiance pour qu'il me fît part de son chagrin. Je cherchais à adoucir ses ressentiments; je le consolais de mon mieux, et autant que pouvaient le permettre mon âge et le respect qu'il m'inspirait. »

Pour faire des confidences de cette nature à un jeune homme de dix-huit ans, il faut avoir le cœur bien gros, et, quand ce jeune homme est le fils de votre femme, n'est-ce pas chercher à se rassurer soi-même par les réponses naïves de l'enfant?

Comme tous les esprits inquiets, il est probable que Bonaparte provoquait lui-même les entre-

tiens sur ce sujet cuisant avec ceux qu'il supposait être informés. Un jour, en février 1799 à El-Arich, comme il se promenait avec Junot, celui-ci lui fit des révélations telles que Napoléon entra dans une fureur extrême, et, s'adressant à Bourrienne, lui dit haletant de colère : « Si vous m'étiez attaché, vous m'auriez informé de tout ce que je viens d'apprendre par Junot : voilà un véritable ami. Joséphine!... M'avoir ainsi trompé? Elle... Si elle est coupable, il faut que le divorce m'en sépare à jamais! Je ne veux pas être la risée de tous les inutiles de Paris! Je vais écrire à Joseph : il fera prononcer le divorce! »

Sur quels fondements reposaient les bruits qui, traversant la Méditerranée, étaient parvenus jusqu'à Napoléon?

« En courant le monde, peut-être chez Despréaux, mari de mademoiselle Guimard, 17, rue du Mont-Blanc, le maître à danser à la mode, où elle allait oublier l'absence de son mari, cette bonne Joséphine, comme dit Gohier, avait eu le malheur de retrouver l'ancien officier de hussards, Hippolyte Charles, chassé de l'armée d'Italie par Bonaparte. » Ce jeune homme aimable, de nos jours on dirait irrésistible pour les dames, était entré, à la recommandation de Joséphine, comme associé dans l'entreprise de vivres de la compagnie Louis Bron.

Cette position lui permettait de tenir un état de maison assez brillant; il n'avait donc rien perdu

de ses moyens de séduction. Il commença par faire quelques visites à Malmaison et finit par l'habiter tout à fait en maître.

Ces relations scandaleuses furent l'origine des bruits persistants, quoique mal définis, qui arrivèrent aux oreilles de Napoléon. Impuissant, vu la distance, à se venger, il eut le temps de dominer les premiers transports de sa colère, et finit par se détacher tout à fait de Joséphine.

Dès cet instant, nous pouvons considérer comme éteint l'amour de Napoléon pour sa femme. Tous les désirs du jeune général, jadis attirés vers Paris, commencèrent à se donner libre carrière ; il afficha même ouvertement des sentiments chaleureux pour une jeune et sémillante blonde, madame Pauline Fourès, femme d'un officier de chasseurs à cheval. La présence du mari était gênante, aussi fut-il envoyé en Europe. Les assiduités dont cette jolie personne était l'objet l'avaient fait surnommer par l'armée d'Égypte : « Notre Souveraine de l'Orient. »

Cette liaison était publique. Bonaparte et sa maîtresse se promenaient ensemble en calèche. Eugène en conçut un violent chagrin qu'il confia à Berthier. Du jour où Napoléon fut informé de la peine qu'il causait au fils de Joséphine, il cessa de sortir avec madame Fourès.

VII

Pendant que Napoléon, sous l'impression des nouvelles politiques reçues de France, méditait son retour, et combinait son passage à travers les croisières anglaises, Gohier, alors président du Directoire, scandalisé de la liaison compromettante de Joséphine, prodiguait à celle-ci des conseils aussi prudents qu'inutiles. Il l'engageait à divorcer, et il ajoutait d'un ton quelque peu goguenard : « Vous me dites que vous n'avez que de l'amitié l'un pour l'autre, monsieur Charles et ous : mais si cette amitié est tellement exclusive qu'elle vous fasse violer les convenances du monde, je vous dirai comme s'il y avait de l'amour : Divorcez, parce que l'amitié, aussi abnégative des autres sentiments, vous tiendra lieu de tout. Croyez que vous éprouverez du chagrin de tout ceci. »

Le conseil, quoique sage, ne faisait pas le compte de Joséphine. Elle tenait aux hommages que lui valait son rang d'épouse du conquérant. Elle en voulait bien les privilèges, sans toutefois en accepter les devoirs.

Elle sentait, cependant, l'orage gronder sur sa tête; elle avait dû recevoir des lettres qu'on nous a cachées, mais qui ne devaient laisser aucun doute sur le courroux de son mari. Au fur et à

mesure qu'elle jugeait le retour de Napoléon plus imminent, elle se rapprochait davantage du ménage de Gohier, pensant, par cette honnête fréquentation, donner le change aux soupçons et aux médisances. Quand elle apprend le retour de Bonaparte, Joséphine dit naïvement à madame Gohier : « Je vais au-devant de lui. Il est important que je ne sois pas prévenue par ses frères qui m'ont toujours détestée... Quand Bonaparte apprendra que ma société particulière a été la vôtre, il sera aussi flatté que reconnaissant de l'accueil que j'ai reçu dans votre maison pendant son absence. »

Contrairement à ces prévisions, Bonaparte ne se montra nullement flatté, ainsi qu'on va le voir d'après le récit d'Eugène dans ses Mémoires :

« Par un contre-temps fâcheux, dit-il d'abord, ma mère qui, à la première nouvelle du débarquement, était partie pour aller au-devant de lui jusqu'à Lyon, prit la route de Bourgogne, tandis qu'il prenait par le Bourbonnais. De cette manière nous arrivâmes à Paris quarante-huit heures avant elle... »

Le 16 octobre, à six heures du matin, Bonaparte ne trouva donc personne en arrivant dans sa maison de la rue Chantereine; son irritation et sa jalousie s'en accrurent encore. Lorsque Joséphine revint à son tour, il ne voulut pas la voir et lui fit signifier son intention formelle de divorcer.

Seul dans sa chambre à cet instant, Napoléon put-il bien concentrer toute sa pensée sur son malheur domestique?

C'était, on en conviendra, une bizarre situation que celle de cet homme, débarqué comme par miracle, qui vient de parcourir la France, acclamé par la population entière, qui, à peine rentré à Paris, croit entendre déjà, se pressant dans son escalier, les pas de vingt personnes avec lesquelles vont être discutées les mesures propres à sauver l'État, et qui se trouve tout d'abord sous la menace des ennuis sans nombre, des écœurantes préoccupations qu'entraîne une instance en divorce!

Cependant, au premier moment, il fit bon marché de l'opinion publique. Il est même à supposer que si, devant la colère de son mari, Joséphine se fût retirée purement et simplement, la procédure du divorce aurait suivi son cours naturel, pendant que Napoléon se serait occupé d'autre chose, et cette autre chose, le complot du 18 brumaire, était assez grave pour l'absorber entièrement.

Homme intraitable, sans commisération, Napoléon aurait fermé vigoureusement sa porte et eût écrit à un homme de loi. Mais du moment qu'il ne prenait pas un parti radical et qu'il condescendait à entrer dans la voie des explications, à subir des scènes de larmes, la cause de Joséphine était gagnée d'avance.

Les mille considérations de l'opinion publique, peu sévère du reste, à cette époque, pour les ruptures de liens formés en dehors de toute sanction religieuse, n'auraient pas suffi à détourner Bonaparte de sa résolution. On le savait bien, rue Chantereine. Aussi Joséphine ne chercha-t-elle ni à braver son mari, ni à le mettre au défi de provoquer un scandale nuisible à sa situation politique. Le connaissant bien, c'est à son cœur, à son cœur seul qu'elle fit appel, c'est là qu'elle ouvrit la brèche par où devaient passer tous les arguments propres à amener une réconciliation; ce sont ses deux enfants, Eugène et Hortense, qu'elle lui envoya d'abord. Ceux-ci, tout en pleurs, se jetèrent aux pieds de Napoléon, le suppliant de ne pas abandonner leur mère.

Cette scène déchirante, que nous empruntons à la duchesse d'Abrantès, est discrètement confirmée par Eugène lui-même. « Avant notre retour, dit-il, les ennemis de ma mère eurent le champ libre et mirent ce temps à profit pour lui nuire dans l'esprit de son mari. J'en jugeai ainsi à la froideur de l'accueil qu'il lui fit, et je vis avec chagrin qu'il avait conservé les mauvaises impressions que je m'étais efforcé de détruire lors des confidences qu'il me faisait en Égypte. » Bourrienne, de son côté, apporte une nouvelle preuve de la vérité de notre récit en disant : « Bonaparte était exaspéré au dernier point; aussi reçut-il Joséphine avec une sévérité

calculée et l'expression de la plus froide indifférence. Il resta trois jours sans communication avec elle... »

Sur le point d'accomplir une rupture définitive, quel est le mari qui n'ait une hésitation et qui n'éprouve quelque compassion à l'idée que la femme jadis aimée va se trouver dans l'abandon, livrée à toutes les difficultés de la vie si terribles à surmonter? Bonaparte, dont le cœur gardait encore l'empreinte vive de son ancien amour, échappa moins qu'un autre à ces sentiments de protection et de pitié. De plus, n'avait-il pas devant lui deux malheureux enfants l'implorant de ne pas les rendre orphelins pour la seconde fois? Enfin, il fut bien forcé de s'attendrir quand il vit Joséphine, ruisselante de larmes, désespérée, conduite en sa présence par Eugène et Hortense. Ne contenant plus son émotion, Napoléon ouvrit les bras à sa femme et lui pardonna.

A partir de ce moment commence une autre existence entre les deux époux. Joséphine a pu mesurer la profondeur de l'abîme qu'elle a creusé elle-même. Contre son attente, elle a vu son mari prêt à ne reculer devant aucune extrémité; elle a été saisie d'effroi à la pensée qu'elle pouvait retomber dans l'état d'isolement sans prestige qu'elle appréhendait par-dessus tout.

Obéissant encore à tous les instincts de son être, ne voulant à aucun prix renoncer aux satisfactions vaniteuses que lui vaut la situation

de son mari, elle sentira la nécessité de se montrer attachée à Bonaparte. Désormais, elle deviendra empressée, elle cherchera même les moyens de plaire à Napoléon, et au 18 brumaire, elle saura s'employer avec beaucoup d'intelligence pour seconder les vues de son mari. C'est elle qui, afin d'endormir la vigilance du président du Directoire, se chargera de l'inviter à déjeuner pour l'heure même où doit s'accomplir le coup d'État. Le 17 brumaire, elle écrit : « Venez, mon cher Gohier, et votre femme, déjeuner avec moi demain à huit heures du matin; j'ai à causer avec vous sur des choses intéressantes. »

Dans l'avenir, par un juste et fréquent retour des choses d'ici-bas, ce sera Joséphine qui deviendra amoureuse et jalouse sincèrement, au fur et à mesure qu'elle sentira, par degrés, Napoléon se détacher d'elle; à mesure aussi, disons-le, qu'elle se sentira vieillir.

Lui, complètement désillusionné, se contente des relations telles que sa femme les a crées. Il cherche à avoir un intérieur convenable, et n'a d'autre préoccupation que d'assurer le respect de sa dignité d'homme.

Nous allons le voir appliquer chez lui les règles ordinaires des ménages les plus prosaïques. S'il ne voit plus dans sa femme l'idéal des premiers jours, s'il n'a pas trouvé dans le mariage le charme qu'un amour partagé vient chaque jour renouveler, il veut du moins, selon les traditions

qu'il a reçues, un foyer respectable, dans toute l'acception usuelle et bourgeoise du mot. Il ne cessera d'être prévenant, attentionné, désireux de rendre aussi heureuse que possible l'existence de Joséphine, désireux seulement, peut-être, de voir autour de lui des visages contents.

En résumé, si l'on nous permettait une comparaison, qui, bien que hasardeuse dans l'espèce, nous paraît caractériser cette situation nouvelle, nous dirions que Napoléon devint pour sa femme, naguère si poétisée, ce qu'est le bourgeois prud'-homme pour la compagne de ses jours.

S'il est vrai comme on l'a dit, que le style, c'est l'homme, l'homme, chez Napoléon, ne redevient parfaitement lui-même qu'une fois passés les orages du cœur, les accès de romantisme, contre lesquels une jeunesse austère ne l'avait pas suffisamment armé. Nous allons donc l'étudier dans ses lettres à Joséphine, écrites, après le pardon du retour d'Égypte, de telle ou telle autre étape de cette route glorieuse où il a été sacré le plus grand capitaine des temps historiques, où il a rencontré la plupart des princes souverains, empereurs ou rois de l'Europe, imploré par les uns, adulé par les autres, arbitre des destinées de tous.

Au milieu des ovations les plus enthousiastes, l'homme ne change pas; il va nous apparaître avec une bonhomie que n'altéreront ni l'éclat des succès, ni la pompe des réceptions royales, ni la magnificence obligée de son rang. Dans cette

correspondance du mari à sa femme, il n'y a ni consul ni empereur; on dirait d'un bon père de famille en tournée d'affaires. Ce sont les mêmes détails sur les moindres incidents de voyage, sur le plus ou le moins de bien-être trouvé dans les logements imprévus; ce sont les mêmes recommandations patriarcales, les mêmes racontages sur les objets les plus futiles.

Ce côté immuable, pour ainsi dire, du caractère de Napoléon, va être mis en pleine lumière par les fragments suivants extraits de ses lettres écrites à tous les échelons de son élévation :

« Il fait un si mauvais temps ici que je suis resté à Paris. La fête a été belle; elle m'a un peu fatigué. Le vésicatoire que l'on m'a mis au bras me fait souffrir beaucoup.

» J'ai reçu pour toi, de Londres, des plantes que j'ai envoyées à ton jardinier. S'il fait aussi mauvais à Plombières qu'ici, tu souffriras beaucoup des eaux. Mille choses aimables à maman et à Hortense. » (1801.)

« J'ai reçu ta lettre, bonne petite Joséphine. J'ai été hier à la chasse de Marly et je m'y suis blessé très légèrement au doigt en tirant un sanglier. Hortense se porte assez bien. Ton gros fils a été malade, mais il va mieux. Je crois que ce soir, ces dames jouent le *Barbier de Séville*. » (23 juin 1803.)

« Il y a ici une très belle cour, une nouvelle mariée fort belle, et, en tout, des gens fort

aimables, même notre électrice, qui paraît fort bonne, quoique fille du roi d'Angleterre... » (Stuttgart, 4 octobre 1805.)

« J'ai couché aujourd'hui chez l'ancien électeur de Trèves qui est fort bien logé. » (10 octobre 1805.)

« Je me porte bien, cependant le temps est affreux; je change d'habits deux fois par jour, tant il pleut. » (12 octobre 1805.)

« J'ai été, ma bonne Joséphine, plus fatigué qu'il ne fallait; une semaine tout entière et toute la journée, l'eau sur le corps et les pieds froids m'ont fait un peu de mal, mais la journée d'aujourd'hui où je ne suis point sorti m'a reposé... » (19 octobre 1805.)

« Il y a fort longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Les belles fêtes de Bâde et de Stuttgart font-elles oublier les pauvres soldats qui vivent couverts de boue, de pluie et de sang?... Adieu, mon amie. Mon mal d'yeux est guéri. » (10 décembre 1805.)

De ces dernières lignes, on peut inférer que, malgré toute sa bonne volonté, la nature de Joséphine reprenait parfois le dessus. Elle devient folle et oublie tout, dès qu'il y a des fêtes ou des prétextes à ostentation. Si, à ce point de vue, elle est restée la même qu'en 1796, par contre, Napoléon a beaucoup changé; il ne s'irrite ni ne se fâche plus; c'est en termes d'une ironie un peu lourde qu'il gourmande la négligence de sa femme : « Grande Impératrice, écrit-il neuf jours plus

tard, pas une lettre de vous depuis votre départ de Strasbourg. Vous avez passé à Bade, à Stuttgart, à Munich, sans nous écrire un mot. Ce n'est pas bien aimable ni bien tendre! Je suis toujours à Brünn. Les Russes sont partis, j'ai une trêve. Dans peu de jours, je verrai ce que je deviendrai. Daignez, du haut de vos grandeurs, vous occuper un peu de vos esclaves. » (19 décembre 1805.)

On suppose bien que, fidèle à son habitude, Joséphine, pour excuser sa faute, va dire qu'elle a été malade. La lettre du lendemain en apporte la preuve : « Je reçois ta lettre du 25. J'apprends avec peine que tu es souffrante; ce n'est pas là une bonne disposition pour faire cent lieues dans cette saison. Je ne sais ce que je ferai; je dépends des événements; je n'ai pas de volonté; j'attends tout de leur issue... »

Peu de jours après, les deux époux se réunirent à Munich, à l'occasion du mariage du prince Eugène, qui, par l'entremise de l'Empereur, avait obtenu la main d'Auguste, fille du roi de Bavière.

Avec la campagne de Prusse, en 1806, se trouve reprise la correspondance. Les lignes que nous allons mettre sous les yeux du lecteur sont donc contemporaines du plus haut prestige de Napoléon :

« ... J'ai déjà engraissé depuis mon départ; je fais, de ma personne, vingt à vingt-cinq lieues par jour à cheval, en voiture, de toutes les manières.

Je me couche à huit heures et suis levé à minuit, je songe quelquefois que tu n'es pas encore couchée. » (13 octobre 1816.)

« ... Tu as tort de montrer tant de bonté à des gens qui s'en montrent indignes. Madame L... est une sotte, si bête que tu devrais la connaître et ne lui porter aucune attention. » (29 novembre 1806.)

« Mon amie, ta lettre du 20 janvier m'a fait de la peine; elle est trop triste. Voilà le mal de n'être pas un peu dévote! Tu dis que ton bonheur fait ta gloire... Cela n'est pas conjugal, il faut dire : le bonheur de mon mari fait ma gloire... Joséphine, votre cœur est excellent, et votre raison faible; vous sentez à merveille, mais vous raisonnez moins bien. — Voilà assez de querelle; je veux que tu sois gaie, contente de ton sort... » (12 février 1807.)

« ... Paris achèvera de te rendre la gaieté et le repos, le retour de tes habitudes, la santé. Je me porte à merveille. Le temps et le pays sont mauvais. Mes affaires vont assez bien; il gèle, il dégèle dans vingt-quatre heures; l'on ne peut voir un hiver aussi bizarre... » (21 janvier 1807.)

« Mon amie, il y a deux ou trois jours que je ne t'ai pas écrit; je me le reproche, je connais tes inquiétudes. Je me porte fort bien; mes affaires sont bonnes. Je suis dans un mauvais village où je passerai encore bien du temps; cela ne vaut pas la grande ville. Je te le répète, je ne me

suis jamais si bien porté; tu me trouveras fort engraissé... » (2 mars 1807.)

« Il faut absolument en tout vivre comme tu vivais lorsque j'étais à Paris. Alors tu ne sortais pas pour aller aux petits spectacles ou autres lieux. Tu dois toujours aller en grande loge... Les grandeurs ont leurs inconvénients : une impératrice ne peut pas aller où va une particulière... » (25 mars 1807.)

« Vois peu cette madame de P...; c'est une femme de mauvaise société; cela est trop commun et trop vil... » (27 mars 1807.)

« Je viens de porter mon quartier général dans un très beau château, dans le genre de celui de Bessières, où j'ai beaucoup de cheminées; ce qui m'est fort agréable, me levant souvent la nuit, j'aime à voir le feu... » (Finkenstein, 2 avril 1807.)

« On dit que l'archichancelier (Cambacérès) est amoureux; cela est-il une plaisanterie, ou cela est-il vrai? Cela m'a amusé; tu m'en aurais dit un mot! » (2 mai 1807.)

« Je conçois tout le chagrin que doit te causer la mort de ce pauvre Napoléon (son neveu, fils de Louis); tu peux comprendre la peine que j'éprouve. Je voudrais être près de toi, pour que tu fusses modérée et sage dans ta douleur... Que j'apprenne que tu as été raisonnable et que tu te portes bien! Voudrais-tu accroître ma peine? » (14 mai 1807.)

Plusieurs lettres successives sont remplies de

consolations au sujet de ce deuil; nous relevons ces mots adressés à Hortense :

« ... N'altérez point votre santé, prenez des distractions et sachez que la vie est semée de tant d'écueils et peut être la source de tant de maux que la mort n'est pas le plus grand de tous... » (20 mai 1807.)

Ce n'est qu'au moment de la célèbre entrevue de Tilsitt que la correspondance de Napoléon et de Joséphine reprit son ton habituel. La mémorable réunion des empereurs a donné lieu, chez la plupart des historiens, à des relations hyperboliques. On va voir combien tout est ramené à de simples proportions, sous la plume du principal acteur de cette sorte d'apothéose féerique d'un humble lieutenant d'artillerie courtisé par les héritiers des plus anciennes monarchies de l'Europe :

« Mon amie, je viens de voir l'empereur Alexandre, j'ai été fort content de lui : c'est un fort beau, bon et jeune homme; il a de l'esprit plus qu'on ne le pense communément. » (25 juin 1807.)

« ... Tout va fort bien. Je crois t'avoir dit que l'empereur de Russie porte ta santé avec beaucoup d'amabilité. Il dîne, ainsi que le roi de Prusse, tous les jours chez moi. Je désire que tu sois contente. Adieu, mon amie, mille choses aimables. » (3 juillet 1807.)

« ... La reine de Prusse a dîné hier avec moi. J'ai eu à me défendre de ce qu'elle voulait m'obliger à faire encore quelques concessions à

son mari; mais j'ai été galant et me suis tenu à ma politique. Elle est fort aimable. Quand tu liras cette lettre, la paix avec la Prusse et la Russie sera conclue, et Jérôme reconnu roi de Westphalie avec trois millions de population. Ces nouvelles pour toi seule... » (7 juillet 1807.)

« ... Mon amie, je suis arrivé hier à cinq heures du soir à Dresde, fort bien portant quoique je sois resté cent heures en voiture sans sortir. Je suis ici chez le roi de Saxe, dont je suis fort content. Je suis donc rapproché de toi de plus de moitié chemin. — Il se peut qu'une de ces belles nuits, je tombe à Saint-Cloud comme un jaloux; je t'en préviens... » (18 juillet 1807.)

Dans les années 1808 et 1809, nous allons trouver Napoléon prenant part à la guerre d'Espagne, puis à l'entrevue des souverains à Erfurt, enfin à sa dernière campagne d'Autriche terminée par la victoire de Wagram :

« Je suis arrivé ici bien portant, un peu fatigué par la route qui est triste et bien mauvaise. Je suis bien aise que tu sois restée, car les maisons sont bien mauvaises ici et très petites. » (Bayonne, 16 avril 1808.)

« ... L'infant Don Charles et cinq ou six grands d'Espagne sont ici, le prince des Asturies est à vingt lieues. Le roi Charles et la Reine arrivent. Je ne sais où je logerai tout ce monde-là. Tout est encore à l'auberge... Je désire que tu fasses des amitiés à tout le monde à Bordeaux; mes occu-

pations ne m'ont permis d'en faire à personne. » (17 avril 1808.)

« ... J'ai eu hier le prince des Asturies, sa cour à dîner; cela m'a donné bien des embarras... Je suis assez bien établi actuellement à la campagne... » (21 avril 1808.)

« ... Je viens de chasser sur le champ de bataille d'Iéna. Nous avons déjeuné dans l'endroit où j'avais passé la nuit au bivouac. J'ai assisté au bal de Weimar. L'empereur Alexandre danse; mais moi, non; quarante ans sont quarante ans. Ma santé est bonne au fond, malgré quelques petits maux... » (9 octobre 1808.)

« Mon amie, je t'écris peu, je suis fort occupé. Des conversations de journées entières, cela n'arrange pas mon rhume. Cependant, tout va bien. Je suis content d'Alexandre, il doit l'être de moi : s'il était femme, je crois que j'en ferais mon amoureuse. Je serai chez toi dans peu; porte-toi bien, et que je te trouve grasse et fraîche... » (12 octobre 1808.)

« Tu dois être entrée aux Tuileries le 12. J'espère que tu auras été contente de tes appartements. J'ai autorisé la présentation, à toi et à la famille, de Kourakin (ambassadeur de Russie) : reçois-le bien et fais-le jouer avec toi... » (21 décembre 1808.)

« ... Je serai à Paris aussitôt que je le croirai utile. Je te conseille de prendre garde aux revenants; un beau jour, à deux heures du matin... » (9 janvier 1809.)

« Je t'ai écrit que tu pouvais aller à Plombières; je ne me soucie pas que tu ailles à Bade... La perte du duc de Montebello, qui est mort frappé ce matin, m'a fort affligé. Ainsi tout finit! Adieu, mon amie, si tu peux contribuer à consoler la pauvre maréchale, fais-le. » (31 mai 1809.)

« ... Mes ennemis sont battus, défaits, tout à fait en déroute. Ma santé est parfaite aujourd'hui; hier, j'ai été un peu malade d'un débordement de bile, occasionné par tant de fatigues : mais cela m'a fait grand bien... » (9 juillet 1809. 2 heures du matin.)

« ... J'ai reçu ta lettre du 16, je vois que tu te portes bien. La maison *(Boispréau appartenant à mademoiselle Julien)* de la vieille fille ne vaut que 120 000 francs; ils n'en trouveront jamais plus. Cependant, je te laisse maîtresse de faire ce que tu voudras, puisque cela t'amuse; mais une fois achetée, ne fais pas démolir pour y faire quelques roches... » (23 septembre 1809.)

« J'ai reçu ta lettre. Ne te fie pas, et je te conseille de te bien garder la nuit; car une des prochaines tu entendras grand bruit... » (25 septembre 1809.)

VIII

Plus on avance dans cette étude, plus on doit reconnaître que, chez Napoléon, l'homme privé ne pourrait se juger d'après l'homme public. Il est

bien évident que le style des lettres citées plus haut n'a aucun rapport avec le style de l'Empereur dans les documents officiels.

Ses proclamations, ses bulletins de victoire sont restés des modèles de fougue militaire et d'entrain communicatif, dont on pourrait s'attendre à trouver le reflet dans sa correspondance personnelle. Il n'en est rien. Quand il parle à l'Impératrice des faits de guerre, quand il fait mention de ses succès les plus considérables, on croirait entendre un bon négociant faisant part à sa femme d'une belle opération réalisée en voyage ; ce sont pour lui des *affaires* qui vont plus ou moins bien. Il dira, par exemple, après la prise d'Augsbourg : « Des succès assez notables ont commencé la campagne. » Après l'entrée des Français à Munich : « L'ennemi est battu, a perdu la tête, et tout m'annonce la plus heureuse campagne, la plus courte et la plus brillante qui ait été faite... » Après la victoire d'Elchingen et la reddition d'Ulm : « J'ai rempli mon dessein ; j'ai détruit l'armée autrichienne par de simples marches. J'ai fait 60 000 prisonniers, pris 120 pièces de canon, plus de 90 drapeaux et plus de 30 généraux. Je vais me porter sur les Russes, ils sont perdus. Je suis content de mon armée... Adieu, ma Joséphine ; mille choses aimables partout... » A trois journées de marche de Vienne, après une série de combats amenant toujours un nouveau succès, Napoléon écrit : « ... Mes affaires vont

d'une manière satisfaisante; mes ennemis doivent avoir plus de soucis que moi... Adieu, ma Joséphine, je vais me coucher. »

Un peu d'expansion, un peu d'orgueil se comprendraient le jour où, pour la première fois, il entre en conquérant dans une grande capitale; eh bien! cet événement si important n'inspire à Napoléon que ces simples mots : « Je suis à Vienne depuis deux jours, ma bonne amie, un peu fatigué; je n'ai pas encore vu la ville de jour; je l'ai parcourue la nuit. Demain, je reçois les notables et les corps. » Voici comment il fait part de la bataille d'Austerlitz : « J'ai battu l'armée russe et autrichienne commandée par les deux empereurs. Je me suis un peu fatigué, j'ai bivouaqué huit jours en plein air par des nuits assez fraîches. Je couche ce soir dans le château du prince de Kaunitz, où je vais dormir deux ou trois heures... » Deux jours après, l'empereur François II sollicite la paix. Napoléon dit : « ... J'ai vu hier à mon bivouac l'empereur d'Allemagne; nous causâmes deux heures; nous sommes convenus de faire vite la paix. » Si vous cherchez des commentaires emphatiques sur cette visite mémorable et son heureux résultat, vous trouverez ceci : « Le temps n'est pas encore très mauvais... Il court un petit mal d'yeux qui dure deux jours; je n'en ai pas encore été atteint... »

La veille de la bataille d'Iéna, au milieu des innombrables préoccupations qui l'assaillent, à

deux heures du matin, l'Empereur mande à Joséphine : « Je suis aujourd'hui à Géra, ma bonne amie; mes affaires vont fort bien, et tout comme je pouvais l'espérer. La Reine est à Erfurt avec le Roi. Si elle veut voir une bataille, elle aura ce cruel plaisir. Je me porte à merveille... »

« Mon amie, j'ai fait de belles manœuvres contre les Prussiens. » Telle est la façon modeste dont Napoléon commence sa lettre au lendemain d'Iéna; il continue ainsi : « J'ai remporté hier une grande victoire. Ils étaient 150 000 hommes : j'ai fait 20 000 prisonniers, pris 100 pièces de canon et des drapeaux. J'étais en présence et près du roi de Prusse; j'ai manqué de le prendre, ainsi que la Reine. Je bivouaque depuis deux jours. Je me porte à merveille... » A Postdam, s'il a pu éprouver un sentiment de légitime orgueil en entrant dans la demeure du grand Frédéric, vous n'en verrez pas trace : « Je suis à Postdam, écrit-il, ma bonne amie, depuis hier; j'y resterai aujourd'hui. Je continue à être satisfait des affaires. Ma santé est bonne, le temps est beau. Je trouve *Sans-Souci* très agréable... » De son entrée triomphale à Berlin, pas un mot: sa première lettre datée de cette ville porte ceci : « ... Le temps est ici superbe; il n'a pas encore tombé, de toute la campagne, une seule goutte d'eau. Je me porte fort bien, et tout va au mieux. Adieu, mon amie, j'ai reçu une lettre de M. Napoléon (l'enfant d'Hortense) je ne crois pas qu'elle

soit de lui, mais d'Hortense. Mille choses aimables à tout le monde. »

Nous en passons : et la prise de Stettin, et celle de Magdebourg, et celle de Lubeck et l'entrée à Varsovie, toujours annoncées avec la même simplicité. Le lendemain de la bataille d'Eylau, Napoléon écrit : « Mon amie, il y a eu hier une grande bataille; la victoire m'est restée, mais j'ai perdu bien du monde. La perte de l'ennemi, qui est plus considérable encore, ne me console pas. Enfin, je t'écris ces deux lignes moi-même, quoique je sois bien fatigué, pour te dire que je suis bien portant et que je t'aime. » Voici le compte rendu de la bataille de Friedland : « Mon amie, je ne t'écris qu'un mot, car je suis bien fatigué. Voilà bien des jours que je bivouaque. Mes enfants ont dignement célébré l'anniversaire de la bataille de Marengo. » (Marengo, 14 juin 1800; Friedland, 14 juin 1807.)

En Espagne, au moment d'aller combattre les Anglais, il écrit : « Je pars à l'instant pour voir manœuvrer les Anglais, qui paraissent avoir reçu leur renfort et vouloir faire les crânes... » Enfin, la dernière victoire dont il ait eu à rendre compte avant le divorce, est celle de Wagram; il s'exprime ainsi : « Je t'expédie un page pour te donner la bonne nouvelle de la victoire d'Ebersdorf, que j'ai remportée le 5, et de celle de Wagram, que j'ai remportée le 6. L'armée ennemie fuit en désordre, et tout marche selon

mes vœux... Je suis brûlé par le soleil... Adieu, mon amie; je t'embrasse. Bien des choses à Hortense. »

IX

Napoléon a-t-il été constamment l'observateur rigoureux du devoir conjugal tel que le prescrit la morale austère?

Nous ignorons ce qui serait advenu si, aux débuts du mariage, Joséphine avait su conserver l'amour que Napoléon lui apportait. Mais toujours est-il que dans l'état de choses qu'elle avait créé, d'abord par sa froideur, ensuite par ses fautes, état de choses qui avait réduit à une tendresse amicale et à une force de l'habitude le lien qui retenait son époux près d'elle, celui-ci devenait, dans ces conditions, une proie facile pour le démon de l'infidélité.

Donc, soit qu'il n'ait pas su résister aux tentations qui environnent le souverain dispensateur des richesses et des titres, soit qu'il ait voulu se prouver à lui-même qu'il pouvait faire des conquêtes sur un autre terrain que celui des batailles, Napoléon eut des maîtresses passagères, ce n'est pas douteux. Mais, et ceci accuse encore ses préjugés bourgeois, au lieu d'imiter Henri IV, François I^er^, Louis XIV et Louis XV, ses prédécesseurs, l'Empereur prenait tous les soins imaginables

pour que ses liaisons fussent ignorées de sa femme, de son entourage et du public.

Né obscur, il conserva assez le respect du pouvoir suprême pour ne pas l'avilir. On ne vit pas sous son règne les concubines avoir une action, si minime fût-elle, dans les conseils de la politique, pas même avoir une influence quelconque dans la répartition des privilèges ou emplois dont disposait le monarque.

En même temps que grandissaient la puissance et la gloire de son mari, Joséphine, si indifférente jadis, finit par devenir amoureuse de Napoléon, et, de plus, elle se mit à être excessivement jalouse.

La première en date qui eut l'honneur de porter ombrage à Joséphine fut, dit Lucien Bonaparte dans ses Mémoires, « madame Branchu, de l'Opéra, fort laide, mais délicieuse cantatrice ».

Napoléon paraît avoir eu une inclination un peu plus durable pour une autre pensionnaire d'un théâtre subventionné : mademoiselle George, de la Comédie-Française. Théodore de Banville, dans ses *Camées parisiens* a fait de la beauté de mademoiselle George, un portrait éblouissant : « Elle recueillait en elle la force, la joie, la jeunesse, la proportion des lignes, l'éclat des chairs, la finesse de la peau, la belle couleur riche du sang, la flamme de la prunelle, la grande nuit d'une chevelure amoureuse, la hautaine fierté du front, l'ovale parfait du visage, les sourcils longs, soyeux, droits, la narine hardiment

ouverte, la bouche aimante et charnue, à l'arc voluptueux et redoutable, l'oreille achevée et petite, le menton long et fin malgré sa rondeur, et l'ensemble inouï de sa majesté sacrée, — comme fut la beauté de mademoiselle George, à l'époque où Gérard peignait son portrait au long col héroïque et puissant, aux magnifiques épaules nues, aux bras et aux mains de reine idéale... » « Mademoiselle George, rapporte Lucien Bonaparte, passait alors pour être richement protégée par le Premier Consul; il n'affichait point cette protection, mais on en parlait en haut lieu. » « Sa conversation, dit Constant, lui plaisait et l'égayait beaucoup, et je l'ai souvent entendu rire, mais rire à gorge déployée, des anecdotes dont mademoiselle George savait animer les entretiens qu'elle avait avec lui. »

Napoléon eut moins d'agrément avec la Grassini, chanteuse, qui autrefois à Milan l'avait séduit « par sa beauté théâtrale et plus encore, dit Fouché, par les sublimes accents de sa voix ». L'Empereur la fit venir à Paris. « Ne voulant donner à Joséphine, jalouse à l'excès, aucun sujet d'ombrage, il ne faisait à la belle cantatrice que des visites brusques et furtives. Des amours sans soins et sans charmes ne pouvaient satisfaire cette femme altière et passionnée qui s'enflamma vivement pour le célèbre violon Rode, avec lequel, finalement, elle s'enfuit de Paris. »

Cette équipée semble avoir dégoûté, à tout

jamais, l'Empereur des femmes de théâtre. On a parlé, mais sans données bien précises, de mademoiselle Mars, de mademoiselle Duchesnois, de mademoiselle Bourgoin. On ne peut guère s'arrêter aux chroniques scandaleuses, si faciles à inventer et toujours assurées de succès quand il s'agit d'un grand homme.

Les idées volages du souverain se portèrent plutôt sur les dames d'honneur ou les lectrices de la maison de l'Impératrice. On cite, dans cette catégorie, « madame de Vanday, qui était alors une très belle femme; elle fixa pour quelque temps les regards du souverain, mais sa faveur fut de courte durée ».

Un peu plus sérieuse paraît avoir été sa liaison avec madame D..., femme d'un conseiller d'État.

De-ci, de-là, quelques caprices éphémères pour des lectrices de l'Impératrice; on en compte jusqu'à trois dans cette spécialité, puis la liaison de l'Empereur avec madame Gazani, une fort belle Génoise, liaison qui, selon Constant, dura environ un an, avec des rendez-vous n'ayant lieu qu'à des époques assez éloignées; c'est à peu près le menu fretin des péchés mignons de Napoléon, avant d'en arriver au seul engouement réel et durable qu'il ait jamais éprouvé dans ses infidélités conjugales.

X

Entre la bataille d'Iéna (13 octobre 1806) et la bataille d'Eylau (8 février 1807), l'Empereur avait procédé à l'occupation de la Pologne.

En France, la réputation de beauté des Polonaises était grande; et la pauvre Joséphine, comme pénétrée du pressentiment d'un danger imminent, était agitée nuit et jour par les ardeurs cuisantes de sa jalousie. Elle qui, jadis, avait mis tant de résistance à rejoindre Bonaparte en Italie, écrivait lettre sur lettre à Napoléon pour qu'il la fît venir en Pologne. Avec une impatience fébrile, elle attendait un mot du maître lui donnant rendez-vous dans une ville. « Chaque soir, dit la duchesse d'Abrantès, elle faisait des réussites qui devaient lui apprendre si enfin elle recevrait l'ordre de départ tant désiré. »

Dans le milieu de jolies femmes où il vivait, l'Empereur se souciait peu de voir arriver sa femme. Il lui faisait espérer une prochaine réunion, et, tout en s'appliquant à détourner ses soupçons, en bon bourgeois qui médite une infidélité, il se montre plus tendre, plus chaleureux. « ... Toutes ces Polonaises sont Françaises, mais il n'y a qu'une femme pour moi. La connaîtrais-tu? je te ferais bien son portrait; mais il faudrait

trop le flatter pour que tu te reconnusses... Ces nuits-ci sont longues tout seul... »

On peut juger de la nature des inquiétudes de l'épouse par les réponses du mari : « ... Je te sais mauvais gré d'une mauvaise opinion. Tu me dis que ce pourrait être par quelque rêve de la nuit, et tu ajoutes que tu n'es pas jalouse. Je me suis aperçu depuis longtemps que les gens colères soutiennent toujours qu'ils ne sont pas colères, que ceux qui ont peur disent souvent qu'ils n'ont pas peur, tu es donc convaincue de jalousie, j'en suis enchanté! » N'y a-t-il pas dans ces derniers mots comme un retour furtif sur le passé, où lui, si jaloux, était en même temps si malheureux? Néanmoins, il cherche à la rassurer; mais l'exagération qu'il y apporte trahit le peu de sincérité de ses protestations : « Du reste, tu as tort, ajoute-t-il, je ne pense à rien moins, et dans les déserts de la Pologne l'on songe peu aux belles... J'ai eu hier un bal de la noblesse de province : d'assez belles femmes, assez riches, quoique à la mode de Paris... » Un désert où l'on donne des bals! Voilà bien une image sortie d'un cerveau embarrassé dans ses explications!

Pour retarder l'arrivée de sa femme, il invoque toutes les raisons possibles, et se retranche derrière la force majeure. Ce n'est probablement pas sans un sourire ironique qu'il développait en si petite affaire ce grave aphorisme : « Plus on est grand, et moins on doit avoir de

volontés, l'on dépend des événements et des circonstances. »

Il ne s'oppose pas à ce qu'elle voyage, mais pas du côté de la Pologne : « Tu peux aller à Francfort et à Darmstadt. »

Puis revenant sur l'implacable force des choses, il ajoute : « ... Vous autres, jolies femmes, vous ne connaissez pas de barrières ; ce que vous voulez doit être ; mais moi, je me déclare le plus esclave des hommes ; mon maître, c'est la nature des choses... »

Cette philosophie résignée, qui aurait tant plu à Joséphine en 1796, n'était pas pour la contenter dix ans plus tard, alors qu'elle ne savait comment se rendre agréable à Napoléon, alors qu'elle redoublait de prévenances en lui envoyant de petits objets d'utilité, destinés à prouver sa sollicitude pour le bien-être de son mari : « Un officier m'apporte un tapis de ta part, écrit l'Empereur, il est un peu court et étroit ; je ne t'en remercie pas moins... »

En voyant différer son rapprochement de Napoléon, Joséphine sentait croître sa méfiance et ses tourments. Par une sorte de prescience, elle redoutait de savoir son mari seul à Varsovie. Elle ne se trompait pas ; il y avait là une grande séduction qui attendait son époux, et dont les conséquences furent, en effet, néfastes à Joséphine.

A peine arrivé dans la capitale de la Pologne, Napoléon devait rencontrer la seule femme qui,

parmi ses fredaines extra-conjugales, lui apporta un réel sentiment d'amour. Il trouva à Varsovie l'idylle unique de toute sa vie. Là, seulement, il connut pour la première fois les délices d'un amour véritablement partagé. Ni Joséphine, on l'a déjà vu, ni Marie-Louise, on le verra bientôt, ne conçurent pour l'Empereur l'affection profonde et sincère de madame Walewska.

Ce fut à un bal qui lui était offert par la noblesse, que Napoléon vit et distingua la jeune et belle Polonaise dont il a dit lui-même : « Une femme charmante, un ange! on peut dire que son âme est aussi belle que sa figure! »

Elle avait vingt-deux ans, elle était blonde, elle avait les yeux bleus et la peau d'une blancheur éblouissante; elle n'était pas grande, mais parfaitement bien faite et d'une tournure charmante. Une teinte légère de mélancolie, répandue sur toute sa personne, la rendait plus séduisante encore. Nouvellement mariée à un vieux noble d'humeur maussade, de mœurs extrêmement rigides, elle apparut à Napoléon comme une femme sacrifiée, malheureuse en ménage. « Cette idée accrut l'intérêt passionné qu'elle inspira à l'Empereur dès qu'il la vit. »

« Le lendemain du bal, dit Constant, l'Empereur me parut dans une agitation inaccoutumée. Il se levait, marchait, s'asseyait et se relevait de nouveau... Aussitôt après son déjeuner, il donna mission à un grand personnage d'aller de sa part

faire visite à madame Walewska et lui présenter ses hommages et ses vœux. Elle refusa fièrement des propositions trop brusques peut-être, ou que peut-être aussi la coquetterie naturelle à toutes les femmes lui recommandait de repousser. »

La Célimène polonaise ne sut pas résister longtemps à la tentation d'être la maîtresse d'un héros, jeune encore (il avait trente-sept ans), tout resplendissant de puissance et de gloire. Napoléon lui écrivit en termes si tendres et si touchants qu'elle finit par céder et promettre de venir voir l'Empereur le soir entre dix et onze heures. Semblable à un collégien au moment de son premier rendez-vous d'amour, « l'Empereur, en l'attendant, se promenait à grands pas, et témoignait autant d'impatience que d'émotion; à chaque instant, il demandait l'heure. Madame Walewska arriva enfin, mais dans quel état! pâle, muette, et les yeux baignés de larmes ».

D'après Constant, cette première soirée fut consacrée uniquement aux confidences de madame Walewska, expliquant, selon la coutume, ses malheurs domestiques, qui devaient excuser le genre de consolations qu'elle venait chercher dans les bras d'un amant. Elle se retira à deux heures du matin, le mouchoir sur les yeux et pleurant encore. Les larmes lui servirent sans doute, comme naguère les cailloux blancs du Petit Poucet, à retrouver son chemin, car « elle revint bientôt, se retira le matin d'assez bonne

heure; et continua ses visites jusqu'au départ de l'Empereur ».

Dès à présent, les amours battent leur plein à Varsovie. Comme le ferait, à sa place, tout mari en bonne fortune, Napoléon, afin de ne pas faire venir sa femme, va inventer des difficultés matérielles, inédites jusque-là : « Il faut bien se soumettre aux événements. Il y a trop de pays à traverser depuis Mayence jusqu'à Varsovie... Je serais assez d'opinion que tu retournasses à Paris... »

Après la distance, il fait ressortir les intempéries, l'état des routes : « Mon amie, je suis touché de tout ce que tu me dis ; mais la saison froide, les chemins très mauvais, peu sûrs, je ne puis donc t'exposer à tant de fatigues et de dangers. Rentre à Paris pour y passer l'hiver... Peut-être ne tarderai-je pas à t'y rejoindre ; mais il est indispensable que tu renonces à faire trois cents lieues dans cette saison, à travers des pays ennemis. »

A plusieurs reprises, il insiste sur ces arguments qui lui paraissent décidément les meilleurs : « La saison est trop mauvaise, les chemins peu sûrs et détestables, les espaces trop considérables pour que je permette que tu viennes jusqu'ici où mes affaires me retiennent. Il te faudrait au moins un mois pour y arriver. Tu arriverais malade. Il faudrait peut-être repartir, ce serait donc une folie... »

« Il est impossible que je permette à des femmes un voyage comme celui-ci : mauvais chemins, chemins peu sûrs et fangeux. »

« Je partage tes peines et ne me plains pas. Mais je ne saurais vouloir te perdre en t'exposant à des fatigues et des dangers qui ne sont ni de ton rang ni de ton sexe. »

Cette peinture décourageante des souffrances qui l'attendaient en voyage n'amenait pas Joséphine à la résignation. Elle se morfondait à Mayence, malgré les tendres assurances dont Napoléon accueillait chacune de ses lettres : « Crois qu'il m'en coûte plus qu'à toi de retarder de quelques semaines le bonheur de te voir, mais ainsi l'ordonnent les événements, le bien des affaires. Adieu, mon amie, sois gaie et montre du caractère. »

Pensant qu'alors elle le laissera tranquille, il a hâte de la voir retourner au milieu des plaisirs : « Ton séjour à Mayence est trop triste. Paris te réclame, vas-y, c'est mon désir. »

Et, comme il sait bien que sa femme est aiguillonnée par la jalousie, il ajoute pour lui rendre toute quiétude : « Je suis plus contrarié que toi ; j'eusse aimé à partager les longues nuits de cette saison avec toi... »

Il a parfaitement conscience de la peine qu'il fait à celle qui a conservé toute son amitié, à défaut de l'amour qu'elle a jadis si légèrement repoussé. Cependant, il la voudrait heureuse, il

l'excite encore à retourner à Paris, où sa coquetterie féminine, se donnant carrière, pourra lui faire oublier ses appréhensions :

« J'exige que tu aies plus de force. L'on me dit que tu pleures toujours : fi! que cela est laid!... une impératrice doit avoir du cœur... »

« Je suis désespéré du ton de tes lettres et de ce qui me revient; je te défends de pleurer, d'être chagrine et inquiète; je veux que tu sois gaie, aimable et heureuse... »

« Retourne à Paris, sois-y gaie, contente; peut-être y serai-je aussi bientôt. J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui; je pensais, dans mon ignorance, que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire; pardon de mon ignorance; l'on apprend toujours avec nos belles dames... crois qu'il m'en coûte de ne pas te faire venir; dis-toi : c'est une preuve combien je lui suis précieuse... »

Tout cela n'est-il pas parfaitement humain? Ces circonlocutions embrouillées où la paraphrase du code civil vient se mêler aux petits mensonges de l'époux en faute; cette facilité d'invention, dans l'exposé des obstacles qui arrêtent le voyage de sa femme, ces protestations de fidélité atteignant les extrêmes limites de ce que l'on peut décemment dire dans une lettre, ces exhortations à dissiper tout chagrin, à se livrer aux plaisirs et aux fêtes, voilà bien le langage ordinaire des maris en bonne fortune.

Nous avons tenu à montrer combien l'Empereur s'assujettissait à des scrupules inconnus avant lui dans le rang élevé qu'il occupait. Si Joséphine, comme femme, avait motif d'être blessée, elle pouvait, comme impératrice, se consoler en songeant à celles dont elle tenait la place, aux reines de France qui ont dû supporter la présence des favorites à la cour. Ces petites défaillances, pardonnées aux rois par tout le monde, sont aussi excusables chez l'Empereur qui, dans ses écarts conjugaux, sut mettre du moins, tant vis-à-vis de sa femme que de l'opinion publique, une réserve dont ses devanciers sur le trône ne lui avaient pas donné l'exemple.

N'eût-il pas été préférable de rendre inutile un si bel étalage de sentiments?

Il est peut-être des hommes doués d'une rigidité vertueuse telle qu'ils semblent avoir le droit de se montrer sans pitié pour ces sortes de fautes; mais ceux-là mêmes, cependant, devront bien reconnaître qu'à être coupable, on ne saurait l'être avec plus de ménagements, plus de retenue, plus de souci du chagrin que l'on cause. En somme, ce qui ressort nettement de tout cela, c'est l'une des tendances les plus marquées du caractère de Napoléon: il voulait tout le monde content autour de lui.

Le premier chapitre du petit roman d'amour ébauché à Varsovie se termina avec le départ de l'Empereur qui allait prendre le commandement de son armée pour la campagne d'Eylau.

L'amour de madame Walewska pour Napoléon ne s'éteignit pas. Après lui avoir donné une immense joie en le rendant père, elle ne lui occasionna jamais le moindre désagrément. Elle resta dans l'ombre pendant toute la durée du règne impérial. On ne la voit reparaître que dans les moments pénibles où elle sent que de douces paroles sont nécessaires à son amant, abîmé sous le coup de revers et de déceptions épouvantables! Ainsi vient-elle discrètement à l'île d'Elbe apporter quelques consolations à l'exilé, déchu des grandeurs, sans prestige et sans fortune! Cette figure de femme constante, désintéressée, sensible au malheur, plane comme celle d'un ange au-dessus des abandons, des lâchetés et des trahisons qu'on voit s'accumuler quand décline l'étoile de Napoléon.

XI

Le renvoi brutal de la meilleure des épouses, dans le seul but de satisfaire le vain orgueil de s'allier à une fille de sang royal, le délaissement cruel de cette femme après le divorce, le tableau élégiaque d'une impératrice éplorée, solitaire, aux portes de Paris, témoin forcé du bonheur de celle qui a pris sa place, tels sont les thèmes développés par les adversaires de Napoléon, afin de transformer son divorce en un acte d'intérêt personnel et de persécution gratuite.

La nécessité de faire de Joséphine une martyre s'imposait par le besoin de peindre Napoléon sous les traits d'un égoïste impitoyable. L'étude des documents aboutit, selon nous, à une conclusion moins poétique sans doute, mais plus conforme à la vérité.

Etant donnée la stérilité de Joséphine, l'acte du divorce, comme presque tous les actes de la carrière de Napoléon, est la suite directe, inévitable, des événements qui présidèrent au rétablissement du pouvoir personnel en France. Après le 18 brumaire, après le Consulat à vie, après l'institution de l'Empire et de l'hérédité, vient se placer l'acte du divorce.

Ces cinq phases de la vie de Napoléon sont les résultantes essentielles de l'état des esprits en France qui, du haut en bas de l'échelle sociale, étaient tourmentés par des inquiétudes de diverses natures, il est vrai, mais convergeant toutes à un but unique : le maintien de la chose établie. Nombre de fortunes ou de situations acquises redoutaient autant la rentrée des Bourbons que les excès révolutionnaires. Au premier rang se trouvait une légion de spéculateurs sur les biens nationaux. Après s'être rassuré par la nomination de Bonaparte au Consulat à vie, on institua l'hérédité impériale. Enfin, comme les gens pressés par la peur ne savent quel maximum de précautions prendre, on se mit à réfléchir encore qu'à défaut d'héritier direct, la succession de

l'Empereur serait disputée par de nombreux compétiteurs. A tout prix, il fallait éviter une interruption dans l'exercice du pouvoir suprême, et cette dernière appréhension ne pouvait être calmée que si Napoléon avait des enfants.

« Terreur de l'anarchie, terreur de l'invasion », dit Azaïs; nous ajouterons terreur des intérêts matériels acquis depuis l'abolition de l'ancien régime, « ces sentiments si cruels impriment à toutes les âmes un seul besoin : le maintien des institutions napoléoniennes ».

Ce serait être trop exigeant envers la nature humaine que de demander à un homme de rester insensible à l'offre qu'on lui fait de consolider sa puissance, d'exhausser sa grandeur, de fonder une dynastie. Certes, Napoléon ne devait pas être indifférent à ces perspectives. Qui l'eût été à sa place? Cependant, il résista plusieurs années à la pression que l'on exerça sur lui pour défaire un mariage stérile. Il est même permis de supposer que plus l'Empereur vieillissait, plus cette pression devenait vive.

Lucien Bonaparte, dans ses Mémoires, mentionne tout au long les ouvertures qu'il fit déjà, en 1799, et l'acquiescement qu'il obtint à la cour d'Espagne au sujet d'un mariage éventuel entre Napoléon et l'infante Isabelle. Dans sa lutte contre son entourage, c'est chez Napoléon qu'on retrouve le cri humain, la voix du cœur, quand il dit, en 1804 : « C'est par justice que je n'ai pas

voulu divorcer. Mon intérêt, l'intérêt du système voulait peut-être que je me remariasse. Mais j'ai dit : Comment renvoyer cette bonne femme à cause que je deviens grand... Non, cela passe ma force. J'ai un cœur d'homme, je n'ai pas été enfanté par une tigresse... Je ne veux pas la rendre malheureuse... » Il n'a pas fallu moins de cinq ans pour accoutumer Napoléon à l'idée qu'il devait sacrifier ses sentiments personnels à l'intérêt de tous. En réponse aux sollicitations incessantes dont on l'accablait, il allait jusqu'à faire valoir que « César et Frédéric n'ont point eu d'enfants ».

On a vu par ses lettres de 1806, que Joséphine, fort anxieuse, semblait redouter pour elle-même le séjour de son mari en Pologne. Ce pressentiment se réalisa trois ans plus tard. En effet, en 1809, après la bataille de Wagram qui marqua l'apogée du règne impérial, Napoléon passa trois mois environ à Schœnbrunn. Là, il fut rejoint par madame Walewska, qui ne tarda pas à devenir enceinte. Dès ce moment, la résolution de Napoléon semble définitivement fixée en ce qui concerne son devoir d'affermir les institutions qui régissent la France. Capable d'avoir des enfants, il croit que sa destinée lui commande d'assurer l'avenir de son pays. Et, bien que le sacrifice, on le verra, ne soit pas moins pénible pour lui que pour Joséphine, désormais le divorce est chose décidée.

XII

Que l'Impératrice ait compris dans toute leur rigueur les raisons qui exigeaient sa retraite, ce n'est absolument pas douteux. En effet, à supposer qu'elle ne voulût pas divorcer, qui donc pouvait l'y contraindre, sans avoir recours à une procédure dont il n'existe aucune trace? Mais, en outre, si l'on admettait que l'Impératrice fut violentée, il faudrait également admettre que, vaincue, elle aurait voulu s'éloigner de l'homme qui l'avait répudiée brutalement. Ne se serait-elle pas au moins empressée de fuir à tout jamais les lieux témoins de son humiliation?

Veut-on même que sa nature douce l'eût portée à éviter tout scandale, n'avait-elle pas à l'étranger une résidence tout indiquée, toute naturelle, à Milan, près de son fils Eugène qu'elle adorait? Rien, en effet, ne la retenait à Paris : Hortense était en Hollande, Eugène en Italie.

Il y eut entre les deux époux, on peut l'affirmer, une entente pénible, mais finalement amiable, sur la base d'un établissement somptueux de l'Impératrice et de la conservation de la tendresse affectueuse de Napoléon. Sous ces conditions, elle accepta le sacrifice. Et qui pourra nier qu'elle le fît de son plein gré, dans le but de procurer un héritier au trône, quand on la verra, elle,

oui, elle, Joséphine, s'occuper de remarier Napoléon?

Un mois à peine après le divorce, Joséphine, secondée par sa fille, faisait à madame de Metternich des ouvertures en vue d'un mariage possible entre Napoléon et l'archiduchesse d'Autriche; et ce fut avec l'ex-impératrice que se continuèrent les négociations. La preuve de ce que nous avançons est officielle et irréfutable; elle est dans les instructions envoyées de Vienne par le prince de Metternich à l'ambassadeur d'Autriche à Paris. On y lit ceci : « ... L'ouverture la plus prononcée ayant été faite par l'impératrice Joséphine et la reine de Hollande à madame de Metternich, Sa Majesté Impériale (l'empereur d'Autriche) n'en croit pas moins devoir suivre cette voie nullement officielle, et par conséquent moins compromettante, pour faire parvenir sans fard ses véritables intentions à la connaissance de l'empereur Napoléon. »

Madame de Metternich écrivait à son mari le 3 janvier 1810 : « L'impératrice Joséphine entra et après m'avoir parlé de tous les événements qui viennent d'arriver et de tout ce qu'elle a souffert, elle me dit : « J'ai un projet qui m'occupe » exclusivement, et dont la réussite me fait espérer » que le sacrifice que je viens de faire ne sera pas » augmenté en pure perte : c'est que l'Empereur » épouse votre archiduchesse; je lui en ai parlé » hier et il m'a dit que son choix n'est point

» encore fixé; mais, a-t-elle ajouté, je crois qu'il » le serait, s'il était sûr d'être accepté chez vous... » Il faut que nous tâchions d'arranger cela... »

On voudra bien admettre que nul n'était en situation d'obliger une femme à s'entremettre dans un mariage. Si Joséphine, qui aurait dû être la dernière à donner son concours à ces combinaisons, s'y prêtait personnellement, c'était donc parce qu'elle avait compris que « Napoléon divorçait pour procéder immédiatement à une nouvelle union qui lui permît d'espérer un héritier », ainsi que le dit Caulaincourt, s'occupant lui-même de marier Napoléon à une princesse russe.

Quoique Joséphine fut familiarisée, depuis près de onze ans, avec l'idée de sa répudiation, une scène émouvante, qui nous a été rapportée par un témoin oculaire, se passa le 30 novembre, quand Napoléon annonça à l'Impératrice que les actes seraient signés le 15 décembre suivant.

« C'était après dîner, raconte M. de Bausset, le café fut présenté, et Napoléon prit lui-même sa tasse que tenait le page de service, en faisant signe qu'il voulait être seul... Tout à coup j'entends partir du salon de l'Empereur des cris violents poussés par l'impératrice Joséphine... L'huissier de la chambre, pensant qu'elle se trouvait mal, fut au moment d'ouvrir la porte; je l'en empêchai, en lui observant que l'Empereur appellerait du secours, s'il le jugeait convenable.

J'étais debout près de la porte, lorsque Napoléon l'ouvrit lui-même et, m'apercevant, me dit vivement : « Entrez, Bausset, et fermez la porte. » J'entre dans le salon, et j'aperçois l'Impératrice étendue sur le tapis, poussant des cris et des plaintes déchirantes. « Non, je n'y survivrai » point », disait l'infortunée. Napoléon me dit : « Êtes-vous assez fort pour enlever Joséphine et » la porter chez elle par l'escalier intérieur qui » communique à son appartement, afin de lui » faire donner les soins et les secours que son » état exige? » Avec l'aide de Napoléon, je l'enlevai dans mes bras, et lui-même, prenant un flambeau sur la table, m'éclaira et ouvrit la porte du salon. Parvenu à la première marche de l'escalier, j'observai à Napoléon qu'il était trop étroit pour qu'il me fût possible de descendre sans danger de tomber... Ayant appelé le garçon du portefeuille... il lui remit le flambeau... et Napoléon prit lui-même les deux jambes de Joséphine pour m'aider à descendre avec plus de ménagement... Lorsqu'elle sentit les efforts que je faisais pour m'empêcher de tomber, l'Impératrice me dit tout bas : « Vous me serrez trop fort. » Je vis alors que je n'avais rien à craindre pour sa santé, et qu'elle n'avait pas perdu connaissance un seul instant... L'agitation, l'inquiétude de l'Empereur étaient extrêmes... Les mots s'échappaient avec peine et sans suite, sa voix était émue, oppressée, et des larmes mouillaient ses yeux. Toute cette scène ne

dura pas plus de sept ou huit minutes. Napoléon envoya de suite chercher Corvisart, la reine Hortense, Cambacérès, Fouché, et avant de remonter dans son appartement, il alla s'assurer par lui-même de l'état de Joséphine, qu'il trouva plus calme et résignée... »

Devant toute la famille impériale réunie, en présence des grands dignitaires de la couronne, le 15 décembre 1809 au soir, l'Empereur et l'Impératrice signèrent l'acte qui annulait leur mariage. « L'Empereur, dit Mollien, n'était pas moins ému qu'elle, et ses larmes étaient véritables. »

XIII

Napoléon, après le divorce, témoigna à Joséphine une tendresse infinie qu'il lui conserva toujours. Dans cette attitude de l'Empereur, on chercherait vainement autre chose que l'expansion naturelle de son cœur, car son intérêt, à la veille d'un nouveau mariage, lui commandait surtout de paraître entièrement délié de toutes relations avec sa première femme. Et, chose curieuse, c'est elle qui est obligée de recommander la prudence sur cet objet. Ainsi quand il est question, pour eux, de passer une journée ensemble, à la campagne du maréchal Bessières, à Grignan, à quarante kilomètres de Paris, c'est Joséphine qui se récuse, en donnant des raisons faciles à saisir

dans ce billet de l'Empereur : « ... Les réflexions que tu fais sont peut-être vraies. Il y a peut-être quelque inconvénient à nous trouver sous le même toit pendant la première année. Cependant la campagne de Bessières est trop loin pour s'en aller le même jour. »

Rien ne montre Napoléon dans la posture d'un homme heureux d'avoir rompu une union qui lui pesait. Tout, au contraire, indique chez lui une commisération pour le chagrin de la femme qu'il vient de quitter. « Le soir même du divorce, dit Mollien, comme s'il n'avait pu soutenir la solitude du palais des Tuileries, Napoléon partit pour Trianon presque sans suite. Il y passa trois jours, ne voyant personne, pas même ses ministres, et, dans tout son règne, ces trois jours sont peut-être les seuls pendant lesquels les sentiments aient eu plus d'empire sur lui que les affaires. Tout fut suspendu, correspondance, audiences, conseils même. Il pourvut seulement par quelques dispositions au nouvel établissement de celle dont il se séparait, et encore ne me les fit-il connaître que par un de ses officiers. » « Le soir même de son arrivée à Trianon, dit Méneval, l'Empereur écrivit une lettre à l'Impératrice pour la consoler dans sa solitude à Malmaison. »

Entre le 15 et le 19 décembre, c'est-à-dire deux ou trois jours au plus après leur séparation, Napoléon va voir Joséphine à Malmaison. A peine rentré à Trianon, l'Empereur lui écrivit :

« Mon amie, je t'ai trouvée aujourd'hui plus faible que tu ne devais être. Tu as montré du courage, il faut que tu en trouves pour te soutenir; il faut ne pas te laisser aller à une funeste mélancolie, il faut te trouver contente, et surtout soigner ta santé qui m'est si précieuse. Si tu m'es attachée et si tu m'aimes, tu dois te comporter avec force et te placer heureuse. Tu ne peux pas mettre en doute ma constante et tendre amitié, et tu connaîtrais bien mal les sentiments que je te porte si tu supposais que je puis être heureux si tu n'es pas heureuse, et content si tu ne te tranquillises. Adieu, mon amie, dors bien : songe que je le veux. »

Pendant cette retraite à Trianon, qui dura dix jours, l'Empereur envoya cinq lettres, toutes dans le même ton amical, avec les mêmes assurances d'affection.

Ajoutons que, le 25 décembre, Joséphine était allée avec Hortense dîner à Trianon sur une invitation de l'Empereur. Pendant cette visite, l'Impératrice avait, dit mademoiselle Avrillon, « un air de bonheur et d'aisance qui aurait pu faire croire que Leurs Majestés ne s'étaient jamais quittées »... Ne dirait-on pas, à les voir joyeux à Trianon, deux amants échappés à la curiosité des indiscrets, plutôt que des époux au lendemain d'une rupture définitive?

N'allez pas croire que Napoléon se proposait simplement d'adoucir par de bons procédés les

chagrins plus aigus des premiers moments. Il ne cessa de veiller avec des soins empressés sur la femme qu'il s'était cru forcé de délaisser pour assurer le bonheur de ses peuples.

En vertu d'un sénatus-consulte, Joséphine conserva le titre et le rang d'Impératrice-Reine couronnée, elle jouit d'une rente annuelle de deux millions de francs, déclarée obligatoire pour les successeurs de l'Empereur. Cette pension fut portée plus tard à trois millions.

Rentré à Paris, Napoléon écrit à Joséphine : « ... J'ai été fort ennuyé de revoir les Tuileries; ce grand palais m'a paru vide, et je m'y suis trouvé isolé. » Quelques jours plus tard, il lui annonce qu'il a exaucé quelques-unes de ses demandes : « J'ai été bien content de t'avoir vue hier; je sens combien ta société a de charmes pour moi. J'ai travaillé aujourd'hui avec Estève. J'ai accordé 100 000 francs pour 1810 pour l'extraordinaire de Malmaison. Tu peux donc faire planter tout ce que tu voudras; tu distribueras cette somme comme tu l'entendras. J'ai chargé Estève de remettre 200 000 francs aussitôt que le contrat de la maison Julien sera fait. J'ai ordonné que l'on paierait ta parure de rubis, laquelle sera évaluée par l'intendance, car je ne veux pas de voleries de bijoutiers. Ainsi, voilà 400 000 francs que cela me coûte.

» J'ai ordonné que l'on tînt le million que la liste civile te doit, pour 1810, à la disposition de

ton homme d'affaires pour payer tes dettes. Tu dois trouver dans l'armoire de Malmaison 5 à 600 000 francs; tu peux les prendre pour faire ton argenterie et ton linge. J'ai ordonné qu'on te fît un très beau service de porcelaine : l'on prendra tes ordres pour qu'il soit très beau. »

Le mari le plus amoureux aurait-il plus d'attentions délicates pour sa femme?

Aux courtisans inquiets, se demandant s'ils doivent aller ou non à Malmaison, et qui se sont d'abord abstenus, Napoléon témoigne qu'il sera heureux de leurs visites à Joséphine.

A toutes les époques, même après son mariage avec Marie-Louise, on trouve dans les lettres de Napoléon à Joséphine les marques les plus touchantes de son inaltérable tendresse. Exemple : « Ce lieu (Malmaison) est cependant tout plein de nos sentiments qui ne peuvent et ne doivent jamais changer, du moins de mon côté. J'ai bien envie de te voir, mais il faut que je sois sûr que tu es forte et non faible; je le suis aussi un peu, et cela me fait un mal affreux... Je te verrai avec plaisir à l'Élysée, et fort heureux de te voir plus souvent; car tu sais combien je t'aime. »

Toutes les lettres se ressemblent par l'uniformité affectueuse des sentiments qui y sont exprimés. Un mois après l'arrivée de Marie-Louise en France, Napoléon réitère pour la centième fois à Joséphine l'assurance de son attachement : « Ne doute jamais de mes sentiments

pour toi ; ils dureront autant que moi; tu serais fort injuste si tu en doutais... »

En 1812, se renouvelleront encore les mêmes protestations de constante amitié. Au point de vue moral, rien n'a changé entre Napoléon et Joséphine, pas même les causes de leurs éternelles contestations. Écoutez les remontrances paternelles de l'Empereur en 1813 : « Mets de l'ordre dans tes affaires; ne dépense que 1 500 000 francs et mets de côté tous les ans autant; cela te fera une réserve de quinze millions, en dix ans, pour tes petits-enfants. »

Cette question de la prodigalité était la plus irritante pour Napoléon, qui chargea Mollien de porter ses reproches à Joséphine. Le ministre, à son retour de Malmaison, rendit compte de la désolation causée à Joséphine par le mécontentement de l'Empereur; celui-ci interrompit Mollien en s'écriant : « Mais il ne fallait pas la faire pleurer! »

La dernière phrase, qui clôt toute la correspondance connue entre l'Empereur et Joséphine, résume mieux que nous ne saurions le faire le fond du caractère de Napoléon, qui ne cessait d'employer le ton bourgeois bon enfant quand il écrivait :

« ... Annonce-moi que tu es bien portante : on dit que tu engraisses comme une bonne fermière de Normandie. »

Le lecteur a pu juger ce que fut Napoléon pour

sa première femme : nous l'avons vu tour à tour amoureux jusqu'à la frénésie, puis refroidi par la légèreté et l'inconstance, courroucé quand sa dignité d'homme est menacée, généreux jusqu'à la faiblesse devant les larmes des enfants mêlées au repentir de leur mère, se contentant ensuite d'un intérieur qu'il s'efforce de rendre exemplaire; nous l'avons vu également infidèle, mais toujours dans les limites de la décence et du respect public, soucieux avant tout de ne pas humilier sa femme. Nous l'avons vu enfin, cédant à la longue aux sollicitations incessantes de son entourage, subordonner ses goûts personnels à l'espoir de donner à son pays un gage de sécurité. Sous ces aspects multiples, son caractère est demeuré strictement, dans ses qualités comme dans ses défauts, ce qu'il aurait été si, trompant sa destinée, il avait vécu en Corse et y avait dirigé son ménage, au sein d'une médiocre fortune, telle que semblait la lui réserver sa naissance.

XIV

Le second mariage de Napoléon n'ayant pour objet que de fonder une dynastie, il importait, au premier chef, que cette dynastie fût, autant que possible, égale à celles qui régnaient alors en Europe. Impatienté du peu d'empressement que la cour de Russie mettait à répondre à ses

avances, Napoléon jeta les yeux sur la maison d'Autriche.

Toutes choses convenues, il fut arrêté que le maréchal Berthier irait à Vienne, où il épouserait par procuration la jeune archiduchesse Marie-Louise. Le mariage fut célébré, en grande pompe, à Vienne, le 11 mars 1810. Le 14, Marie-Louise quitta la cour d'Autriche pour se rendre à Paris.

Une fois le mariage consommé à Vienne, Napoléon s'enflamma à l'idée que, sur la route de Vienne à Paris, voyageait une jeune fille de toute pureté, à peine âgée de vingt ans, jolie, fraîche et blonde, qu'il allait initier aux premiers mystères de l'hymen. Il ressentit alors les effluves capiteux d'une première passion. L'état d'esprit de Napoléon est parfaitement décrit dans les lettres adressées au roi de Wurtemberg par sa fille, la reine Catherine, qui était auprès de l'Empereur à cette époque : « Vous ne croirez jamais, mon cher père, dit-elle, combien il est amoureux de sa femme future; il en a la tête montée à un point que je n'aurais jamais imaginé, et que je ne puis assez vous exprimer... » Et dans une autre lettre, également à son père : « ... Pour vous prouver à quel point l'Empereur est occupé de sa femme future, je vous dirai qu'il a fait venir tailleur et cordonnier pour se faire habiller avec tout le soin possible, et qu'il apprend à valser; ce sont des choses que ni vous ni moi n'aurions imaginées... »

Si la politique avait donné à Napoléon une

nouvelle épouse, il se flattait, lui, de faire la conquête de sa jeune femme. Dans cette intention, il se mit en frais d'inventions romanesques pour plaire à Marie-Louise, dès la première rencontre qui devait avoir lieu à Compiègne. On en avait réglé le cérémonial, selon le rite suranné de la monarchie. Toutefois en élaborant minutieusement cette mise en scène pompeuse, on ne songea pas à tenir compte du simple mortel qui, chez Napoléon, l'emportait toujours dans les questions de sentiment.

Dès que l'Empereur apprit que l'Impératrice était partie de Vitry pour Soissons, le simple mortel, dans son ardeur amoureuse, sans souci de la dignité impériale ni des formalités du protocole, « monta aussitôt dans une calèche avec le roi de Naples, et partit incognito et sans suite. L'Empereur avait déjà fait quinze lieues lorsqu'il rencontra à Courcelles, le cortège de l'Impératrice. Il s'approcha de la voiture de Sa Majesté sans être reconnu; mais l'écuyer qui n'était pas prévenu de ses intentions, ouvrit la portière et baissa le marchepied en criant : « L'Empereur! »

Napoléon se jeta au cou de Marie-Louise, tout effarée de cette brusque et amoureuse accolade, puis il ordonna sur-le-champ d'aller en toute hâte vers Compiègne, où il arriva à dix heures du soir, le 28 mars.

Au galop des chevaux, on défila devant les tentes solennellement érigées et devant les ordon-

nateurs de l'étiquette des cours qui, ébahis, leurs parchemins entre les doigts, regardaient passer la violation des royales convenances.

Un souper avait été préparé pour Leurs Majestés et toute la cour dans la galerie de François Ier au palais. Sous le patronage de ce roi galant, on vit Napoléon adresser à sa jeune épouse, fraîche comme une rose, des paroles soulignées par des regards suppliants. Marie-Louise, rougissante, restait muette d'étonnement. Pour vaincre les scrupules de celle qui n'était sa femme que par procuration, l'Empereur fit appel à l'autorité du cardinal Fesch, à qui il dit en présence de l'Impératrice : « N'est-ce pas vrai que nous sommes bien mariés? — Oui, Sire, d'après les lois civiles », répondit le cardinal, sans se douter des conséquences que l'on voulait tirer de sa réponse... »

Le déjeuner que Napoléon fit servir le lendemain matin dans la chambre de Marie-Louise, par ses femmes, nous dispense d'expliquer comment fut éludée la dernière partie du protocole, qui voulait que du 28 mars au 1er avril, date de la consécration du mariage civil, l'Empereur couchât à l'hôtel de la Chancellerie et non au palais. Par l'excès de cet empressement, le plus puissant monarque de l'Europe nous a montré une fois de plus que le tempérament chez lui ne s'est guère modifié depuis 1796 : l'impatience amoureuse de l'Empereur près de Marie-Louise équivaut à

l'ardeur fébrile du général Bonaparte pour Joséphine.

Après avoir fait la part de la raison qui consistait à conclure un mariage essentiellement politique et dynastique, Napoléon pensa que Marie-Louise, sacrifiée pour ainsi dire, avait bien le droit de trouver au seuil du mariage un peu de la ferveur passionnelle plus ou moins rêvée par toutes les jeunes filles. L'Empereur, ravi dans tout son être par une alliance si flatteuse, excité dans tous ses sens par la vue d'une jeune fille douce et tendre qui lui appartenait, éprouva un renouveau bien naturel. Sera-ce un accident passager? Une fois cette exubérance éteinte, le souverain va-t-il se reprendre et se tenir dans les rapports réservés qui sont la règle habituelle des mariages royaux? Nullement. En face de sa femme, il n'y a pour lui d'autre question que d'être un bon époux, que de fonder un foyer heureux et paisible.

Afin de réaliser ce dessein, il trouva chez Marie-Louise une nature plus malléable, plus docile que celle de Joséphine, et, malgré tout ce qu'on a dit pour pallier l'inexcusable trahison de la deuxième impératrice aux jours du désastre final, nous pouvons affirmer et nous allons prouver que Marie-Louise fut très heureuse pendant son union avec Napoléon. Parmi les témoignages qui abondent, nous n'en évoquerons qu'un. Il ne pourra être mis en suspicion. C'est

celui de Marie-Louise elle-même, pris dans la correspondance qu'elle adressait à ses amies les plus intimes, les comtesses de Colloredo et de Crenneville.

Un mois à peine après son arrivée à Compiègne, Marie-Louise écrit : « Le Ciel a exaucé vos vœux à l'occasion de mon mariage, puissiez-vous jouir bientôt d'un bonheur pareil à celui que j'éprouve... »

Par les dates et les extraits de ses lettres, on verra que l'opinion de l'Impératrice n'a pas varié tant qu'elle est restée près de l'Empereur :

« ... J'ai demandé à l'Empereur la permission de signer votre contrat; il y a acquiescé tout de suite avec cette grâce, cette obligeance qui lui est si naturelle... » (10 mai 1810.)

« ... Je ne puis former un meilleur souhait pour vous qu'en vous désirant un bonheur pareil au mien... Vous pouvez vous figurer que nous ne manquons pas d'amusements dans une aussi grande ville que Paris, mais les moments que je passe le plus agréablement sont ceux où je suis avec l'Empereur. » (1er janvier 1811.)

« J'espère que mon fils (le roi de Rome) fera un jour comme son père : le bonheur de tous ceux qui l'approcheront et le connaîtront... » (6 mai 1811.)

« ... Le bonheur que je ressens d'être au milieu de ma famille est troublé par le chagrin de me trouver séparée de l'Empereur; je ne puis être heureuse qu'auprès de lui... » (11 juin 1812.)

« ... L'absence de l'Empereur suffit pour troubler tout ce plaisir; je ne serai contente et tranquille que lorsque je le verrai. Que Dieu vous préserve jamais d'une telle séparation; elle est trop cruelle pour un cœur aimant, et, si elle dure longtemps, je n'y résisterai pas... » (28 juin 1812.)

« ... Vous pouvez juger du chagrin que doit me causer l'absence de l'Empereur et qui ne finira qu'à son retour... Un jour passé sans avoir de lettre suffit pour me mettre au désespoir, et quand j'en reçois une, cela ne me soulage que pour peu d'heures... » (1er octobre 1812.)

« ... Il y a un vœu que je voudrais voir surtout bientôt accompli, celui du retour de l'Empereur... mon fils ne peut parvenir à me faire oublier, fût-ce pour quelques instants, l'absence de son père... (2 octobre 1812.)

« ... Je pars pour Mayence où je vais voir l'Empereur. Je ne vous parle pas de ma joie, vous en jugerez facilement... » (22 juillet 1813.)

De ces lettres écrites dans l'abandon d'une amitié qui datait de l'enfance, ne résulte-t-il pas d'une manière irréfragable que Marie-Louise fut heureuse avec Napoléon? Il n'est pas indifférent à la question de voir Marie-Louise confirmer les bons procédés de l'Empereur, quand elle apprit sa mort. A cette époque, elle n'avait plus de contrainte d'aucune sorte à observer; elle avait, au contraire, intérêt à faire montre de sentiments hostiles qui, seuls, pouvaient atténuer l'indignité

de sa conduite : elle vivait alors maritalement avec Adam-Adalbert, comte de Neipperg, modeste général autrichien, — son amant depuis 1814 (!) — dont la seule distinction consistait en un bandeau noir qui couvrait le vide causé par l'absence de son œil gauche. Ajoutons qu'elle avait eu de cette liaison un fils, longtemps avant la mort de l'Empereur. Eh bien! lorsque cette grande nouvelle commença à circuler en Europe, Marie-Louise écrivait : « L'empereur Napoléon, loin de me maltraiter, comme le monde le croit, m'a toujours témoigné tous les égards... »

Nous ne nous arrêtons pas aux restrictions telles que « je n'ai jamais eu de sentiments vifs pour Napoléon », contenues dans la même lettre. D'où vient ce démenti qu'elle donne à toute sa correspondance, si ce n'est des ménagements qu'elle doit, en 1821, à Neipperg, jaloux probablement de son impérial prédécesseur?

XV

Jusqu'à présent nous n'avons pu juger Napoléon qu'aux époques où la fortune ne cessait de lui être favorable. L'heure des revers a sonné, ils vont être immenses, de nature à reléguer bien loin le souci des détails du ménage; et cependant, malgré l'effort colossal qu'il fait pour se défendre contre les épouvantables catastrophes qui fondent

sur lui, Napoléon conservera pour sa femme les mêmes attentions vigilantes, les mêmes délicatesses qu'aux jours de la prospérité.

En 1813, il écrit à Cambacérès : « Les ministres ne doivent parler à l'Impératrice de choses qui pourraient l'inquiéter ou la peiner. » Pendant cette terrible campagne, désireux de voir sa femme, il l'avait fait venir à Mayence; il s'y rendit le 26 juillet : « Il me parlait, dit Caulaincourt, de ce rendez-vous donné à sa Louise avec un entraînement de jeune homme; alors il faisait trêve aux soucis, et sa physionomie radieuse n'offrait aucune trace des émotions douloureuses du commencement de notre entretien... »

Au moment où, après un espoir de paix, l'Empereur se voit forcé de lutter contre la coalition de l'Europe entière, il s'inquiète des plus petites choses relatives à sa femme : « J'ai été mécontent d'apprendre, écrit-il au grand chambellan, que la fête du 15 août avait été mal disposée et les mesures si mal prises que l'Impératrice avait été retenue par une mauvaise musique un temps infini... Enfin, il y avait un bien petit inconvénient à faire sortir un peu plus tôt l'Impératrice d'un spectacle où elle étouffait de chaleur... » Pendant la campagne de France, où, par un effort surhumain, donnant tout son essor à un génie qui n'a pas été égalé, il défend pied à pied le sol de la patrie, et tient en respect avec trente mille hommes toutes les puissances de

l'Europe, il écrit de Nogent : « ... Tenez gaie l'Impératrice, elle se meurt de consomption. »

Si l'on parle à Napoléon, perdu sans rémission, de faire intercéder sa femme près de l'empereur d'Autriche, il se révolte, mais bien moins par sentiment d'orgueil que dans la crainte que cette attitude de Marie-Louise ne nuise au repos de son ménage ; écoutez plutôt l'expression de son mécontentement : « J'ai vu avec peine que vous avez parlé des Bourbons à ma femme. Cela la gâterait et nous brouillerait... : évitez les discours qui la feraient penser que je consens à être protégé par elle ou par son père... D'ailleurs, tout cela ne peut que troubler son repos et gâter son excellent caractère... »

Après avoir épuisé les merveilleuses ressources d'une science militaire qui chaque jour frappait ses ennemis de stupeur, écrasé sous des forces vingt fois supérieures aux siennes, l'Empereur trahi, abandonné par ses compagnons d'armes, dut se résigner à signer l'acte d'abdication de Fontainebleau.

La pensée de sa femme et de son enfant, un moment voilée dans son esprit par les tortures horribles que lui infligent ses ennemis et ses amis, vient l'aider à supporter les dernières humiliations ; il accepte de se rendre à l'île d'Elbe, en disant à son confident : « A l'île d'Elbe, je puis encore être heureux avec ma femme et mon fils. »

Après ses adieux à la garde, qui sont restés

légendaires, il écrit à l'Impératrice : « Ma bonne amie, je pars pour coucher à Briare. Je partirai demain matin pour ne plus m'arrêter qu'à Saint-Tropez... J'espère que ta santé te soutiendra et que tu pourras venir me rejoindre...

» Adieu, ma bonne Louise. Tu peux toujours compter sur le courage, le calme et l'amitié de ton époux. »

A l'île d'Elbe, étonné, inquiet du silence de Marie-Louise, loin de soupçonner sa femme d'une trahison, il la croit prisonnière. Tout est mis en œuvre par Napoléon afin d'avoir des nouvelles de sa femme. En octobre, ne sachant plus à qui s'adresser pour avoir des nouvelles, il écrit au grand-duc de Toscane, oncle de l'Impératrice et le supplie de vouloir bien servir d'intermédiaire pour sa correspondance avec Marie-Louise.

Quel contraste navrant! avoir connu les ivresses de la gloire et de la toute-puissance, avoir été pendant dix ans accablé par les démonstrations obséquieuses des rois et l'adulation des peuples, et venir mendier une preuve de sympathie d'un petit prince, dans le simple but de ramener sa femme auprès de soi!

Quand Napoléon quitta l'île d'Elbe, il est permis de supposer qu'à son envie de ressaisir un trône, était intimement lié l'ardent espoir de recouvrer l'affection de sa femme et les caresses de son enfant. Dès son arrivée à Paris, il écrivait à l'empereur d'Autriche : « ... Je connais trop les

principes de Votre Majesté, je sais trop quelle valeur elle attache à ses affections de famille pour n'avoir pas l'heureuse confiance qu'elle sera empressée, quelles que puissent être d'ailleurs les dispositions de son cabinet et de sa politique, de concourir à accélérer l'instant de la réunion d'une femme avec son mari et d'un fils avec son père... » L'empereur d'Autriche n'avait nullement à peser sur sa fille, pour la pousser à méconnaître ses devoirs d'épouse et de mère. Elle vivait tranquillement dans un concubinage méprisable.

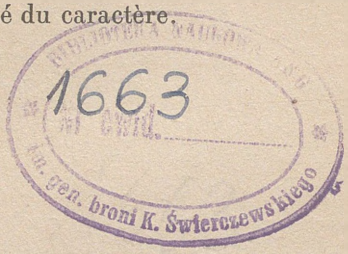
On a cherché à mettre sur le compte de la faiblesse de son caractère l'indigne conduite de Marie-Louise. La faiblesse peut encore inspirer de la pitié; nulle indulgence ne saurait être acquise au cynisme des sentiments.

Y aura-t-il chez elle un cri du cœur, alors que son mari est définitivement vaincu dans cette lutte gigantesque dont l'Empire, sa femme et son fils étaient le prix? Aura-t-elle une lueur de commisération pour le père de son enfant?

Dans une lettre intime, où la politique n'a rien à voir, voici en quels termes elle parle des progrès de la marche des Alliés contre la France : « ... Le général Neipperg, dit-elle, ne m'a pas donné signe de vie depuis dix-huit jours, de sorte que je ne connais que les détails du bulletin, mais je me réjouis avec tout le monde des bonnes nouvelles qu'il contient... »

Ainsi, devant ces événements où se joue le salut

du pays dont elle fut la souveraine, où vont se décider le sort de son mari et les destinées de son fils, Marie-Louise se classe, impudemment, au rang de « tout le monde »! La postérité, vengeresse des simples lois de l'honneur et de la fidélité, rangera aussi, nous l'espérons, cette triste princesse parmi les malheureuses qui, aux hontes de l'adultère, s'efforcent d'ajouter la bassesse du cœur, la lâcheté du caractère.



FIN

TABLE

—

LIVRE PREMIER

L'HOMME DU DEVOIR

I. L'origine, p. 1. — II. A l'école de Brienne, p. 2. — III. Le boursier de l'école militaire, p. 9. — IV. Le lieutenant d'artillerie, p. 14. — V. A Auxonne, p. 19. — VI. Dans la pauvreté, p. 22. — VII. Opinions républicaines, p. 27. — VIII. Moments difficiles, p. 30. — IX. Le siège de Toulon, p. 36. — X. En prison à Antibes, p. 41. — XI. Refus de servir dans l'infanterie, p. 46. — XII. Confidences et sollicitude familiale, p. 52. — XIII. Premières idées de mariage, p. 64. — XIV. Dans les bureaux de la guerre, p. 66. — XV. Chez madame Tallien, p. 73. — XVI. Le 13 Vendémiaire, p. 79. — XVII. Dévoûment familial, p. 84. — XVIII. Joséphine de Beauharnais, p. 89. — XIX. Mariage de raison, p. 94. — XX. Général en chef, p. 101.

LIVRE II

L'AMOUREUX

I. Amour exalté et jalousie, p. 109. — II. Paroxysme d'amour, p. 143. — III. Inquiétudes et surexcitation, p. 148. — IV. Inconduite de Joséphine, p. 156. — V. Dernières flammes, p. 164. — VI. Désillusion finale, p. 170. — VII. Fureur et apaisement,

p. 175. — VIII. Les *affaires* de Napoléon, p. 190. — IX. Les infidélités de l'empereur, p. 195. — X. Madame Walewska, p. 199. — XI. Les causes du divorce, p. 208. — XII. Scène émouvante, p. 212. — XIII. Après le divorce, p. 216. — XIV. Napoléon et Marie-Louise, p. 222. — XV. L'indignité de Marie-Louise, p. 229.

8654. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 3-27.

Biblioteka Główna
Akademii Obrony Narodowej
17462
20-001663-000-0

vol.

RENÉ BAZIN
Baltus le Lorrain 1

ALFRED BLANCHET
Ma fille est si bien élevée! 1

KAREN BRAMSON
Parmi les hommes..... 1

GUY CHANTEPLEURE
L'Inconnue bien-aimée.... 1

MICHEL CORDAY
Dernières Pages inédites d'Anatole France..... 1

DOMINIQUE DUNOIS
L'Amant synthétique. 1

JACQUES FONTELROYE
La Vie..... 1

ANATOLE FRANCE
La Vie en fleur..... 1

JOHN GALSWORTHY
Loyautés..... 1

MAXIME GORKI
Notes et Souvenirs..... 1

HENRI GRAMAIN
Fanna la Nomade..... 1

SANDOR KÉMERI
Promenades d'Anatole France..... 1

ANATOLE LE BRAZ
Poèmes votifs..... 1

vol.

PIERRE LOTI
Journal intime..... 1

VALENTIN MANDELSTAMM
Hollywood.. 1

DMITRI MEREJKOVSKY
La Fin d'Alexandre Ier.... 1

JEAN MISTLER
Châteaux en Bavière..... 1

PIERRE DE NOLHAC
Le Trianon de Marie-Antoinette..... 1

NOËLLE ROGER
Celui qui voit..... 1

GUILLAUME RUMORVAN
Sonate comique..... 1

GEORGE SAND
Journal intime..... 1

ANDRÉ SAVIGNON
La Dame de la « Sainte-Alice »..... 1

BERNARD SHAW
Le Disciple du Diable..... 1

MARCELLE TINAYRE
Figures dans la nuit..... 1

COLETTE YVER
Aujourd'hui..... 1